

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Bélisaire [Document électronique] / par M. Marmontel,...

## CHAPITRE O

p1

Dans la vieillesse de Justinien, l' empire,  
épuisé par de longs efforts, approchoit  
de sa décadence. Toutes les  
parties de l' administration étoient négligées :  
les loix étoient en oubli, les  
finances au pillage, la discipline militaire  
à l' abandon. L' empereur, lassé  
de la guerre, achetoit de tous côtés  
la paix au prix de l' or, et laissoit dans  
l' inaction le peu de troupes qui lui  
restoient, comme inutiles et à charge  
à l' état. Les chefs de ces troupes délaissées  
se dissipoient dans les plaisirs ; et

p2

la chasse, qui leur retraçoit la guerre,  
charmoit l' ennui de leur oisiveté.  
Un soir, après cet exercice, quelques-uns  
d' entr' eux soupoient ensemble  
dans un château de la Thrace,  
lorsqu' on vint leur dire qu' un vieillard  
aveugle, conduit par un enfant, demandoit  
l' hospitalité. La jeunesse est  
compatissante ; ils firent entrer le vieillard.  
On étoit en automne ; et le froid,  
qui déjà se faisoit sentir, l' avoit saisi :  
on le fit asseoir près du feu.  
Le soupé continue ; les esprits s' animent ;  
on commence à parler des malheurs  
de l' état. Ce fut un champ vaste

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pour la censure ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu' il avoit fait, et ce qu' il auroit fait encore, si l' on n' eût pas mis en oubli ses services et ses talens. Tous les malheurs de l' empire venoient, à les en croire, de ce qu' on n' avoit pas sçu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, et

p3

chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles. Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, et sourioit avec pitié. L' un d' eux s' en aperçut, et lui dit : bon homme, vous avez l' air de trouver plaisant ce que nous disons là ? *plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois comme vous qu' on a tort de vous négliger ; mais c' est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l' empire n' a plus sa force et sa splendeur, de ce qu' un prince, consumé de soins, de veilles et d' années, est obligé, pour voir et pour agir, d' employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c' est bien la peine de penser à vous ! Dans votre tems, reprit l' un des convives, ce n' étoit donc pas l' usage de penser à soi ? Hé bien la mode en est venue, et l' on ne fait plus que

p4

cela. Tant pis, dit le vieillard, et s' il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu' on leur demande l' hospitalité ? Je ne vous insulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, et je paie mon asyle en vous disant la vérité. Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, étoit du nombre

des chasseurs. Il fut frappé de l' air vénérable  
de cet aveugle à cheveux blancs.  
Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse,  
mais avec un peu de rigueur ; et  
ce dévouement que vous exigez, est une  
vertu, mais non pas un devoir. C' est  
un devoir de votre état, reprit l' aveugle  
avec fermeté ; ou plutôt c' est la base  
de vos devoirs, et de toute vertu militaire.  
Celui qui se dévoue pour sa  
patrie, doit la supposer insolvable ; car  
ce qu' il expose pour elle est sans prix.  
Il doit même s' attendre à la trouver  
ingrate ; car si le sacrifice qu' il lui fait

p5

n' étoit pas généreux, il seroit insensé.  
Il n' y a que l' amour de la gloire, l' enthousiasme  
de la vertu qui soient dignes  
de vous conduire. Et alors, que vous importe  
comment vos services seront reçus ?  
La récompense en est indépendante  
des caprices d' un ministre et du discernement  
d' un souverain. Que le soldat  
soit attiré par le vil appas du butin ; qu' il  
s' expose à mourir pour avoir de quoi  
vivre ; je le conçois. Mais vous, qui  
nés dans l' abondance, n' avez qu' à vivre  
pour jouir ; en renonçant aux délices  
d' une molle oisiveté, pour aller essuyer  
tant de fatigues, et affronter tant de  
périls, estimez-vous assez peu ce noble  
dévouement, pour exiger qu' on vous le  
paie ? Ne voyez-vous pas que c' est l' avilir ?  
Quiconque s' attend à un salaire  
est esclave : la grandeur du prix n' y fait  
rien ; et l' ame qui s' apprécie un talent  
est aussi vénale que celle qui se donne  
pour une obole. Ce que je dis de l' intérêt,  
je le dis de l' ambition ; car les

p6

honneurs, les titres, le crédit, la faveur  
du prince, tout cela est une solde, et  
qui l' exige se fait payer. Il faut se donner  
ou se vendre ; il n' y a point de milieu.  
L' un est un acte de liberté, l' autre

un acte de servitude : c' est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise ! Si je parlois aux souverains, reprit l' aveugle, je leur dirois, que si votre devoir est d' être généreux, le leur est d' être justes. -vous avouez donc qu' il est juste de récompenser les services ? -oui ; mais c' est à celui qui les a reçus d' y penser : tant pis pour lui s' il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n' obéît ; or cela n' est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières

p7

et d' équité ; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l' opinion qu' il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château ? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu' on s' imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l' étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L' immobilité, le silence exprimerent d' abord le respect dont ils étoient frappés ; et oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d' eux n' osoit lever les yeux sur lui. ô grand homme ! Lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! Vous, à qui l' empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c' est vous que l' on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu' on a traîné dans les fers, qu' on a privé de la lumière !

p8

Et c' est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire ? Les esclaves de la faveur ? Ah quelle honte ! Ah quel excès d' ingratitude, poursuivit Tibère ! L' avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu' on m' a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptois mourir en servant l' état ; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n' ai pas excepté mes yeux. Ce qui m' est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et sur-tout ma vertu, n' est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j' ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; et quand il le seroit, je m' en souviens, et c' est assez.

Les convives, pénétrés d' admiration, presserent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne

p9

place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille. J' ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi. Le lendemain Bélisaire partit, dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il auroit besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibère ; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C' étoit sur l' ame de ce jeune homme que l' extrême vertu, dans l' extrême malheur, avoit fait le plus d' impression. Non, dit-il, à l' un de ses amis, qui approchoit de l' empereur, non jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s' effaceront de mon ame. En

p10

m' humiliant il m' a fait sentir combien il me restoit à faire, si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l' oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibère. Tibère, après avoir rendu fidèlement ce qui s' étoit passé, il est impossible, ajouta-t-il, seigneur, qu' une si grande ame ait trempé dans le complot dont on l' accuse ; et j' en répondrais sur ma vie, si ma vie étoit digne d' être garant de sa vertu. Je veux le voir et l' entendre, dit Justinien, sans en être connu ; et dans l' état où il est réduit cela n' est que trop facile. Depuis qu' il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin ; suivez ses traces, tâchez de l' attirer dans votre maison de campagne : je m' y rendrai secrètement. Tibère reçut cet ordre avec transport, et dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit suivie.

## CHAPITRE 2

p11

Cependant Bélisaire s' acheminoit en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l' attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l' air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s' arrêta à la porte d' une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence. Le maître du logis rentroit, avec sa béche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu' il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat, dit le villageois ! Et voilà votre récompense ! C' est le plus grand malheur d' un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu' on verse

p12

pour lui. Cette réponse émut le coeur du villageois ; il offrit l' asyle au vieillard. Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n' ayez pas honte de l' état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J' ai fait la guerre d' Italie contre les goths, dit Bélisaire, celle d' Asie contre les perses, celle d' Afrique contre les vandales et les maures. à ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire ? -nous ne nous sommes point quittés. -l' excellent homme ! Quelle égalité d' ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Est-il vivant ? Car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n' entends parler

p13

de rien. -il est vivant. -ah ! Que le ciel bénisse et prolonge ses jours. -s' il vous entendoit, il seroit bien touché des voeux que vous faites pour lui ! -et comment dit-on qu' il est à la cour ? Tout puissant ? Adoré sans doute ? -hélas ! Vous sçavez que l' envie s' attache à la prospérité. -ah ! Que l' empereur se garde bien d' écouter les ennemis de ce grand homme. C' est le génie tutelaire et vengeur de son empire. -il est bien vieux ! -n' importe ; il sera dans les conseils ce qu' il étoit dans les armées ; et sa sagesse, si on l' écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l' a été sa valeur. D' où vous est-il connu, demanda Bélisaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous demandez nous meneroit trop loin. Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des

p14

détails sur les guerres d' Italie et d' Orient,  
sans lui parler de celle d' Afrique.  
Bélisaire, par des réponses simples, le  
satisfit pleinement. Buvons, lui dit son  
hôte vers la fin du repas, buvons à la  
santé de votre général ; et puisse le ciel  
lui faire autant de bien qu' il m' a fait  
de mal en sa vie. Lui ! Reprit Bélisaire,  
il vous a fait du mal ! -il a fait son  
devoir, et je n' ai pas à m' en plaindre.  
Mais, mon ami, vous allez voir que  
j' ai dû apprendre à compatir au sort des  
malheureux. Puisque vous avez fait les  
campagnes d' Afrique, vous avez vu le  
roi des vandales, l' infortuné Gelimer,  
mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople,  
avec sa femme et ses enfans ; c' est ce Gelimer  
qui vous donne l' asyle, et avec qui vous avez  
soupé. Vous Gelimer, s' écria Bélisaire ! Et  
l' empereur ne vous a pas fait un état plus  
digne de vous ! Il l' avoit promis. -il a  
tenu parole ; il m' a offert des dignités ;

p15

mais je n' en ai pas voulu. Quand on a  
été roi, et qu' on cesse de l' être, il n' y  
a de dédommagement que le repos et  
l' obscurité. -vous Gelimer ! -oui,  
c' est moi-même qu' on assiégea, s' il vous  
en souvient, sur la montagne de *Papua* .  
J' y souffris des maux inouis. L' hiver,  
la famine, le spectacle effroyable  
de tout un peuple réduit au désespoir,  
et prêt à dévorer ses enfans et ses femmes,  
l' infatigable vigilance du bon  
Pharas, qui, en m' assiégeant, ne cessoit  
de me conjurer d' avoir pitié de moi-même  
et des miens, enfin ma juste confiance  
en la vertu de votre général me  
firent lui rendre les armes. Avec quel  
air simple et modeste il me reçut ! Quels  
devoirs il me fit rendre ! Quels ménagemens,  
quels respects il eut lui-même  
pour mon malheur ! Il y a bientôt six  
lustres que je vis dans cette solitude ; il  
ne s' est pas écoulé un jour que je n' aie  
fait des vœux pour lui.

p16

Je reconnois bien là, dit Bélisaire,  
cette philosophie qui, sur la montagne  
où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit  
chanter vos malheurs ; qui vous fit  
sourire avec dédain, en paroissant devant  
Bélisaire ; et qui, le jour de son  
triomphe, vous fit garder ce front inaltérable  
dont l' empereur fut étonné. Mon  
camarade, reprit Gelimer, la force et  
la foiblesse d' esprit tiennent beaucoup à  
la maniere de voir les choses. Je ne me  
suis senti du courage et de la constance,  
que du moment que j' ai regardé tout  
ceci comme un jeu du sort. J' ai été le  
plus voluptueux des rois de la terre ; et  
du fond de mon palais, où je nageois  
dans les délices, des bras du luxe et de  
la molesse, j' ai passé tout-à-coup dans  
les cavernes du maure, où, couché  
sur la paille, je vivois d' orge grossièrement  
pilé et à demi cuit sous la cendre,

p17

réduit à un tel excès de misère, qu' un  
pain, que l' ennemi m' envoya par pitié,  
fut un présent inestimable. De-là je  
tombai dans les fers, et fus promené en  
triomphe. Après cela vous m' avouerez  
qu' il faut mourir de douleur, ou s' élever  
au-dessus des caprices de la fortune.  
Vous avez dans votre sagesse, lui dit  
Bélisaire, bien des motifs de consolation ;  
mais je vous en promets un nouveau,  
avant de nous séparer.  
Chacun d' eux, après cet entretien,  
alla se livrer au sommeil.  
Gelimer, dès le point du jour, avant  
d' aller cultiver son jardin, vint voir si  
le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva  
debout, son bâton à la main, prêt  
à se remettre en voyage. Quoi, lui dit-il,  
vous ne voulez pas donner quelques  
jours à vos hôtes ! Cela m' est impossible,  
répondit Bélisaire : j' ai une femme et  
une fille qui gémissent de mon absence.  
Adieu, ne faites point d' éclat sur ce qui  
me reste à vous dire : ce pauvre aveugle,

ce vieux soldat, Bélisaire enfin  
n' oubliera jamais l' accueil qu' il a reçu  
de vous. -que dites-vous ? Qui, Bélisaire ?  
-c' est Bélisaire qui vous embrasse !  
-ô juste ciel, s' écrioit Gelimer,  
éperdu et hors de lui-même ! Bélisaire  
dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est  
abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard :  
en le livrant à la pitié des hommes,  
on a commencé par lui crever les  
yeux. Ah, dit Gelimer, avec un cri  
de douleur et d' effroi, est-il possible ? Et  
quels sont les monstres ? ... les envieux,  
dit Bélisaire. Ils m' ont accusé d' aspirer  
au trône, quand je ne pensois qu' au  
tombeau. On les a cru, on m' a mis  
dans les fers. Le peuple enfin s' est révolté  
et a demandé ma délivrance. Il a  
fallu céder au peuple ; mais en me rendant  
la liberté, on m' a privé de la lumière.  
-et Justinien l' avoit ordonné !  
-c' est-là ce qui m' a été sensible. Vous  
savez avec quel zèle et quel amour je  
l' ai servi. Je l' aime encore, et je le

plains d' être assiégé par des méchants qui  
deshonorent sa vieillesse. Mais toute ma  
constance m' a abandonné, quand j' ai  
appris qu' il avoit lui-même prononcé  
l' arrêt. Ceux qui devoient l' exécuter n' en  
avoient pas le courage ; mes bourreaux  
tomboient à mes pieds. C' en est fait, je  
n' ai plus, grace au ciel, que quelques  
moments à être aveugle et pauvre. Daignez,  
dit Gelimer, les passer avec moi,  
ces derniers momens d' une si belle vie.  
Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une  
douce consolation ; mais je me dois à  
ma famille, et je vais mourir dans ses  
bras. Adieu.  
Gelimer l' embrassoit, l' arrosoit de ses  
larmes, et ne pouvoit se détacher de  
lui. Il fallut enfin le laisser partir ; et  
Gelimer le suivant des yeux, ô prospérité !  
Disoit-il, ô prospérité ! Qui peut  
donc se fier à toi ? Le héros, le juste,  
le sage, Bélisaire ! ... ah ! C' est pour le

coup qu' il faut se croire heureux en

p21

béchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le roi des vandales reprit sa bêche.

### CHAPITRE 3

Bélisaire approchoit de l' asyle où sa famille l' attendoit, lorsqu' un incident nouveau lui fit craindre d' en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d' y faire des courses ; un parti de bulgares venoit d' y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, et qu' il s' en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des bulgares sentit tout l' avantage d' avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu' il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; et vers le déclin du jour Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, et monter un coursier superbe qu' on avoit amené pour lui. Deux des bulgares le

p22

conduisoient ; et l' un d' eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant prince qui nous envoie honore tes vertus, et plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire ? Il veut, lui dirent les barbares, t' abreuver du sang de tes ennemis. Ah ! Qu' il me laisse sans vengeance, dit le vieillard : sa pitié m' est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille ; et vous m' en éloignez. Où me conduisez-vous ? Je suis épuisé de fatigue, et j' ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le

maître du château voisin ne soit sur ses  
gardes, et ne soit le plus fort.  
Ce château étoit la maison de plaisance  
d' un vieux courtisan appelé Bessas,  
qui, après avoir commandé dans  
Rome assiégée, et y avoir exercé les plus  
horribles concussions, s' étoit retiré avec  
dix mille talens. Bélisaire avoit

p23

demandé qu' il fût puni selon les loix ;  
mais ayant pour lui à la cour tous ceux  
qui n' aiment pas qu' on examine de si  
près les choses, Bessas ne fut point poursuivi ;  
et il en étoit quitte pour vivre  
dans ses terres, au sein de l' opulence  
et de l' oisiveté.

Deux bulgares, qu' on avoit envoyés  
reconnoître les lieux, vinrent dire à leur  
chef que dans ce château ce n' étoient  
que festins et que réjouissances ; qu' on  
n' y parloit que de l' infortune de Bélisaire ;  
et que Bessas avoit voulu qu' on  
la célébrât par une fête comme une  
vengeance du ciel. Ah le lâche, s' écrierent  
les bulgares ! Il n' aura pas long-tems  
à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée,  
étoit à table, environné de ses complaisans ;  
et l' un d' eux chantant ses louanges,  
disoit dans ses vers, que le ciel  
avoit pris soin de le justifier, en condamnant  
son accusateur à ne voir jamais  
la lumière. Quel prodige plus éclatant,

p24

ajoutoit le flatteur, et quel triomphe  
pour l' innocence ! Le ciel est juste, disoit  
Bessas, et tôt ou tard les méchans  
sont punis. Il disoit vrai. à l' instant même  
les bulgares, l' épée à la main, entrèrent  
dans la cour du château, laissant  
quelques soldats autour de Bélisaire, et  
pénétrèrent avec des cris terribles jusqu' à  
la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble,  
s' épouvante ; et comme lui tous ses  
convives sont frappés d' un mortel effroi.

Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, et demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle ; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace et pitié. Le vieillard attendri, conjure les bulgares de l' épargner lui et les siens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le chef : ce fut le signal du carnage : Bessas et ses convives furent tous égorgés. Aussitôt se faisant amener leurs valets, qui

p25

croyoient aller au supplice, vivez, leur dit le même, et venez nous servir, car c' est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, et fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas. Bélisaire ne cessoit d' admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d' arriver l' affligeoit. Compagnons, dit-il aux bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhumain : je l' ai vu dans Rome affamer le peuple, et vendre le pain au poids de l' or, sans pitié pour les malheureux qui n' avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l' a puni ; je ne le plains que d' avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n' arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le château de Bessas fut

p26

pillé ; et après y avoir passé la nuit, les bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire. Leur général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au devant de lui, et le recevant dans ses bras,

viens, mon pere, lui dit-il, viens voir  
si c' est nous qui sommes les barbares.  
Tout t' abandonne dans ta patrie, mais  
tu trouveras parmi nous des amis et des  
vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit  
par la main dans sa tente, l' invita  
à s' y reposer, et ordonna qu' autour  
de lui tout respectât son sommeil.  
Le soir, après un soupé splendide, où  
le nom de Bélisaire fut célébré par tous  
les chefs du camp barbare, le roi s' étant  
enfermé avec lui, je n' ai pas besoin,  
lui dit-il, de te faire sentir l' atrocité  
de l' injure que tu as reçue. Le crime est  
horrible ; le châtement doit l' être. C' est  
sous les ruines du trône et du palais de  
votre vieux tyran, sous les débris de  
sa ville embrasée, qu' il faut l' ensevelir

p27

avec tous ses complices. Sois mon guide,  
apprends-moi, magnanime vieillard, à  
les vaincre et à te venger. Ils ne t' ont  
pas ôté la lumière de l' ame, les yeux de  
la sagesse ; tu sçais les moyens de les  
surprendre et de les forcer dans leurs  
murs. Reculons au-delà des mers les  
bornes de leur empire ; et si dans celui  
que nous allons fonder, c' est peu pour  
toi du second rang, partage avec moi,  
j' y consens, tous les honneurs du rang  
suprême ; et que le tyran de Bisance,  
avant d' expirer sous nos coups, t' y voie  
encore une fois entrer sur un char de  
triomphe. Vous voulez donc, lui répondit  
Bélisaire, après un silence, qu' il  
ait eu raison de me faire crever les yeux ?  
Il y a long-temps, seigneur, que Bélisaire  
a refusé des couronnes. Carthage  
et l' Italie m' en ont offert. J' étois dans  
l' âge de l' ambition ; je me voyois déjà  
persécuté ; je n' en restai pas moins fidèle  
à mon prince et à ma patrie. Le même  
devoir qui me lioit, subsiste, et rien n' a

p28

pu m' en dégager. En donnant ma foi à

l' empereur, j' espérois bien qu' il seroit  
juste ; mais je ne me réservai, s' il ne l' étoit  
pas, ni le droit de me défendre, ni  
celui de me venger. N' attendez de moi  
contre lui ni révolte ni trahison. Et que  
vous serviroit de me rendre parjure ?  
De quel secours vous seroit un vieillard  
privé de la lumière, et dont l' ame même  
a perdu sa force et son activité ?  
Votre entreprise est au-dessus de moi,  
peut-être au-dessus de vous-même. Dans  
le relâchement des ressorts de l' empire,  
il vous paroît foible ; il n' est que languissant ;  
et pour le relever, pour ranimer  
ses forces, il seroit peut-être à  
souhaiter pour lui qu' on entreprît ce  
que vous méditez. Cette ville, que  
vous croyez facile à surprendre, est pleine  
d' un peuple aguerrri ; et quels hommes  
encore il auroit à sa tête ! Si le  
vieux Bélisaire est au rang des morts,  
Narsès est vivant, Narsès a pour rivaux  
de gloire, Mundus, Hermès, Salomon

p29

et tant d' autres qui ne respirent que les  
combats. Non, croiez-moi, n' attendez  
que du temps la ruine de cet empire.  
Vous y ferez quelques ravages ; mais  
c' est la guerre des brigands ; et votre  
ame est digne de concevoir une ambition  
plus noble et plus juste. Justinien  
ne demande plus que des alliés et des  
amis ; il n' est point de rois que ces titres  
ne doivent honorer, et il dépend  
de vous... non, reprit le bulgare,  
je ne serai jamais l' ami, ni l' allié d' un  
homme qui te doit tout, et qui t' a fait  
crever les yeux. Veux-tu regner avec  
moi, être l' ame de mes conseils et le  
génie de mes armées ? Voilà de quoi  
il s' agit entre nous. Ma vie est en vos  
mains, dit Bélisaire ; mais rien ne peut  
me détacher de mon souverain légitime ;  
et si dans l' état où je suis, je pouvois  
lui être utile, fut-ce contre vous-même,  
il seroit aussi sûr de moi que dans  
le temps de mes prospérités. Voilà une  
étrange vertu, dit le bulgare ! Malheur

au peuple à qui elle paroît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu' elle est le fondement de toute discipline ; que nul homme, dans un état, n' est juge et vengeur de lui-même ; et que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu' il y auroit de mécontents ? Vous qui m' invitez à punir mon souverain d' avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m' attribuez ? Le leur donner, dit le bulgare ! Ils l' ont, sans que je le leur donne ; mais c' est la crainte qui les retient. Et nous, seigneur, c' est la vertu, dit Bélisaire ; et tel est l' avantage des moeurs d' un peuple civilisé, sur les moeurs d' un peuple qui ne l' est pas. Je vais vous parler avec la franchise d' un homme qui n' espère et qui ne craint plus rien. à quels sujets commandez-vous ? Leur seule ressource est la guerre ; et cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail

et de l' industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature et de l' équité, et chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans laboureurs et sans moissons ; que pour nourrir une portion de l' humanité, il faut en égorger une autre ; et que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu' il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le bulgare, n' est-elle pas chez vous la même ? Non, dit Bélisaire, et le but de nos armes, c' est la paix après la victoire, et la félicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le bulgare, d' être généreux quand on est le plus fort. N' en parlons plus. J' honore en toi, illustre et malheureux vieillard, cette fidélité digne d' un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasse remmener.

Où l' on m' a pris, dit Bélisaire ;  
et il dormit tranquillement.

p32

Le lendemain le roi des bulgares,  
en prenant congé du héros, voulut le  
comblé de présents. C' est la dépouille  
de ma patrie que vous m' offrez, lui dit  
Bélisaire : vous rougiriez pour moi de  
m' en voir revêtu. Il n' accepta que de  
quoi se nourrir lui et son guide sur la  
route ; et la même escorte le remit où  
elle l' avoit rencontré.

p33

#### CHAPITRE 4

Il n' étoit plus qu' à douze milles du  
château où sa famille s' étoit retirée ;  
mais fatigué d' une longue course, il demanda  
à son jeune guide s' il ne voyoit  
pas devant lui quelque village où se reposer.  
J' en vois un, lui dit celui-ci ;  
mais il est éloigné : faites-vous y conduire.  
Non, dit le héros, je l' exposerois  
à être pillé par ces gens-là ; et il  
renvoya son escorte.  
Arrivé au village, il fut surpris d' entendre,  
*le voilà, c' est lui, c' est lui-même* .  
Qu' est-ce ? Demanda-t-il : c' est toute une  
famille qui vient au devant de vous, lui  
répondit son conducteur. Dans ce moment  
un vieillard s' avance. Seigneur,  
dit-il à Bélisaire en l' abordant, pouvons-nous  
sçavoir qui vous êtes ? Vous  
voyez bien, répondit Bélisaire, que je  
suis un pauvre, et non pas un seigneur.

p34

Un pauvre, hélas ! C' est ce qui nous  
confond, reprit le paysan, s' il est vrai,  
comme on nous l' a dit, que vous soyez

Bélisaire. Mon ami, lui dit le héros,  
parlez plus bas ; et si ma misere vous  
touche, donnez-moi l' hospitalité. à  
peine il achevoit ces mots, qu' il se sentit  
embrasser les genoux ; mais il releva  
bien vite le bon homme, et se fit conduire  
sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux  
filles et à son fils, tombez aux pieds de  
ce héros. C' est lui qui nous a sauvés du  
ravage des huns. Sans lui le toit que  
nous habitons auroit été réduit en cendre ;  
sans lui vous auriez vu votre pere  
égorgé et vos enfans menés en esclavage ;  
sans lui, mes filles, vous n' auriez  
peut-être jamais osé lever les yeux : vous  
lui devez plus que la vie. Respectez-le  
encore davantage dans l' état où vous le  
voyez ; et pleurez sur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu' au fond de l' ame,  
d' entendre autour de lui cette famille

p35

reconnoissante le combler de bénédictions,  
ne repondoit à ces transports  
qu' en pressant tour à tour dans ses bras  
le pere et les enfans. Seigneur, lui dirent  
les deux femmes, recevez aussi dans  
votre sein ces deux innocens dont vous  
êtes le second pere. Nous leur rappellerons  
sans cesse le bonheur qu' ils auront  
eu de baiser leur libérateur, et de recevoir  
ses caresses. à ces mots, l' une  
et l' autre mere lui présenta son fils, le  
mit sur ses genoux ; et ces deux enfans  
souriant au héros, et lui tendant leurs  
foibles mains, sembloient aussi lui rendre  
graces. Ah ! Dit Bélisaire à ces bonnes  
gens, me trouvez-vous encore à  
plaindre ? Et croyez-vous qu' il y ait au  
monde en ce moment un mortel plus  
heureux que moi ? Mais dites-moi qui  
m' a fait connoître. Hier, lui dit le pere  
de famille, un jeune seigneur nous demanda  
si nous n' avions pas vu passer un  
vieillard qu' il nous dépeignit. Nous lui  
répondimes que non. Hé bien, nous dit-il,

p36

veillez à son passage, et dites-lui  
qu' un ami l' attend dans le lieu où il  
doit se rendre. Il manque de tout ; ayez  
soin, je vous prie, de pourvoir à tous  
ses besoins. à mon retour je reconnoîtrai  
ce que vous aurez fait pour lui.  
Nous répondimes que chacun de nous  
étoit occupé, ou du travail des champs,  
ou des soins du ménage, et que nous n' avions  
pas le loisir de prendre garde aux  
passans. Quittez tout plutôt, nous dit-il,  
que de manquer de rendre à ce vieillard  
ce que vous lui devez. C' est votre  
défenseur, votre libérateur, c' est Bélisaire  
enfin que je vous recommande ;  
et il nous conta vos malheurs. à ce nom,  
qui nous est si cher, jugez de notre impatience.  
Mon fils a veillé toute la nuit à  
attendre son général, car il a eu l' honneur  
de servir sous vos drapeaux quand  
vous avez délivré la Thrace ; mes filles,  
dès le point du jour, ont été sur le seuil  
de la porte. à la fin nous vous possédons.  
Disposez de nous, de nos biens :

p37

ils sont à vous. Le jeune seigneur qui  
vous attend vous en offrira davantage,  
mais non pas de meilleur coeur, que nous  
le peu que nous avons.  
Tandis que le pere lui tenoit ce langage,  
le fils, debout devant le héros, le  
regardoit d' un air pensif, les mains jointes,  
la tête baissée, la consternation, la  
pitié, et le respect sur le visage.  
Mon ami, dit Bélisaire au vieillard,  
je vous rends grace de votre bonne volonté.  
J' ai de quoi me conduire jusqu' à  
mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes  
aussi heureux que bienfaisant. Votre fils  
a servi sous moi ; je m' intéresse à lui.  
Est-il sage ? Est-il laborieux ? Est-il bon  
mari et bon pere ? Il fait, répondit le  
vieillard attendri, ma consolation et ma  
joie. Il s' est retiré du service, à la mort  
de son frere aîné, couvert de blessures  
honorables ; il me soulage dans mes travaux ;  
il est l' appui de ma vieillesse ; il  
a épousé la fille de mon ami ; le ciel a  
béné cette union. Il est vif ; mais sa femme

est douce. Ma fille, que voilà, n' est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage et homme de bien, qu' elle aime et dont elle est aimée. Tout cela travaille à l' envi, et me fait de petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J' approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu' ils m' aimeront encore, et qu' ils me béniront quand je ne serai plus. Ah mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie ! J' avois deux fils, ma plus belle espérance ; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse il ne me reste qu' une fille, hélas, trop sensible pour son malheur et pour le mien. Mais le ciel soit loué : mes deux enfans sont morts en combattant pour la patrie. Ces dernières paroles du héros acheverent de déchirer l' ame du jeune homme qui l' écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur

obscurité tranquille. C' est, disoit-il, l' état le plus heureux, et pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire ; et plus il l' observoit, plus son air devenoit sombre, et son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardents. Il a de la peine, dit le héros, à reconnoître son général. On a bien fait ce qu' on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable ; mais ses soldats l' ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, mon général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d' ici. Et dès qu' ils furent

en chemin, souffrez, lui dit-il, que  
votre guide nous devance : j' ai à vous  
parler sans témoin. Je suis indigné,

p40

mon général, du misérable état où  
l' on vous a réduit. C' est un exemple  
effroyable d' ingratitude et de lâcheté. Il  
me fait prendre ma patrie en horreur ; et  
autant j' étois fier, autant je suis honteux  
d' avoir versé mon sang pour elle. Je hais  
les lieux où je suis né, et je regarde  
avec pitié les enfans que j' ai mis au monde.  
Hé, mon ami, lui dit le héros,  
dans quel pays ne voit-on jamais les  
gens de bien victimes des méchans ?  
Non, dit le villageois, ceci n' a point  
d' exemple. Il y a dans votre malheur  
quelque chose d' inconcevable. Dites-moi  
quel en est l' auteur. J' ai une femme  
et des enfans ; mais je les recommande  
à Dieu et à mon pere ; et je vais arracher  
le coeur au traître qui... ah ! Mon  
enfant, s' écria Bélisaire, en le serrant  
dans ses bras, la pitié t' aveugle et t' égare.  
Moi, je ferois d' un brave homme  
un perfide ! D' un bon soldat un assassin !  
D' un pere, d' un époux, d' un fils vertueux  
et sensible un scélérat, un forcene !

p41

C' est alors que je serois digne de tous  
les maux que l' on m' a faits. Pour soulager  
ton pere et nourrir tes enfans, tu  
as abandonné la défense de ta patrie ; et  
pour un vieillard expirant, à qui ton  
zèle est inutile, tu veux abandonner ton  
pere et tes enfans ! Dis-moi, crois-tu  
qu' en me baignant dans le sang de mes  
ennemis, cela me rendît la jeunesse et  
la vue ? En serois-je moins malheureux  
quand tu serois criminel ? Non ; mais  
du moins, dit le jeune homme, la mort  
terrible d' un méchant effraiera ceux qui  
lui ressemblent ; car je le prendrai, s' il  
le faut, au pied du trône ou des autels,  
et, en lui enfonçant le poignard dans le

sein, je crierai : *c' est Bélisaire que je venge* . Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d' un ton plus imposant ? Est-ce moi qui te l' ai donné, ce droit que je n' ai pas moi-même ? Veux-tu l' usurper sur les loix ? Qu' elles l' exercent, dit le jeune homme ; on s' en reposera sur elles. Mais puisqu' elles abandonnent

p42

l' homme innocent et vertueux, qu' elles ménagent le coupable, et laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles et rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l' excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir ; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager ; et leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants ; et tu vas leur donner l' exemple ! Ah ! Bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j' ai pu t' inspirer ? Feras-tu détester cette pitié si tendre ? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu' il ne soit pas dit que son zèle ait armé et conduit la main d' un furieux.

Si c' étoit moi, dit le soldat, qu' on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir ; mais

p43

un grand homme ! Mais Bélisaire ! ... non je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien peut t' animer à ma vengeance ? Et si j' y renonce, est-ce à toi d' aller plus loin que je ne veux ? Apprends que si j' avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J' obéis à ma destinée ; imite moi : ne crois pas sçavoir mieux que Bélisaire

ce qui est honnête et légitime ; et si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton prince et ton pays.

à ces mots, l' ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l' étonnement et l' admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon général, un emportement dont je rougis. L' excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zèle, vous devez l' excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l' estime, comme l' effet d' une ame forte et généreuse. Permetts-moi

p44

de le diriger. Ta famille a besoin de toi ; je veux que tu vives pour elle. Mais c' est à tes enfans qu' il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur ; je vous réponds que mes enfans les hairont dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, sont les scythes, les huns, les bulgares, les esclavons, les perses, tous les ennemis de l' état. Homme étonnant, s' écria le villageois, en se prosternant à ses pieds ! Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l' embrassant. Il y a des maux inévitables, et tout ce que peut l' homme juste, c' est de ne pas mériter les siens. Si jamais l' abus du pouvoir, l' oubli des loix, la prospérité des méchans t' irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

p45

## CHAPITRE 5

Sa constance alloit être mise à une épreuve bien plus pénible ; et il est tems de dire ce qui s' étoit passé depuis son emprisonnement.

La nuit qu' il fut enlevé, et traîné dans les fers, comme un criminel d' état, l' épouvante et la désolation se répandirent

dans son palais. Le réveil d' Antonine sa femme, et d' Eudoxe sa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur et de l' effroi. Antonine enfin revenue de son égarement, et se rappelant les bontés dont l' honoroit l' impératrice, se reprocha comme une foiblesse la frayeur qu' elle avoit montrée. Admise à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ses plaisirs, elle étoit sûre de son appui, ou plutôt elle croyoit l' être. Elle se rendit donc à son lever ; et en présence de toute la

p46

cour, madame, lui dit-elle, en se jettant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d' une fois le bonheur de sauver l' empire, il demande pour récompense que le crime qu' on lui impute lui soit déclaré hautement, et qu' on oblige ses ennemis à l' accuser en face, au tribunal de l' empereur. La liberté de les confondre est la seule grace qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, et lui répondit avec un front de glace : si Bélisaire est innocent, il n' a rien à craindre ; s' il est coupable, il connoit assez la clémence de son maître, pour sçavoir comment le fléchir. Allez, madame ; je n' oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine. Pâle et tremblante elle s' éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle ; et Barsamès, qu' elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l' eût abordé. C' étoit l' intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia

p47

de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, madame, lui dit-il ? Je ne sçais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah ! Le complot est formé, dit-elle,  
et Bélisaire est perdu. Plus loin elle  
rencontra un homme qui lui devoit sa fortune,  
et qui la veille lui étoit tout dévoué.  
Elle veut lui parler ; mais sans  
daigner l' entendre, je sçais vos malheurs  
lui dit-il, et j' en suis désolé ; mais pardon :  
j' ai une grace à solliciter ; je n' ai  
pas un moment à perdre. Adieu madame ;  
personne au monde ne vous est plus  
attaché que moi. Elle alla retrouver sa  
fille ; et une heure après on lui annonça  
qu' il falloit sortir de la ville, et se rendre  
à ce vieux château qui fut marqué  
pour leur exil.  
La vue de ce château solitaire et  
ruiné, où Antonine se voyoit comme  
ensevelie, acheva de la désoler. Elle y

tomba malade en arrivant ; et l' ame  
sensible d' Eudoxe fut déchirée entre un  
pere accusé, détenu dans les fers, livré  
en proie à ses ennemis, et une mere  
dont la vie, empoisonnée par le chagrin,  
n' annonçoit plus qu' une mort lente. Les  
jours, les plus beaux jours de cette aimable  
fille étoient remplis par les tendres  
soins qu' elle rendoit à sa mere ;  
ses nuits se passoient dans les larmes ;  
et les momens que la nature en déroboit  
à la douleur, pour les donner au  
sommeil, étoient troublés par d' effroyables  
songes. L' image de son pere au fond  
d' un cachot, courbé sous le poids de ses  
fers, la poursuivoit sans cesse ; et les funestes  
pressentimens de sa mere redoublaient  
encore sa frayeur.  
La connoissance profonde et terrible  
qu' Antonine avoit de la cour, lui faisoit  
voir la haine et la rage déchaînées  
contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle,  
pour tous ces lâches envieux,  
que, depuis tant d' années, le bonheur

p49

d' un homme vertueux humilié et tourmenté,  
quel triomphe pour eux de le  
voir accablé ! Je me peins le sourire de  
la malignité, l' air mystérieux de la calomnie,

qui feint de ne pas dire tout ce qu' elle sçait, et semble vouloir ménager l' infortuné qu' elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisans si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. ô ma fille ! Dans ton malheur tu as du moins la consolation de n' avoir point de reproche à te faire ; et moi, j' ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton pere m' importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les pièges de la cour, de mettre ma gloire et ma dignité dans des moeurs simples et modestes, de chercher la paix et le bonheur dans l' intérieur de ma maison, et de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix ; j' appellois humeur sa triste prévoyance, je m' en plaignois à ses ennemis. Quel égarement ! Quel

p50

affreux retour ! C' est un coup de foudre qui m' éclaire ; je ne vois l' abîme qu' en y tombant. Si tu sçavois, ma fille, avec quelle froideur l' impératrice m' a renvoyée, elle à qui mon ame étoit asservie, elle dont les fantaisies étoient mes seules volontés ! Et cette cour, qui la veille me sourioit d' un air si complaisant ! ... ames cruelles et perfides ! ... aucun, dès qu' on m' a vu sortir, les yeux baissés et pleins de larmes, aucun n' a daigné m' aborder. Le malheur est pour eux comme une peste, qui les fait reculer d' effroi. Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chute, en la détrompant de la cour, n' en avoit pas détachée, et qui aimoit encore ce qu' elle méprisoit. Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration ; on l' accusoit de l' avoir tramée ; et la voix de ses ennemis, qu' on appelloit la voix publique, le

p51

chargeoit de cet attentat. Les chefs obstinés  
au silence, avoient péri dans les  
supplices, sans nommer l' auteur du complot ;  
c' étoit la seule présomption que  
l' on eût contre Bélisaire : aussi, manque  
de preuve, le laissoit-on languir ; et l' on  
espéroit que sa mort dispenseroit de le  
convaincre. Cependant ceux de ses vieux  
soldats qui étoient répandus parmi le  
peuple, redemandoient leur général, et  
répondoient de son innocence. Ils souleverent  
la multitude, et menacerent  
de forcer les prisons, s' il n' étoit mis en  
liberté. Ce soulèvement irrita l' empereur ;  
et Théodore ayant saisi l' instant  
où la colère le rendoit injuste, hé bien,  
dit-elle, qu' on le leur rende, mais hors  
d' état de les commander. Ce conseil  
affreux prévalut : ce fut l' arrêt de Bélisaire.  
Dès que le peuple le vit sortir de sa  
prison, les yeux crevés, ce ne fut qu' un  
cri de douleur et de rage. Mais Bélisaire  
l' appaisa. Mes enfans, leur dit-il, l' empereur

p52

a été trompé : tout homme est  
sujet à l' être : il faut le plaindre et le  
servir. Mon innocence est le seul bien  
qui me reste ; laissez-la moi. Votre révolte  
ne me rendroit pas ce que j' ai  
perdu ; elle m' ôteroit ce qui me console  
de cette perte. Ces mots calmerent les  
esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout  
ce qu' il possédoit ; Bélisaire lui rendit  
grace. Donnez-moi seulement, dit-il,  
un de vos enfans, pour me conduire où  
ma famille m' attend.  
Son aventure avec les bulgares l' ayant  
détourné de sa route, Tibère l' avoit devancé.  
Le bruit d' un char, dans la cour  
du château, avoit fait tressaillir Antonine  
et Eudoxe : celle-ci avoit accouru,  
le coeur saisi et palpitant ; mais hélas !  
Au lieu de son pere, ne voyant qu' un  
jeune inconnu, elle retourne vers sa  
mere. Ce n' est pas lui, dit-elle en soupirant.  
Un vieux domestique de la maison,  
appellé Anselme, ayant abordé Tibère,

p53

Tibère lui demande si ce n' est point là que Bélisaire est retiré. C' est ici que sa femme et sa fille l' attendent, répondit le fidèle Anselme ; mais leur espérance est tous les jours trompée. Hé plut au ciel moi-même être à sa place, et le sçavoir en liberté ! Il est en liberté, lui dit Tibère ; il vient ; vous l' allez bientôt voir ; il devrait même être arrivé. -ah ! Venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s' écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouissez-vous. Mon bon maître est vivant ; il est libre ; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l' assure, et qui croyoit le retrouver ici. à ces mots, toutes les forces d' Antonine se ranimerent. Où est-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s' intéresse à nos malheurs ? Qu' il vienne, ah ! Qu' il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s' écria Eudoxe, en se jettant sur le lit de sa mere, et en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant ; il est en liberté ;

p54

nous l' allons revoir. Ah, ma mere ! Oublions nos peines. Le ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère ? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis ? Le jeune homme pénétré de douleur, de n' avoir à leur donner qu' une fausse joie, répondit, qu' en effet Bélisaire étoit libre, qu' il l' avoit vu, qu' il lui avoit parlé ; et que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d' un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibère, fut frappée de l' air de tristesse qu' il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation ; et loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond ! Est-ce notre misère qui vous afflige ? Ah ! Que mon pere arrive, qu' il rende la santé à cette moitié de lui-même ; et vous verrez si l' on a besoin de richesse pour être

heureux.

p55

La nature dans ces momens est si touchante par elle-même, qu' Eudoxe n' eut besoin que de ses sentimens pour attendrir et pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle étoit belle ; il ne vit qu' une fille vertueuse et tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire et sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d' envie. Que parlez-vous d' infortune, reprit la mere ? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence ; il faut donc qu' il soit rétabli dans ses honneurs et dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n' a dû sa délivrance qu' à l' amour du peuple. C' est à la crainte d' un soulèvement qu' on a cédé ; mais en y cédant,

p56

on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu' il étoit possible.

N' importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; et pourvu qu' on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. ô ciel ! La fille de Bélisaire s' écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état ! Indigne ! Et pourquoi, lui dit-elle ? Il n' étoit pas indigne des héros de Rome vertueuse et libre. Bélisaire ne rougira point d' être l' égal de Régulus. Ma mere et moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails et les petits travaux du ménage ; mon illustre pere sera vêtu d' un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvoit retenir ses larmes,  
en voyant la joie vertueuse et pure qui  
remplissoit le coeur de cette aimable fille.  
Hélas ! Disoit-il en lui-même, quel coup  
terrible va la tirer de cette douce illusion !  
Et les yeux baissés, il restoit devant  
elle, dans le silence de la douleur.

p57

## CHAPITRE 6

Bélisaire, en ce moment même, entroit  
dans la cour du château. Le fidèle  
Anselme le voit, s' avance, reconnoît  
son maître, et transporté de joie, court  
au-devant de lui. Mais tout-à-coup s' apercevant  
qu' il est aveugle, ô ciel, dit-il !  
ô mon bon maître ! Est-ce pour vous  
revoir dans cet état, que le pauvre Anselme  
a vécu ? à ces paroles entrecoupées  
de sanglots, Bélisaire reconnoît Anselme,  
qui, prosterné, embrasse ses genoux. Il  
le relève, il l' exhorte à modérer sa douleur,  
et se fait conduire vers sa femme  
et sa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu' un cri,  
et tombe évanouie. Antonine, qu' une fièvre  
lente consumoit, comme je l' ai dit,  
fut tout à coup saisie du plus violent transport.  
Elle s' élance de son lit avec les forces  
que donne la rage, et s' arrachant des

p58

bras de Tibère et de la femme qui la  
gardoit, elle veut se précipiter. Eudoxe,  
ranimée à la voix de sa mere, accourt,  
la saisit et l' embrasse : ma mere, dit-elle,  
ah ma mere ! Ayez pitié de moi.  
Laissez-moi mourir, s' écrioit cette femme  
égarée. Je ne vivrois que pour le  
venger, que pour aller leur arracher le  
coeur. Les monstres ! Voilà sa récompense !  
Sans lui vingt fois ils auroient été  
ensévelis sous les cendres de leur palais.  
Son crime est d' avoir prolongé leur

odieuse tyrannie... il en est puni ; les  
peuples sont vengés... quelle férocité !  
Quelle horrible bassesse ! ... leur appui !  
Leur libérateur ! ... cour atroce ! Conseil  
de tigres ! ... ô ciel ! Est-ce ainsi que tu  
es juste ! Vois qui tu permets qu' on opprime ;  
vois qui tu laisses prospérer.  
Antonine, dans ses transports, tantôt  
s' arrachoit les cheveux et se déchiroit  
le visage ; tantôt ouvrant ses bras  
tremblans, elle couroit vers son époux,  
le pressoit dans son sein, l' inondoit de

p59

ses larmes ; et tantôt repoussant sa fille  
avec effroi, meurs, lui disoit-elle ; il  
n' y a dans la vie de succès que pour les  
méchants, de bonheur que pour les infâmes.  
De cet accès elle tomba dans un abatement  
mortel ; et ces violens efforts de  
la nature ayant achevé de l' affaiblir, elle  
expira quelques heures après.  
Un vieillard aveuglé, une femme  
morte, une fille au désespoir, des larmes,  
des cris, des gémissemens, et pour  
comble de maux, l' abandon, la solitude  
et l' indigence, telle est l' état où la  
fortune présente aux yeux de Tibère une  
maison trente ans comblée de gloire et  
de prospérité. Ah, dit-il, en se rappelant  
les paroles d' un sage, voilà donc  
le spectacle auquel Dieu se complaît,  
l' homme juste luttant contre l' adversité,  
et la domptant par son courage !  
Bélisaire laissa un libre cours à la douleur  
de sa fille, et lui-même il s' abandonna  
à toute son affliction ; mais après

p60

avoir payé à la nature le tribut d' une  
ame sensible, il se releva de son accablement  
avec la force d' un héros.  
Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur  
de redoubler la douleur de son pere.  
Mais le vieillard qui l' embrassoit se sentoit  
baigné de ses pleurs. Tu te désoles,  
ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous

affermir, et nous élever au-dessus des disgrâces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mère jouit d'une éternelle paix ; et c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son âme est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains : un souffle, un instant les dissipe. La cour et l'empire ont disparu aux yeux de ta mère ; et du sein de son dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation et la force du sage. -ah ! Donnez-la moi, cette force que la nature

p61

me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurais supporté la misère ; mais voir une mère adorée mourir de douleur dans mes bras ! Vous voir, mon père, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis ! ... ma fille, lui dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire ; et quant à ma fortune, tu en aurais mal joui, si tu ne sçais pas t'en passer. Ah, le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son père ; et de sa main il essuya ses pleurs. Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, et lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des consolations. Illustre et malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, et je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusque-là, je n'ai qu'à mêler

p62

mes larmes à celles que je vois répandre. Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture ; et

Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna  
le corps de sa femme au tombeau.  
La douleur du héros étoit celle d' un  
sage : elle étoit profonde, mais sans  
éclat, et soutenue de majesté. Sur son  
visage étoit peint le deuil, mais un deuil  
silencieux et grave. Son front élevé, sans  
défier le sort, sembloit s' exposer à ses coups.  
Tibère lui-même assista à cette triste  
cérémonie. Il fut témoin des regrets  
touchans qu' Eudoxe donnoit à sa mere,  
et il en revint pénétré.  
Bélisaire alors s' adressant à lui, brave  
jeune homme, lui dit-il, c' est vous, je  
le vois, qui avez pris soin de me recommander  
sur la route ; apprenez-moi  
qui vous êtes, et ce qui peut m' attirer  
cet empressement généreux. Je m' appelle  
Tibère, répondit le jeune homme,  
j' ai servi sous Narsès en Italie ; j' ai fait

p63

depuis la guerre de Colchide. Je suis  
l' un de ces chasseurs à qui vous avez  
demandé l' asyle, et dont vous avez si  
bien réprimé l' imprudence. Je n' ai pas  
eu de paix avec moi-même, que je ne  
sois venu vous demander pardon, et  
une grace encore plus chere. Je suis  
riche : c' est un malheur peut-être ; mais  
si vous vouliez, ce seroit un bien. J' ai  
près d' ici une maison de campagne ; et  
toute mon ambition seroit de la consacrer,  
en en faisant l' asyle d' un héros.  
Ma tendre vénération pour vous est un  
titre si simple, que je n' oserois m' en  
prévaloir : il suffit d' aimer la patrie,  
pour partager la disgrâce de Bélisaire,  
et pour chercher à l' adoucir. Mais un  
intérêt digne de vous toucher, c' est le  
mien, c' est celui d' un jeune homme, qui  
désire passionnément d' être admis dans  
l' intimité d' un héros, et de puiser dans  
son ame, comme à la source de la sagesse,  
de la gloire et de la vertu.  
Vous honorez trop ma vieillesse, lui

p64

répondit Bélisaire ; mais je reconnois  
une belle ame à la sensibilité que vous  
témoignez pour mon malheur. Dans ce  
moment je désire d' être seul avec moi-même :  
mon ame ébranlée a besoin de  
se raffermir en silence. Mais pour l' avenir,  
j' accepte une partie de ce que  
vous me proposez, le plaisir de vivre  
en bons voisins, et de communiquer  
ensemble. J' aime la jeunesse : l' ame encore  
neuve dans cet âge heureux, est  
susceptible des impressions du bien ; elle  
s' enflame et s' élève au grand ; et rien  
encore ne la retient captive. Venez me  
voir ; je serai bien aise de converser  
avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce,  
reprit Tibère, pourquoi ne le  
serois-je pas de vous posséder tout-à-fait ?  
Mes aïeux seront honorés de voir leur  
héritage devenir votre bien, et leur demeure  
votre asyle. Vous y serez révééré,  
servi avec un saint respect par tout ce  
qui m' environne ; et c' est à mon exemple

p65

qu' on s' empressera de remplir ce  
pieux devoir.  
Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous  
êtes bon ; mais ne faisons point d' imprudence.  
Dites-moi, car il y a dix ans  
que je vis éloigné du monde, quel est  
l' état de votre pere, et quelles vues il  
a sur vous. Nous sommes issus, lui dit  
Tibère, de l' une de ces familles que  
Constantin appella de Rome, et qu' il  
combla de bienfaits. Mon pere a servi  
sous le règne de Justin avec assez de  
distinction. Il étoit estimé et chéri de son  
maître. Sous le nouveau règne, on obtint  
sur lui des préférences qu' il croyoit injustes :  
il se retira : il s' en est repentit ;  
et il a pour moi l' ambition qu' il n' eut  
pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit  
Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle  
à l' avancement de son fils. En suivant  
le mouvement de votre coeur, vous  
ne sentez que le plaisir d' être généreux ;  
et en effet c' est une douce chose. Mais  
je vois pour vous le danger de vous envelopper

dans la disgrâce d' un proscrit.  
 Mon ami, que la cour ait raison, ou  
 qu' elle ait tort, elle ne revient pas. Elle  
 oublie un coupable qu' elle a puni ; mais  
 elle hait toujours un innocent qu' elle a  
 sacrifié ; car son nom seul est un reproche,  
 et son existence pèse, comme un  
 remord, à ses persécuteurs.  
 Je me charge, dit le jeune homme,  
 de justifier ma conduite. L' empereur a  
 pu se laisser tromper ; mais il suffira  
 qu' on l' éclaire.  
 Il ne faut pas même y penser, dit  
 le héros : le mal est fait : puisse-t-il  
 l' oublier pour le repos de sa vieillesse !  
 Hé bien donc, insista Tibère, soyez  
 encore plus généreux. épargnez-lui le  
 reproche éternel de vous avoir laissé languir  
 dans la misère. L' indigne état où je  
 vous vois, est un spectacle déshonorant  
 pour l' humanité, honteux pour le trône,  
 révoltant pour les gens de bien, et décourageant  
 pour vos pareils.  
 Ceux qu' il découragera, répondit

Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je  
 crois au surplus, comme vous, que mon  
 état peut inspirer l' indignation avec la  
 pitié. Un pauvre aveugle ne fait point  
 d' ombrage, et peut faire compassion.  
 Aussi mon dessein est-il de me cacher ;  
 et si je me suis fait connoître à vos  
 compagnons, c' est un mouvement d' impatience  
 contre de jeunes étourdis, qui  
 m' a fait commettre cette imprudence.  
 Ce sera la dernière de ma vie ; et mon  
 asyle sera mon tombeau. Adieu. L' empereur  
 peut ne pas sçavoir que les bulgares  
 sont dans la Thrace ; ne négligez  
 pas de l' en faire avertir.  
 Le jeune homme se retira bien affligé  
 de n' avoir pas mieux réussi ; et il rendit  
 à l' empereur ce que lui avoit dit Bélisaire.  
 Justinien fit marcher quelques  
 troupes ; et peu de jours après on l' assura  
 que les bulgares avoient été chassés.  
 à présent, dit-il à Tibère, nous pouvons

aller sans danger voir ce malheureux  
vieillard. Je passerai pour votre

p69

pere ; et vous aurez soin de ne rien dire  
qui puisse le désabuser. Une maison de  
plaisance, à moitié chemin de la retraite  
de Bélisaire, fut le lieu d' où l' empereur  
se déroband aux yeux de sa cour,  
alla le voir le lendemain.

## CHAPITRE 7

Voilà donc où habite celui qui m' a  
rendu tant de fois vainqueur ! Dit Justinien,  
en avançant sous un vieux portique  
en ruine. Bélisaire, à leur arrivée,  
se leva pour les recevoir. L' empereur,  
en voyant ce vieillard vénérable dans  
l' état où il l' avoit mis, fut pénétré de  
honte et de remords. Il jeta un cri de  
douleur, et s' appuyant sur Tibère, il se  
couvrit les yeux avec ses mains, comme  
indigne de voir le jour que Bélisaire ne  
voyoit plus. Quel cri viens-je d' entendre,  
demanda le vieillard ? C' est mon  
pere que je vous amene, dit Tibère, et  
que votre malheur touche sensiblement.  
Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant  
les mains ? Qu' il approche, et que je  
l' embrasse ; car il a un fils vertueux. Justinien  
fut obligé de recevoir les embrassemens  
de Bélisaire ; et se sentant

p70

pressé contre son sein, il fut si violemment  
ému, qu' il ne put retenir ses sanglots  
et ses larmes. Modérez, lui dit le  
héros, cet excès de compassion : je ne  
suis peut-être pas aussi malheureux qu' il  
vous semble. Parlons de vous, et de ce  
jeune homme, qui vous donnera de la  
consolation dans vos vieux ans. Oui, dit  
l' empereur en s' interrompant à chaque  
mot, oui... si vous daignez permettre...  
qu' il vienne recueillir les fruits de vos

leçons. Et que lui apprendrais-je, dit le  
vieillard, qu' un pere sage et homme de  
bien n' ait pu lui apprendre avant moi ?  
Ce que peut-être je connois le moins,  
dit l' empereur, c' est la cour, c' est le  
pays où il doit vivre ; et depuis long-tems  
j' ai si peu communiqué avec des  
hommes, que le monde est pour moi  
presque aussi nouveau que pour lui. Mais  
vous qui avez vu les choses sous tant de  
faces diverses, de quel secours ne lui  
serez-vous pas, si vous voulez bien l' éclairer ?  
S' il vouloit apprendre à fixer

p71

la fortune, dit Bélisaire, il s' adresseroit  
mal, comme vous voyez ; mais s' il ne  
veut être qu' un homme de bien à ses  
périls et risques, je puis lui être de quelque  
utilité. Il est bien né, c' est l' essentiel.  
Il est vrai, dit Justinien, que sa  
noblesse est ancienne. -ce n' est pas ce  
que j' ai voulu dire ; mais cela même est  
un avantage, pourvu qu' on n' en abuse  
pas. Sçavez-vous, jeune homme, poursuivit  
Bélisaire, ce que c' est que la noblesse ?  
Ce sont des avances que la patrie  
vous fait, sur la parole de vos ancêtres,  
en attendant que vous soyez en état de  
faire honneur à vos garants. Et ces avances,  
dit l' empereur, sont quelquefois  
bien hazardées. N' importe, reprit le  
vieillard, ce n' en est pas moins une très-belle  
institution. Je crois voir, lorsqu' un  
enfant de noble origine vient au monde,  
foible, nud, indigent, imbécile, comme  
le fils d' un laboureur, je crois voir  
la patrie qui va le recevoir, et qui lui  
dit : enfant je vous salue, vous qui me

p72

serez dévoué, vous qui serez vaillant,  
généreux, magnanime comme vos peres.  
Ils vous ont laissé leur exemple ; j' y  
joins leurs titres et leur rang, double  
raison pour vous d' acquérir leurs vertus.  
Avouez, continua le vieillard, que parmi

les actes les plus solennels il n' y a rien de plus magnifique. Cela l' est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les ames, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu' il n' y ait pas de l' économie dans cette magnificence ? Ah ! Quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l' état n' auroit pas à se plaindre : il seroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez l' un de ceux qui le dédommagent. Là, s' adressant à l' empereur, vous m' avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah je vous en conjure, lui dit Justinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme,

p73

qui se communique, mais qui s' éteint dès qu' elle manque d' aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu' elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu' ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage, dont vous n' ayez plus qu' à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impatient et jaloux qui sur la foi d' un nom, prétend que tout lui cède, et s' indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l' ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le coeur d' un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu' elle range au-dessous d' elle tout les devoirs de l' honnête homme ; et si vous voulez sçavoir ce qu' elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, et choisir d' un oeil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il

p74

lui plaira de faire sa pâture : c' est ainsi

que l' ambition délibère à son réveil,  
pour sçavoir de quelle vertu elle fera  
sa victime. Ah, mon ami, la personnalité,  
ce sentiment si naturel, devient  
atroce dans un homme public, sitôt  
qu' elle est passionnée. J' ai vu des hommes  
qui, pour s' avancer, auroient jetté  
au hazard le salut d' une armée et le sort  
d' un empire. Envieux des succès qui ne  
leur sont pas dûs, ils ont toujours peur  
qu' on ne leur enleve l' honneur d' une  
action d' éclat : s' ils osoient même, ils  
feroient échouer celle dont ils n' ont pas  
la gloire : le bien public est un malheur  
pour eux, s' il ne leur est pas attribué. Voilà  
l' espece d' hommes la plus dangereuse,  
soit dans les conseils, soit dans les armées.  
L' homme de bien fait son devoir  
sans regarder autour de lui. Dieu et son  
ame sont les témoins dont il va mériter  
l' aveu. Une bonne volonté franche, un  
courage délibéré, un zèle prompt à concourir  
au bien, voilà les signes d' une

p75

grande ame. L' envie, la vanité, l' orgueil,  
tout cela est petit et lâche. C' est  
peu même de ne pas prétendre à ce que  
vous ne méritez pas ; il faut sçavoir renoncer  
d' avance à ce que vous mériterez ;  
il faut supposer votre souverain sujet à  
se tromper, car il est homme, regarder  
comme très-possible que votre patrie et  
votre siècle vous jugent aussi mal que  
lui, et que l' avenir ne soit pas plus juste.  
Alors il faut vous consulter, et vous demander  
à vous-même : si j' étois réduit  
au sort de Bélisaire, m' en consolerois-je  
avec mon innocence, et le souvenir d' avoir  
fait mon devoir ? Si vous n' avez  
pas cette résolution bien décidée et bien  
affermie, vivez obscur : vous n' avez pas  
de quoi soutenir votre nom.  
Ah ! C' est trop exiger des hommes, reprit  
Justinien avec un profond soupir ;  
et votre exemple est effrayant. Il est effrayant  
au premier coup d' oeil, dit le  
vieillard, mais beaucoup moins quand  
on y pense. Car enfin supposons que la

guerre, la maladie, ou la vieillesse m' eût privé de la vue ; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l' humanité ne sont-ils pas dans l' ordre des choses, comme la peste qui a désolé l' empire ? Qu' importe l' instrument que la nature emploie à nous détruire ? La colère d' un empereur, la flèche d' un ennemi, un grain de sable, tout est égal. En s' exposant sur la scene du monde, il faut s' attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n' avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux ? Hé bien comptez-y les assauts de l' envie, les embuches de la trahison, les traits de l' imposture et de la calomnie ; et si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu' il a eu du

bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu' aveugle et pauvre, et retiré dans une mesure ; mais rappelez-vous trente ans de victoires et de prospérités, et vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les allarmes d' un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l' honneur de me porter envie. Assurément, s' écria Tibère ! Mais c' est bien moins à vos prospérités, dit l' empereur, qu' il doit porter envie, qu' à ce courage avec lequel vous soutenez l' adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire ; et il ne suffit pas d' avoir celui d' affronter la mort : c' est la bravoure d' un soldat. Le courage d' un chef consiste à s' élever au-dessus de tous les événemens. Sçavez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage et ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de

sa lenteur, et ne change point de conduite ;  
 et non ce foible et vain Pompée,  
 qui aime mieux hasarder le sort de  
 Rome et de l' univers, que d' essayer une  
 raillerie. Dans mes premières campagnes  
 contre les perses, les mauvais propos  
 des étourdis de mon armée me firent  
 donner une bataille, que je ne devois ni  
 ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne  
 me le pardonnerai jamais. Celui qui fait  
 dépendre sa conduite de l' opinion, n' est  
 jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous,  
 si, pour être honnêtes gens,  
 il falloit attendre un siècle impartial et  
 un prince infaillible ? Allez donc ferme  
 devant vous. La calomnie et l' ingratitude  
 vous attendent peut-être au bout  
 de la carrière ; mais la gloire y est avec  
 elles ; et si elle n' y est pas, la vertu la  
 vaut bien : n' ayez pas peur que celle-ci  
 vous manque : dans le sein même de la  
 misère et de l' humiliation, elle vous suivra ;  
 eh, mon ami ! Si vous sçaviez combien  
 un sourire de la vertu est plus touchant

que toutes les caresses de la fortune !  
 Vous me pénétrez, dit Justinien attendri  
 et confondu. Que mon fils est  
 heureux de pouvoir de bonne heure recueillir  
 ces hautes leçons ! Ah, pourquoi  
 cette école n' est-elle pas celle des  
 souverains ! Laissons les souverains, dit  
 Bélisaire ; ils sont plus à plaindre que  
 nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien,  
 que parce qu' ils n' ont point d' amis,  
 ou qu' ils n' en ont pas d' assez éclairés,  
 d' assez courageux pour leur servir  
 de guides. Mon fils est né pour vivre à  
 la cour : peut-être un jour admis dans  
 les conseils, ou dans l' intimité du prince,  
 aura-t-il lieu de faire usage de vos  
 leçons pour le bonheur du monde. Ne  
 dédaignez pas d' agrandir son ame, en  
 l' élevant à la connoissance de l' art sublime  
 de regner. Instruisez-le, comme vous  
 voudriez que fût instruit l' ami d' un  
 monarque. Justinien va descendre au

tombeau ; mais son successeur plus heureux

p80

que lui aura peut-être pour ami  
le disciple de Bélisaire. Hélas, dit le  
vieillard, que ne puis-je encore une fois,  
être, avant de mourir, utile à ma patrie !  
Mais ce que l' expérience et la réflexion  
m' ont fait voir, seroit pris pour  
les songes de la vieillesse. Et en effet, dans  
la spéculation tout s' arrange le mieux du  
monde : les difficultés s' applanissent ;  
les circonstances naissent à propos et se  
combinent à souhait ; on fait tout ce  
qu' on veut des hommes et des choses ;  
soi-même on se suppose exempt de passions  
et de foiblesses, toujours éclairé,  
toujours sage, aussi ferme que modéré.  
Douce et trompeuse illusion, qu' une légère  
épreuve auroit bientôt détruite, si  
l' on tenoit en main les rênes d' un état.  
Cette illusion même a son utilité, dit le  
jeune homme ; car la chimère du mieux  
possible devient le modèle du bien. Je  
le souhaite, dit Bélisaire, mais je n' ose  
l' espérer. Le plus mauvais état des choses  
trouve partout des partisans intéressés

p81

à le maintenir. Et moi, je vous répons,  
dit l' empereur, que les fruits de votre  
sagesse ne seront point perdus, si vous  
les confiez au zèle de mon fils. Vous  
méritez, dit le héros, que je vous parle  
à coeur ouvert. Mais j' exige votre  
parole de ne rien divulguer, sous ce  
regne, de mes entretiens avec vous.  
Pourquoi, demanda Justinien ? Pour ne  
pas affliger de mes tristes réflexions, dit  
Bélisaire, un vieillard qui ne sent que  
trop les maux qu' il ne peut réparer. Tel  
fut leur premier entretien.  
Quelle honte pour moi, disoit l' empereur  
en s' en allant, d' avoir méconnu  
un tel homme ! Mon cher Tibère, voilà  
comme on nous trompe, comme on  
nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit  
dans sa cour que l' image de Bélisaire ;  
et vers le soir, à la même heure, il  
revint nourrir sa douleur.

p82

## CHAPITRE 8

Bélisaire se promenoit avec son guide  
sur la route. Dès que l' empereur l' aperçut,  
il descendit de son char ; et en  
l' abordant, vous nous trouvez plongés,  
lui dit-il, dans de sérieuses réflexions.  
Frappé de l' injustice que l' on a fait commettre  
au malheureux vieillard qui vous  
a condamné, je méditois avec mon fils  
sur les dangers du rang suprême ; et je  
lui disois qu' il étoit bien étrange qu' une  
multitude d' hommes libres eut jamais  
pu s' accorder à remettre son sort dans  
les mains d' un seul homme, d' un homme  
foible et fragile comme eux, facile  
à surprendre, sujet à se tromper, et en  
qui l' erreur d' un moment pouvoit devenir  
si funeste ! Et croyez-vous, dit Bélisaire,  
qu' un sénat, qu' un peuple assemblé  
soit plus juste et plus infaillible ?  
Est-ce sous le regne d' un seul que les

p83

Camilles, les Themistocles, les Aristides  
ont été proscrits ? Multiplier les ressorts  
du gouvernement, c' est en multiplier  
les vices, car chacun y apporte les siens.  
Ce n' est donc pas sans raison qu' on a  
préféré le plus simple ; et soit que les  
états aient été conquis, ou fondés ; qu' ils  
aient mis leur espoir dans la bonté des  
loix, ou dans la force des armes ; il est  
naturel que l' homme le plus sage, le  
plus vaillant, le plus habile ait obtenu  
la confiance, et réuni les voeux du plus  
grand nombre. Ce qui m' étonne, ce n' est  
donc pas qu' une multitude assemblée ait  
voulu confier à un seul le soin de commander

à tous ; mais qu' un seul ait jamais  
voulu se charger de ce soin pénible.  
Voilà, lui dit Tibère, ce que je  
n' entends pas. Pour l' entendre, dit le  
vieillard, mettez-vous à la place et du  
peuple et du prince dans cette première  
élection.  
Que risquons-nous, à dû se dire un  
peuple, que risquons-nous en nous donnant

p84

un roi ? Du bien de tous nous  
faisons le sien ; des forces de l' état nous  
faisons ses forces ; nous attachons sa gloire  
à nos prospérités ; comme souverain,  
il n' existera qu' avec nous et par nous ;  
il n' a donc qu' à s' aimer pour aimer ses  
peuples, et qu' à sentir ses intérêts pour  
être juste et bienfaisant. Telle a été leur  
bonne foi. Ils n' ont pas calculé, dit Justinien,  
les passions et les erreurs qui  
assiégeroient l' ami d' un prince. Ils n' ont  
vu, reprit Bélisaire, que l' indivisible  
unité d' intérêt, entre le monarque et la  
nation : ils ont regardé comme impossible  
que l' un fut jamais de plein gré  
et de sang froid l' ennemi de l' autre. La  
tyrannie leur a paru une espèce de suicide,  
qui ne pouvoit être que l' effet du  
délire et de l' égarement ; et au cas qu' un  
prince fût frappé de ce dangereux vertige,  
ils se sont munis de la volonté  
réfléchie et sage du législateur, pour  
l' opposer à la volonté aveugle et passionnée  
de l' homme ennemi de lui-même.

p85

Ils ont bien prévu qu' ils auroient à  
craindre une foule de gens intéressés au  
mal ; mais ils n' ont pas douté que cette  
ligue, qui ne fait jamais que le petit  
nombre, ne fût aisément réprimée  
par l' imposante multitude des gens intéressés  
au bien, à la tête desquels seroit  
toujours le prince. Et en effet avant l' épreuve,  
qui jamais auroit pu prévoir  
qu' il y auroit des souverains assez insensés,

pour faire divorce avec leur peuple,  
et cause commune avec ses ennemis ?  
C' est un renversement si inconcevable  
de la nature et de la raison, qu' il  
faut l' avoir vu pour le croire. Pour moi,  
je trouve tout simple qu' on ne s' y soit  
pas attendu.

Mais à qui l' élection d' un seul, pour  
dominer sur tous, a dû inspirer de la  
crainte, c' est à celui qu' on avoit élu. Un  
pere de famille qui a cinq ou six enfans  
à élever, à établir, à rendre heureux  
dans leur état, a tant de peine à dormir  
tranquille ! Que sera-ce du chef d' une

p86

famille qui se compte par millions ?  
Je m' engage, a-t-il dû se dire, à ne  
vivre que pour mon peuple ; j' immole  
mon repos à sa tranquillité ; je fais voeu  
de ne lui donner que des loix utiles et  
justes, de n' avoir plus de volonté qui ne  
soit conforme à ces loix. Plus il me rend  
puissant, moins il me laisse libre. Plus  
il se livre à moi, plus il m' attache à  
lui. Je lui dois compte de mes foiblesses,  
de mes passions, de mes erreurs ;  
je lui donne des droits sur tout ce que  
je suis ; enfin, je renonce à moi-même,  
dés que je consens à regner ; et l' homme  
privé s' anéantit, pour céder au roi  
son ame toute entiere. Connoissez-vous  
de dévouement plus généreux, plus absolu ?  
Voilà pourtant comme pensoient  
un Antonin, un Marc-Aurèle. *je n' ai  
plus rien en propre*, disoit l' un ;  
*mon palais même n' est pas à moi*, disoit  
l' autre ; et leurs pareils ont pensé comme eux.  
La vanité du vulgaire ne voit dans  
le suprême rang que les petites jouissances

p87

qui la flatteroient, et qui lui font  
envie, des palais, une cour, des hommages,  
et cette pompe qu' on a cru  
devoir attacher à l' autorité pour la rendre  
plus imposante. Mais au milieu de

tout cela, il ne reste le plus souvent que  
l'homme accablé de soins, et consumé  
d'inquiétude, victime de ses devoirs, s'il  
les remplit fidèlement, exposé au mépris  
s'il les néglige, et à la haine s'il  
les trahit, gêné, contrarié sans cesse  
dans le bien comme dans le mal, ayant  
d'un côté les soucis dévorans et les veilles  
cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même  
et le dégoût de tous les biens :  
voilà qu'elle est sa condition. L'on a bien  
fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs  
à ses peines ; mais ses peines sont  
infinies, et ses plaisirs sont bornés au  
cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie  
du luxe ne peut lui donner de  
nouveaux sens ; et tandis que les jouissances  
le sollicitent de tous côtés, la  
nature les lui interdit, et sa faiblesse

p88

s'y refuse. Ainsi, tout le superflu qui  
l'environne est perdu pour lui : un palais  
vaste n'est qu'un vuide immense où il  
n'occupe jamais qu'un point ; sous des  
rideaux de pourpre et des lambris dorés,  
il cherche en vain le doux sommeil du  
laboureur sous le chaume ; et à sa table  
le monarque s'ennuie, dès que l'homme  
est rassasié.

Je sens, dit Tibère, que l'homme est  
trop faible pour jouir de tout, quand il  
a tout en abondance ; mais n'est-ce rien  
que d'avoir à choisir ?

Ah, jeune homme, jeune homme,  
s'écria Bélisaire ! Vous ne connaissez pas  
la maladie de la satiété. C'est la plus  
funeste langueur où jamais puisse tomber  
une âme. Et sçavez-vous quelle en  
est la cause ? La facilité à jouir de tout,  
qui fait qu'on n'est ému de rien. Ou le  
desir n'a pas le temps de naître, ou  
en naissant il est étouffé par l'affluence  
des biens qui l'excèdent. L'art s'épuise  
en raffinemens pour ranimer des goûts

p89

éteints ; mais la sensibilité de l' ame est émoussée ; et n' ayant plus l' aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l' attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l' homme qui a tout à souhait : l' habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l' insipidité la douceur des biens qu' on possède.

Vous m' avouerez cependant, reprit Tibère, qu' il est pour un prince des jouissances délicates et sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple ?

Demanda le vieillard. Mais, par exemple la gloire, dit le jeune homme.

-et laquelle ? -mais, toute espece de gloire, celles des armes en premier lieu.

-fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux ? Ah !

Quand on a laissé sur la poussiere des milliers d' hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d' une bataille, de se réjouir d' en être échappés ; mais pour un prince né sensible, un jour qui a fait

p90

couler des flots de sang, et qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j' aurois voulu voir à ma place un Néron ; il auroit pleuré. Je sais qu' il est des princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, et qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir est une espece d' avarice qui les tourmente, et qui ne s' assouvit jamais.

La province qu' on vient d' envahir est voisine d' une province qu' on n' a pas encore envahie ; de proche en proche l' ambition s' irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n' ont flatté ; et en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde,

p91

et comme lui on revient ennuyé de l' univers  
et de soi-même, ne sachant que  
faire de ces pays immenses, dont un  
arpent suffit pour nourrir le vainqueur,  
et une toise pour l' enterrer. J' ai vu  
dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus ;  
il étoit écrit sur la pierre : *je suis  
Cyrus, celui qui conquit l' empire des  
perses. Homme, qui que tu sois, d' où que tu  
viennes, je te supplie de ne pas m' envier  
ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre .*  
Hélas ! Dis-je en détournant les  
yeux, c' est bien la peine d' être conquérant.  
Est-ce Bélisaire que j' entends, dit le  
jeune homme avec surprise ! Bélisaire  
sçait mieux qu' un autre, dit le héros,  
que l' amour de la guerre est le monstre  
le plus féroce que notre orgueil ait  
engendré. Il est, reprit Tibère, une  
gloire plus douce, dont un monarque  
peut jouir, celle qui naît de ses bienfaits,  
et qui lui revient en échange de  
la félicité publique. Ah ! Dit Bélisaire,

p92

si en montant sur le trône on étoit sûr  
de faire des heureux, ce seroit sans  
doute un beau privilège, que de tenir  
dans ses mains la destinée d' un empire,  
et je ne m' étonnerois pas qu' une ame  
généreuse immolât son repos à cette  
noble ambition ! Mais demandez à l' auguste  
vieillard qui vous gouverne, s' il  
est aisé de la remplir. Il est possible, dit  
l' empereur, de persuader aux peuples  
qu' on a fait de son mieux pour adoucir  
leur sort, pour soulager leurs peines,  
et pour mériter leur amour.  
Quelques bons princes, dit Bélisaire,  
ont obtenu ce témoignage pendant leur  
vie ; et il a fait leur récompense et leur  
plus douce consolation. Mais à moins  
de quelque événement singulier qui fasse  
éclater l' amour des peuples, et rende  
solemnel cet hommage des coeurs,  
quel prince osera se flatter qu' il est sincere  
et unanime ? Ses courtisans lui en  
répondent ; mais qui lui répond de ses

courtisans ? Tandis que son palais retentit  
 de chants d'allégresse, qui l'assurent  
 qu'au fond de ses provinces, le vestibule  
 d'un proconsul et la cabane d'un  
 laboureur ne retentissent pas de gémissemens ?  
 Ses fêtes publiques sont des  
 scènes jouées, ses éloges sont commandés ;  
 il voit avant lui les plus vils des  
 humains honorés de l'apothéose ; et tandis  
 qu'un tyran, plongé dans la mollesse,  
 s'enivre de l'encens de ses adulateurs,  
 l'homme vertueux qui, sur le trône, a passé  
 sa vie à faire au monde le peu de bien  
 qui dépendoit de lui, meurt à la peine,  
 sans avoir jamais sçu s'il avoit un ami  
 sincère. J'ai le cœur navré quand je  
 pense que Justinien va descendre au  
 tombeau, persuadé que je l'ai trahi, et  
 que je ne l'ai point aimé.  
 Non, s'écria l'empereur avec transport  
 (et s'interrompant tout-à-coup)  
 non, dit-il, avec moins de chaleur, un  
 souverain n'est pas assez malheureux  
 pour ne jamais sçavoir si on l'aime.

Hé-bien, dit Bélisaire, il le sait ; et  
 ce bonheur qui seroit si doux, est encore  
 mêlé d'amertume. Car, plus un prince  
 est aimé de ses peuples, plus leur bonheur  
 lui devient cher ; et alors le bien  
 qu'il leur fait et les maux dont il les  
 soulage, lui semblent si peu de chose  
 dans la masse commune des biens et  
 des maux, qu'arrivé au terme d'une  
 longue vie, il se demande encore,  
*qu'ai-je fait ?* obligé de lutter sans cesse  
 contre le torrent des adversités, voyez  
 quelle douleur ce doit être pour lui, de  
 ne pouvoir jamais le vaincre, et de se  
 sentir entraîné par le cours des événemens.  
 Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle  
 de voir le monde heureux sous  
 ses loix ? Toutes les calamités, tous  
 les fléaux se réunirent sous son règne.

On eût dit que la nature entière s' étoit soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse et de sa bonté ; et celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais sans aller chercher d' exemple loin de nous, quel regne plus laborieux et plus prospère en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerres et de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l' empire avoit faites depuis un siècle, réparées par des succès ; les peuples du nord et du couchant repoussés au delà du Danube et des Alpes ; le calme rendu aux provinces d' Asie ; des rois vaincus et menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l' univers par une main bienfaisante ; des forteresses et des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de

plus imposant et de plus magnifique ! Et voir après cela dans sa vieillesse, son empire accablé pencher vers sa ruine sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ses travaux et tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibère, à plaindre le sort des souverains, à les juger avec indulgence, et surtout à ne point haïr l' auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu' il n' a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibère ; et le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d' une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer, reprit le héros ! Non, mon ami, vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté. Les fatigues et les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? L' épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir

avec constance sa destinée et ses devoirs.  
Ne cachez point à votre ami qu' il sera

p97

victime des siens ; mais dites-lui en  
même-tems, que ce sacrifice a des  
charmes ; et s' il veut en être payé, qu' il  
se pénètre, qu' il s' enivre de l' enthousiasme  
du bien public, qu' il s' abandonne  
sans réserve à ce sentiment courageux,  
et qu' il attende de sa vertu le dédommagement  
et le prix de ses peines. Et  
où est-il donc ce prix, demanda le jeune  
homme ? Il est, dit le vieillard, il est  
dans le sentiment pur et intime de la  
bonté, dans le plaisir de s' éprouver  
humain, sensible, généreux, digne  
enfin de l' amour des hommes et des  
regards de l' éternel. Croyez-vous qu' un  
bon roi calcule le matin le salaire de  
sa journée ? éveille-toi, se dit-il à lui-même,  
et que ton réveil soit celui de  
la justice et de la bienfaisance. Laisse  
les petits intérêts de ton repos et de ta

p98

vie : ce n' est pas pour toi que tu vis.  
Ton ame est celle d' un grand peuple ;  
ta volonté n' est que le voeu public ;  
ta loi l' exprime et le consacre. Regne  
avec elle, et souviens-toi que ton affaire  
est le bonheur du monde... vous  
êtes ému, mon cher Tibère ; et je sens  
votre main qui tremble dans la mienne.  
Ah ! Soyez sûr que la vertu, même dans  
les afflictions, a des jouissances célestes.  
Elle n' assure point de bonheur sans mélange ;  
mais en est-il de tel au monde ?  
Est-ce à l' homme inutile, au méchant,  
au lâche qu' il est réservé ! Un bon prince  
donne des larmes aux maux qu' il ne peut  
soulager ; mais ces larmes, les croyez-vous  
amères, comme celles de l' envie,  
de la honte, ou du remors ? Ce sont les

p99

larmes de Titus, qui pleure un jour qu' il a perdu : elles sont pures comme leur source. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que si un dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s' il est vertueux, dans quelque état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d' un oeil d' envie le plus fortuné des méchants. Mais cette confiance, l' appui de la vertu, ne s' établit pas d' elle-même : il faut y disposer l' ame d' un jeune prince ; et demain nous verrons ensemble les moyens de l' y préparer. Il fait ce qu' il veut de mon ame, dit Tibère à Justinien : il l' élève, l' abat, la relève à son gré. Il déchire la mienne, dit l' empereur ; et ces mots échappés avec un soupir, furent suivis d' un long silence. Sa cour essaya, mais envain de le tirer de sa tristesse ; il fut importuné des soins qu' on prenoit pour la dissiper ; et le lendemain ayant annoncé qu' il vouloit se promener seul, il s' enfonça dans

p100

la forêt voisine. Tibère l' y attendoit ; ils partirent ensemble, et vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeler sa promesse ; et Bélisaire reprit ainsi.

p101

## CHAPITRE 9

On demande s' il est possible d' aimer la vertu pour elle-même. C' est peut-être le sublime instinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l' amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature : vous allez voir que l' intérêt de la vertu s' épure et s' ennoblit comme celui de l' amitié : l' un

servira d' exemple à l' autre.  
D' abord l' amitié n' est produite que  
par des vues de convenance, d' agrément  
et d' utilité. Insensiblement l' effet se dégage  
de la cause ; les motifs s' évanouissent,  
le sentiment reste ; on y trouve  
un charme inconnu ; on y attache par  
habitude la douceur de son existence :  
dès-lors les peines ont beau prendre la  
place des plaisirs que l' on attendoit ; on

p102

sacrifie à l' amitié tous les biens qu' on  
espéroit d' elle ; et ce sentiment, conçu  
dans la joie, se nourrit et s' accroît au  
milieu des douleurs. Il en est de même  
de la vertu. Pour attirer les coeurs  
il faut qu' elle présente l' attrait de l' agrément  
ou de l' utilité : car avant de  
l' aimer, on s' aime ; et avant d' en avoir  
joui, on cherche en elle un autre bien.  
Quand Regulus, dans sa jeunesse, la vit  
pour la première fois, elle étoit triomphante  
et couronnée de gloire : il se  
passionna pour elle ; et vous savez s' il  
l' abandonna, lorsqu' elle lui montra des  
fers, des tortures et des buchers.  
Commencez donc par étudier ce qui  
flatte le plus les vœux d' un jeune prince.  
Ce sera vraisemblablement d' être libre,  
puissant et riche, obéi de son peuple,  
estimé de son siècle et honoré dans l' avenir ;

p103

hé bien, répondez-lui que c' est  
de la vertu que dépendent ces avantages ;  
et vous ne le tromperez pas.  
Un secret que l' on cache aux monarques  
superbes, et qu' un bon prince  
est digne de savoir, c' est qu' il n' y a  
d' absolu que le pouvoir des loix, et que  
celui qui veut régner arbitrairement est  
esclave. La loi est l' accord de toutes les  
volontés réunies en une seule : sa  
puissance est donc le concours de toutes  
les forces de l' état. Au lieu que la volonté  
d' un seul, dès qu' elle est injuste,

a contre elle ces mêmes forces, qu' il faut  
diviser, enchaîner, détruire, ou combattre.  
Alors les tyrans ont recours,  
tantôt à des fourbes qui en imposent  
aux peuples, les étonnent, les épouvantent,  
et leur ordonnent de fléchir ; tantôt  
à de vils satellites, qui vendent le  
sang de la patrie, et qui vont le glaive

p104

à la main, tranchant les têtes qui s' élèvent  
au-dessus du joug et osent réclamer  
les droits de la nature. De-là ces  
guerres domestiques, où le frere dit à  
son frere : meurs, ou obéis au tyran  
qui me paie pour t' égorger. Fier de regner  
par la force des armes, ou par les  
effrayans prestiges de la superstition, le  
tyran s' applaudit ; mais qu' il tremble,  
s' il cesse un moment de flatter l' orgueil,  
ou d' autoriser la licence de ses partisans  
dangereux. En le servant, ils le menacent ;  
et pour prix de l' obéissance, ils  
exigent l' impunité. Ainsi pour être l' oppresseur  
d' une partie de sa nation, il se  
rend l' esclave de l' autre, bas et lâche  
avec ses complices, autant qu' il est superbe  
et dur pour le reste de ses sujets.  
Qu' il se garde bien de gêner, ou de tromper  
dans leur attente les passions qui le  
secondent : il sçait combien elles sont  
atroces, puisqu' elles ont pour lui rompu  
tous les liens de la nature et de l' humanité.  
Les tigres que l' homme élève pour

p105

la chasse, dévorent leur maître, s' il oublie  
de leur donner part à la proie. Tel  
est le pacte des tyrans.  
à mesure donc que l' autorité penche  
vers la tyrannie, elle s' affoiblit et se  
rend dépendante de ses suppots. Elle  
doit s' en appercevoir aux déférences,  
aux égards, à la tolérance servile dont  
il faut qu' elle use envers eux, à la partialité  
de ses loix, à la mollesse de sa  
police, aux privilèges insensés qu' elle

accorde à ses partisans, à tout ce qu' elle  
est obligée de céder, de dissimuler, de  
souffrir, de peur qu' ils ne l' abandonnent.  
Mais que l' autorité soit conforme aux  
loix, c' est aux loix seules qu' elle est soumise.  
Elle est fondée sur la volonté et  
sur la force de tout un peuple. Elle n' a  
plus pour ennemis que les méchants, les  
ennemis communs. Quiconque est intéressé  
au maintien de l' ordre et du repos  
public, est le défenseur né de la puissance  
qui les protège ; et chaque citoyen,

p106

dans l' ennemi du prince, voit son  
ennemi personnel. Dès-lors il n' y a plus  
au-dedans deux intérêts qui se combattent ;  
et le souverain, ligué avec son  
peuple, est riche et fort de toutes les  
richesses et de toutes les forces de l' état.  
C' est alors qu' il est libre, et qu' il  
peut être juste, sans avoir de rivaux à  
craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance  
affermie au dedans, en est d' autant  
plus imposante et plus respectable  
au-dehors ; et comme l' ambition, l' orgueil,  
ni le caprice ne lui mettent jamais  
les armes à la main, ses forces qu' il  
ménage, ont toute leur vigueur, quand  
il s' agit de protéger son peuple contre  
l' oppresseur domestique ou l' usurpateur  
étranger. ô mon ami ! Si la justice est la  
base du pouvoir suprême, la reconnaissance  
en est l' ame et le ressort le plus  
actif. L' esclave combat à régner pour sa  
prison et pour sa chaîne ; le citoyen  
libre et content, qui aime son prince  
et qui en est aimé, défend le sceptre

p107

comme son appui, le trône comme son  
asyle ; et en marchant pour la patrie, il  
y voit partout ses foyers.  
Ah ! Vos leçons, lui dit Tibère, se  
gravent dans mon coeur avec des traits  
de flamme. Que ne suis-je digne moi-même  
d' en pénétrer l' ame des rois !

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, et que le plus absolu des monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n' est que la saine raison, et que l' art de regner consiste à suivre les mouvemens d' un esprit juste et d' un bon coeur. C' est ce qu' il y a de plus simple, dit Bélisaire ; de plus facile et de plus sûr. Un bon paysan d' Illyrie, Justin a fait chérir son regne. étoit-ce un politique habile ? Non ; mais le ciel l' avoit doué d' un sens droit et d' une belle ame. Si j' étois roi, ce seroit lui que je tâcherois d' imiter. Une

p108

prudence oblique et tortueuse a pour elle quelques succès ; mais elle ne va qu' à travers les écueils et les précipices ; et un souverain qui s' oublierait lui-même, pour ne s' occuper que du bonheur du monde, s' exposerait mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, et le plus adroit des tyrans. Mais on l' intimide, on l' effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu' il doit craindre ; et cette crainte réalise le danger qu' on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que suit de près l' inimitié. Vous avez vu que dans un souverain les besoins de l' homme isolé se réduisent à peu de chose ; qu' il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie ; que le cercle lui en est prescrit, et qu' au-delà ce n' est que vanité, fantaisie et illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d' être modéré, tout ce qui l' environne le presse d' être avide. D' intelligence avec son peuple, il n' auroit pas d' autre intérêt, d' autre

p109

parti que celui de l' état ; on sème entr' eux la défiance ; on persuade au prince

de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante et séditeuse ; on lui fait croire qu' il doit avoir des forces à lui opposer. Il s' arme donc contre son peuple ; à la tête de son parti marchent l' ambition et la cupidité ; et c' est pour assouvir cette hydre insatiable qu' il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu' à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l' empire, entre les provinces du peuple et les provinces de César, entre le bien public et le bien du monarque. Or dès qu' un souverain se frappe de l' idée de propriété, et qu' il y attache la sûreté de sa couronne et de sa vie, il est naturel qu' il devienne avare de ce qu' il appelle son bien, qu' il croie s' enrichir aux dépens de ses peuples, et gagner ce qu' il leur ravit ; qu' il trouve même à les affaiblir l' avantage de les réduire ; et de-là les ruses et les surprises qu' il emploie

p110

à les dépouiller ; de-là leurs plaintes et leurs murmures ; de-là cette guerre intestine et sourde qui, comme un feu caché, couve au sein de l' état, et se déclare çà et là par des éruptions soudaines. Le prince alors sent le besoin des secours qu' il s' est ménagés : il croit avoir été prudent : il ne voit pas qu' en étant juste, il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, et que les passions serviles et cruelles qu' il s'ouvoit et tient à ses gages, lui seroient inutiles s' il avoit des vertus. C' est-là, Tibère, ce qu' un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l' état et lui ne font qu' un, que cette unité fait sa force, qu' elle est la base de sa grandeur, de son repos et de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne ; et ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu' il assure à son peuple, il sera juste

p111

par intérêt, modéré par ambition, et bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mere de la vertu. Il faut du courage sans doute pour débiter par elle avec les souverains ; et quand de lâches complaisans leur ont persuadé qu' ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des loix sous lesquelles tout doit fléchir, un ami sincère et courageux est mal reçu d' abord à détruire ce faux système. Mais si une fois on l' écoute, on n' écouterá plus que lui : la premiere vérité reçue, toutes les autres n' ont qu' à venir en foule, elles auront un libre accès ; et le prince, loin de les fuir, ira lui-même au devant d' elles. La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité

p112

chere. Car le penchant au bien que l' on ne connoît pas, n' est qu' un instinct confus et vague ; et désirer d' être utile au monde, c' est désirer d' être éclairé. Or la vérité que doit chercher un prince, est la connoissance des rapports qui intéressent l' humanité. Pour lui le vrai, c' est le juste et l' utile ; c' est dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l' accord des intérêts, l' échange des secours, et le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l' opèrent. Voilà ce qui doit l' occuper et l' occuper toute sa vie. S' étudier soi-même, étudier les hommes, tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l' habitude, la trempe du caractère, l' influence de l' opinion, le fort et le foible de l' esprit et de l' ame ; s' instruire, non pas avec une curiosité frivole

p113

et passagère, mais avec une volonté

fixe et imposante pour les flatteurs, des moeurs, des facultés, des moyens de ses peuples, et de la conduite de ceux qu' il charge de le gouverner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumière ; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j' appelle aimer la vérité ; et c' est ainsi que l' aimera, dit-il, s' adressant à Tibère, un prince bien persuadé qu' il ne peut être grand qu' autant qu' il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant et libre au milieu de la cour ; c' est à présent de sa liberté même qu' il doit savoir se défier ; c' est avec elle que je vous mets aux prises, et c' est encore ici que votre zèle a besoin d' être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, et vous n' avez qu' à l' éclairer. à ces mots ils se séparèrent. C' est une chose étrange, dit l' empereur,

p114

que par-tout et dans tous les tems, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, sont les peres du peuple. Le seul crime de ce héros est d' avoir été populaire : c' est par-là qu' il a donné prise aux calomnies de ma cour, et peut-être à ma jalousie. Hélas ! On me le faisoit craindre ! J' aurois mieux fait de l' imiter.

p115

## CHAPITRE 10

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d' un chêne antique, où la veille ils s' étoient assis ; et il se disoit à lui-même : je suis bien heureux dans mon malheur, d' avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, et s' occuper avec moi des grands objets de l' humanité !

Que ces intérêts sont puissans sur  
une ame ! Ils me font oublier mes maux.  
La seule idée de pouvoir influencer sur le  
destin des nations, me fait exister hors  
de moi, m'élève au-dessus de moi-même ;  
et je conçois comment la bienfaisance,  
exercée sur tout un peuple, rapproche  
l'homme de la divinité.  
Justinien et Tibère qui s'avançoient,  
entendirent ces derniers mots. Vous faites  
l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur ;  
et en effet, de toutes les vertus,

p116

il n'en est point qui ait plus de charmes.  
Heureux qui peut en liberté se livrer à  
ce doux penchant ! Encore, hélas ! Faut-il  
le modérer, dit le héros ; et s'il n'est  
éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il  
dégénère insensiblement en un vice tout opposé.  
écoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il,  
en adressant la parole à Tibère.  
Dans un souverain, le plus doux  
exercice du pouvoir suprême, c'est de  
dispenser à son gré les distinctions et  
les graces. Le penchant qui l'y porte a  
d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble  
à la bienfaisance ; et le meilleur prince  
y seroit trompé, s'il ne se tenoit  
en garde contre la séduction. Il ne  
voit que ce qui l'approche ; et tout  
ce qui l'approche, lui répète sans cesse,  
que sa grandeur réside dans sa cour,  
que sa majesté tire tout son éclat du  
faste qui l'entourne, et qu'il ne jouit  
de ses droits et du plus beau de ses  
privileges, que par les graces qu'il répand  
et qu'on appelle ses bienfaits...

p117

ses bienfaits, juste ciel ! La substance du  
peuple ! La dépouille de l'indigent ! ...  
voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation,  
la complaisance, l'illusion l'entourent ;  
l'assiduité, l'habitude le gagnent comme  
à son insçu ; il ne voit point les larmes,  
il n'entend point les cris du pauvre qui

gémit de sa magnificence ; il voit la joie,  
il entend les vœux du courtisan qui la  
bénit ; il s' accoutume à croire qu' elle  
est une vertu ; et sans remonter à la  
source des richesses dont il est prodigue,  
il les répand comme son bien. Ah !  
S' il savoit ce qu' il lui en coûte, et combien  
de malheureux il fait, pour un petit  
nombre d' ingrats ! Il le saura, mon cher  
Tibère, s' il a jamais un véritable ami :  
il apprendra que sa bienfaisance consiste  
moins à répandre qu' à ménager ;  
que tout ce qu' il donne à la faveur, il  
le dérobe au mérite ; et qu' elle est la  
source des plus grands maux dont un  
état soit affligé.  
Vous voyez la faveur d' un œil un peu

p118

sévère, dit le jeune homme. Je la vois  
telle qu' elle est, dit le vieillard, comme  
une prédilection personnelle, qui  
dans le choix et l' emploi des hommes,  
renverse l' ordre de la justice, de la nature  
et du bon sens. Et en effet, la justice  
attribue les honneurs à la vertu, les  
récompenses aux services ; la nature destine  
les grandes places aux grands talents ;  
et le bon sens veut qu' on fasse des hommes  
le meilleur usage possible. La faveur  
accorde au vice aimable ce qui appartient  
à la vertu, elle préfère la complaisance  
au zèle, l' adulation à la vérité, la  
bassesse à l' élévation d' ame ; et comme  
si le don de plaire étoit l' équivalent ou  
le gage de tous les dons, celui qui le  
possède peut aspirer à tout. Ainsi, la  
faveur est toujours le présage d' un mauvais  
regne ; et le prince qui livre à ses  
favoris le soin de sa gloire et le sort de  
ses peuples, fait croire de deux choses  
l' une, ou qu' il fait peu de cas de ce qu' il  
leur confie, ou qu' il attribue à son choix

p119

la vertu de transformer les âmes, et de  
faire un sage, ou un héros, d' un vieil

esclave, ou d' un jeune étourdi.  
Ce seroit une prétention insensée,  
dit Tibère ; mais il y a dans l' état mille  
emplois que tout le monde peut remplir.  
Il n' y en a pas un, dit Bélisaire, qui  
ne demande, sinon l' homme habile, du  
moins l' honnête homme ; et la faveur  
recherche aussi peu l' un que l' autre. C' est  
peu même de les négliger, elle les rebute,  
et par-là, elle détruit jusques aux  
germes des talens et des vertus. L' émulation  
leur donne la vie, la faveur leur  
donne la mort. Un état où elle domine,  
ressemble à ces campagnes désolées, où  
quelques plantes utiles, qui naissent  
d' elles-mêmes, sont étouffées par les  
ronces ; et je n' en dis pas assez : car, ici  
ce sont les ronces que l' on cultive, et  
les plantes salutaires qu' on arrache et  
qu' on foule aux pieds.  
Vous supposez, insista Tibère, que

p120

la faveur n' est jamais éclairée et ne fait  
jamais de bons choix.  
Très-rarement, dit Bélisaire ; et en  
tirant au sort les hommes qu' on élève,  
on se tromperoit beaucoup moins. La  
faveur ne s' attache qu' à celui qui la brigue ;  
et le mérite dédaigne de la briguer.  
Elle est donc sûre d' oublier l' homme  
utile qui la néglige, et de préférer  
constamment l' ambitieux qui la poursuit.  
Et quel accès le sage ou le héros peut-il  
avoir auprès d' elle ? Est-il capable des  
soupleses qu' elle exige de ses esclaves ?  
Son ame ferme se pliera-t-elle aux manéges  
de la cour ? Si sa naissance le place  
auprès du prince et dans le cercle de  
ses favoris, quel rôle y jouera sa franchise,  
sa droiture, sa probité ? Est-ce  
lui qui trompe et qui flatte le mieux ?  
Qui étudie avec le plus de soin les foiblesses  
et les goûts du maître ? Qui fait  
feindre et dissimuler avec le plus d' adresse ?  
Taire et déguiser ce qui offense,  
et ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille

p121

à parier contre un, qu' un favori n' est pas digne de l' être.  
Le favori d' un prince éclairé, juste et sage, dit l' empereur, est toujours un homme de bien.  
Un prince éclairé, juste et sage, dit Bélisaire, n' a point de favori. Il est digne d' avoir des amis, et il en a ; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d' elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s' il en fut jamais. Cet ami fut pris par les daces ; et leur roi fit dire à l' empereur, que s' il refusoit de souscrire à la paix qu' il lui proposoit ; il feroit mourir son captif. Sçavez-vous quelle fut la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l' honneur de prononcer pour lui, comme Regulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, et c' est d' un tel prince qu' il est glorieux d' être l' ami. Aussi, le brave Longin s' empoisonna-t-il bien vite, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l' empereur.

p122

Vous m' accablez lui dit Tibère. Oui, je sens que le bien public, dès qu' il est compromis, ne permet rien aux affections d' un prince ; mais il peut avoir quelquefois des prédictions personnelles, qui n' intéressent que lui seul.  
Il n' en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n' intéresse l' état. Rien de lui n' est sans conséquence ; et il doit sçavoir distribuer jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n' est qu' un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des graces a tant d' attraits, et l' habitude en est si douce, qu' on ne se retient plus après s' y être livré. Le cercle de la faveur s' étend, l' espoir d' y pénétrer donne lieu à l' intrigue ; et la digue une fois rompue, le moyen que l' ame d' un prince résiste au choc des passions et des intérêts de sa cour ? Cette digue, mon cher Tibère, qu' il ne faut jamais que l' intrigue perce, c' est la volonté du bien. Un prince, qui dans le choix des hommes

p123

n' a pour règle que l' équité, ne laisse d' espoir qu' au mérite. Les vertus, les talents, les services sont les seuls titres qu' il admette ; et quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s' en rendre digne. Alors l' intrigue découragée, fait place à l' émulation ; et la perspective effrayante d' une disgrâce sans retour interdit aux ambitieux les manéges et les surprises. Mais sous un prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C' est à qui saura le mieux s' insinuer dans ses bonnes graces, gagner les esclaves de ses esclaves, et de proche en proche s' élever en rampant. L' homme adroit et souple s' avance ; l' homme fier de sa vertu, s' éloigne et demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu' on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n' est le sien, se réunissent pour le détruire ; et il est réduit au choix de s' avillir, en opposant

p124

l' intrigue à l' intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu' une cour est intrigante, c' est le cahos des passions, et je défie la sagesse même d' y démêler la vérité. L' utilité publique n' est plus rien ; la personnalité décide et du blâme et de la louange ; et le prince que le mensonge obsède, fatigué du doute et de la défiance, ne sort le plus souvent de l' irrésolution, que pour tomber dans l' erreur. Que n' en croit-il les faits, reprit Tibère ? Ils parlent hautement. Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s' altèrent ; et ils changent de face en changeant de témoins. D' après l' événement on juge l' entreprise ; mais combien de fois l' événement a couronné l' imprudence, et confondu l' habileté ?

On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu' heureux ; et dans l' une et dans l' autre fortune, il est très-mal aisé d' apprécier les hommes, sur-tout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

p125

Justinien dans sa vieillesse en est la preuve, dit l' empereur : il a été cruellement trompé !

Et qui sçait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux-amis ont abusé de sa faveur, et tout ce que l' intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L' empereur ne prétendoit pas m' opposer un rival dans l' intendant de ses finances ; mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s' en fit un dans mon armée ; la division s' y mit, et on perdit Milan, le boulevard de l' Italie. Narsès fut rappelé ; mais il n' étoit plus temps : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, et la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l' empereur : nous devons au relâchement de la discipline d' avoir sauvé la vie à ce grand homme. Mais

p126

du temps de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d' avoir détaché de moi une partie de mon armée, et de m' avoir désobéi. Je fus rappelé à mon tour ; et pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l' un de l' autre, qui s' entendirent mal et qui furent battus. Il nous en coûta l' Italie entière. On m' y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace et l' Illyrie pour y lever des soldats. J' en ramasse à peine un petit nombre, qui n' étoient pas même vêtus. J' arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans

vivres. Que pouvois-je dans cet état ?  
J' eus bien de la peine à sauver Rome.  
Cependant, mes ennemis étoient triomphans  
à la cour, et ils se disoient l' un  
à l' autre : tout va bien, il est aux abois,  
et nous l' allons voir succomber. Ils ne

p127

voyoient que moi dans la cause publique ;  
et pourvu que sa ruine entraînât  
la mienne, ils étoient contents ! Je demandois  
des forces, je reçus mon rappel ;  
et pour me succéder, on fit partir Narsès,  
à la tête d' une puissante armée.  
Narsès justifia sans doute le choix qu' on  
avoit fait de lui ; et ce fut peut-être un  
bonheur qu' il eut été mis à ma place ;  
mais pour me nuire, il avoit fallu nuire  
au succès de mes armes : on achetoit ma  
perte aux dépens de l' état. Voilà ce que  
l' intrigue a de vraiment funeste. Pour  
élever ou détruire un homme, elle sacrifie  
une armée, un empire s' il est besoin.  
Ah ! S' écria Justinien, vous m' éclairez  
sur tout ce qu' on a fait pour obscurcir  
votre gloire. Quelle foiblesse dans  
l' empereur d' en avoir cru vos ennemis !  
Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous  
ne sçavez pas combien l' art de nuire est  
rafiné à la cour ; combien l' intrigue est  
assidue, active, adroite, insinuante. Elle  
se garde bien de heurter l' opinion du

p128

prince ou sa volonté, elle l' ébranle peu-à-peu,  
comme une eau qui filtre à travers  
sa digue, la ruine insensiblement,  
et finit par la renverser. Elle a d' autant  
plus d' avantage, que l' honnête homme  
qu' elle attaque est sans défiance et sans  
précaution ; qu' il n' a pour lui que les  
faits qu' on déguise, et que la renommée,  
dont la voix se perd aux barrières  
du palais. Là c' est l' envie qui prend la  
parole ; et malheur à l' homme absent  
qu' elle a résolu de noircir. Il n' est pas  
possible que dans le cours de ses succès,

il n' éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; et lors même qu' il fait le mieux, on lui reproche de n' avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D' un côté le mal se grossit, de l' autre le bien se déprime ; et tout compensé, l' homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chute, c' est l' élévation de celui que l' intrigue met à sa

p129

place, et qui communément ne la mérite pas ; c' est l' impression que fait sur les esprits l' exemple d' un malheur injuste et d' une indigne prospérité. De-là le relâchement du zèle, l' oubli du devoir, le courage de la honte, l' audace du crime, et tous les excès de la licence qu' autorise l' impunité. Tel est le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d' un empire. Sans doute, hélas, c' est dans un prince une foiblesse malheureuse, dit l' empereur ; mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte envain contre la destinée, et que malgré tous ses efforts le vaisseau de l' état, brisé par les tempêtes, est sur le point d' être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même et la durée de cet empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu' avant lui le vaste empire de Belus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri ; il doit passer comme eux.

p130

Je n' ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C' est réduire en système le découragement où je gémiss de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les états eux-mêmes, je le sais ; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence.

Il est un âge où l' homme est obligé  
de renoncer à la vie, et de se résoudre à  
finir ; il n' est aucun tems où il soit permis  
de renoncer au salut d' un empire.  
Un corps politique est sujet sans doute  
à des convulsions qui l' ébranlent, à des  
langueurs qui le consomment, à des accès  
qui, du transport, le font tomber dans  
l' accablement : le travail use ses ressorts,  
le repos les relâche, la contention les  
brise ; mais aucun de ces accidens n' est  
mortel. On a vu les nations se relever  
des plus terribles chûtes, revenir de l' état  
le plus désespéré, et, après les crises  
les plus violentes, se rétablir avec plus  
de force et plus de vigueur que jamais.  
Leur décadence n' est donc pas marquée,

p131

comme l' est pour nous le déclin des ans ;  
leur vieillesse est une chimère ; et l' espérance  
qui soutient le courage, peut  
s' étendre aussi loin qu' on veut. Cet empire  
est foible, ou plutôt languissant ;  
mais le remede, ainsi que le mal, est  
dans la nature des choses, et nous n' avons  
qu' à l' y chercher. Hé bien, dit  
l' empereur, daignez faire avec nous  
cette recherche consolante ; et avant  
d' aller au remede, remontons aux sources  
du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire ;  
et ce sera plus d' une fois le sujet  
de nos entretiens.

p132

## CHAPITRE 11

Justinien plus impatient que jamais  
de revoir Bélisaire, vint le presser le  
jour suivant, de déchirer le voile qui  
depuis si long-tems lui cachoit les maux  
de l' empire. Bélisaire ne remonta qu' à  
l' époque de Constantin. Quel dommage,  
dit-il, qu' avec tant de résolution, de  
courage et d' activité, ce génie vaste et

puissant se soit trompé dans ses vues,  
et qu' il ait employé à ruiner l' empire  
plus d' efforts qu' il n' en eût fallu pour en  
rétablir la splendeur ! Sa nouvelle constitution  
est un chef-d' oeuvre d' intelligence :  
la milice prétorienne abolie,  
les enfans des pauvres adoptés par l' état,  
l' autorité du préfet divisée et

p133

réduite, les vétérans établis possesseurs  
et gardiens des frontières, tout  
cela étoit sage et grand. Que ne s' en  
tenoit-il à des moyens si simples ? Il ne  
vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter  
le siège de l' empire, c' étoit en  
ébranler, et au physique et au moral,  
les plus solides fondemens. Il eut beau  
vouloir que sa ville fût une seconde  
Rome ; il eut beau dépouiller l' ancienne  
de ses plus riches ornemens, pour en  
décorer la nouvelle ; ce n' étoit-là qu' un  
jeu de théâtre, qu' un spectacle fragile  
et vain.

Vous m' étonnez, interrompit Tibère,  
et la capitale du monde me sembloit  
bien plus dignement, bien plus avantageusement  
placée sur le Bosphore, au  
milieu de deux mers, et entre l' Europe  
et l' Asie, qu' au fond de l' Italie,

p134

au bord de ce ruisseau qui soutient à  
peine une barque.  
Constantin a pensé comme vous, dit  
Bélisaire, et il s' est trompé. Un état  
obligé de répandre ses forces au dehors,  
doit être au dedans facile à gouverner,  
à contenir et à défendre. Tel est l' avantage  
de l' Italie. La nature elle-même  
sembloit en avoir fait le siège des maîtres  
du monde. Les monts et les mers  
qui l' entourent, la garantissent à peu de  
frais des insultes de ses voisins ; et Rome,  
pour sa sûreté, n' avoit à garder  
que les Alpes. Si un ennemi puissant  
et hardi franchissoit ces barrières, l' Apennin

servoit de refuge aux romains,  
et de rempart à la moitié de l' Italie :  
ce fut là que Camille défit les gaulois ;  
et c' est dans ce même lieu que Narsès  
a remporté sur Totila une si belle victoire.  
Ici nous n' avons plus de centre fixe  
et immuable. Le ressort du gouvernement  
est exposé au choc de tous les revers.

p135

Demandez aux scythes, aux sarmates,  
aux esclavons, si l' Hébre, le  
Danube, le Tanais, sont des barrières  
qui leur imposent. Bisance est contre eux  
notre unique refuge ; et la foiblesse de  
ses murs n' est pas ce qui m' afflige le plus.  
à Rome, les loix qui regnoient au  
dedans pouvoient étendre de proche en  
proche leur vigilance et leur action, du  
centre de l' état jusqu' aux extrémités :  
l' Italie étoit sous leurs yeux et sous leurs  
mains modératrices : elles y formoient  
les moeurs publiques, et les moeurs, à  
leur tour, leur donnoient de fidèles  
dispensateurs. Ici nous avons les mêmes  
loix ; mais comme tout est transplanté,  
rien n' est d' accord, rien n' est ensemble.  
L' esprit national n' a point de caractere ;  
la patrie n' a pas même un nom. L' Italie  
produisoit des hommes qui respiroient  
en naissant l' amour de la patrie, et qui  
croissoient dans le champ de mars. Ici  
quel est le berceau, quelle est l' école des  
guerriers ? Les dalmates, les illyriens,

p136

les thraces sont aussi étrangers pour  
nous que les numides et les maures.  
Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit  
d' état et de corps qui les anime et  
les fasse agir. *souvenez-vous que vous êtes  
romains*, disoit, à ses soldats, un capitaine  
de l' ancienne Rome ; et cette  
harangue les rendoit infatigables dans  
les travaux, et intrépides dans les combats.  
à présent que dirons-nous à nos  
troupes pour les encourager ? *souvenez-vous*

*que vous êtes arméniens, numides,  
ou dalmates ? l' état n' est plus un corps,  
c' est le principe de sa foiblesse ; et l' on  
n' a pas vu qu' il falloit des siècles pour  
y rétablir cette unité qu' on appelle patrie,  
et qui est l' ouvrage insensible et  
lent de l' habitude et de l' opinion. Constantin  
a décoré sa ville des statues des  
héros de Rome : vain stratagème, hélas !  
Ces images sacrées étoient vivantes  
au Capitole ; mais le génie qui les animoit  
n' est pas monté sur nos vaisseaux :  
ils n' ont transporté que des marbres. Les*

p137

Paul émile, les Scipions, les Catons  
sont muets pour nous : Bisançe leur est  
étrangere. Mais dans Rome ils parloient  
au peuple, et ils en étoient entendus.  
Je ne vois pas, dit Justinien, qu' à  
Rome l' empire ait été plus tranquille,  
ni plus heureux depuis long-tems. Le  
peuple y étoit avili, et le sénat plus  
avili encore.

Un empire est foible et malheureux  
partout, dit Bélisaire, quand il est en  
de mauvaises mains. Mais à Rome il ne  
falloit qu' un bon regne pour changer  
la face des choses. Voyez de quel  
abaissement l' état sortit sous Adrien ;  
et à quel point de gloire et de majesté  
il arriva sous Marc-Aurèle. La vertu  
romaine s' éclipsoit sans s' éteindre ; le  
prince digne de la ranimer en retrouveit  
le germe dans les coeurs. Ce germe  
a péri dans Bisançe : il faut le semer  
de nouveau ; et ce doit être le grand  
ouvrage d' un regne juste et modéré. Sans  
ce prodige tout est perdu. Les succès

p138

mêmes de nos armes sont ruineux pour  
l' état. L' empire a sur les bras cent ennemis  
qui n' en ont qu' un. On croit les  
détruire ; ils renaissent, ils se succèdent  
l' un à l' autre, et par des diversions rapides  
ils se donnent mutuellement le

tems de se relever. Cependant leur ennemi commun s' affoiblit en se divisant : ses courses le ruinent, ses travaux le consomment, ses victoires mêmes sont pour lui des plaies qui n' ont pas le tems de se fermer ; et après des efforts inouis pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle et renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, sous ce regne, nos drapeaux n' ont-ils pas volé du Tibre à l' Euphrate, de l' Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, sous Mundus, Germain, Salomon, Narsès, et moi, si j' ose me nommer, tout cela s' est réduit à subir la loi de la paix. Il le faut bien, dit l' empereur, puisque la guerre nous accable.

p139

Le moyen d' éviter la guerre, dit le vieillard, ce n' est pas d' acheter la paix. Les barbares du nord ne cherchent qu' une proie, et plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les perses n' ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos provinces d' Asie. On les renvoie avec de l' or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l' appas qui les attire ! La rançon même de la paix devient l' aliment de la guerre, et nos empereurs, en épuisant leurs peuples, n' ont fait que rendre leurs ennemis plus avides et plus puissans. Vous m' affligez dit Justinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu' on leur oppose ? De bonnes armées, dit Bélisaire, et sur-tout des peuples heureux. Quand les barbares se répandent dans nos provinces, ils n' y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation et la haine, pourvu qu' ils laissent la terreur. Il n' en est pas

p140

ainsi d' un empire qui veut garder ce

qu' il possède : s' il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu' il y renonce : l' autorité fondée sur la crainte s' affaiblit et se perd dans l' éloignement ; et il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu' aux Alpes, depuis le Caucase jusqu' au pied de l' Atlas. Qu' importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d' avoir pour oppresseurs les romains ou les perses ? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; et si on n' ose s' en affranchir, on s' en laisse au moins délivrer. L' humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l' on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le coeur de l' état est partout, et chaque province est un centre d' activité de force et de vigueur. Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il ; et vous m' y autorisez en consultant mon expérience.

p141

Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l' abondance, et j' eus bientôt le plaisir de voir les peuples d' alentour prendre mon camp pour asyle, et se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j' entrai dans Carthage à la tête d' une armée victorieuse, on n' entendit pas une plainte : ni le travail ni le repos des citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce et l' industrie s' exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : aussi ne tenoit-il qu' à moi de régner sur un peuple qui m' appelloit son pere. J' ai vu de même en Italie, les naturels du pays venir en foule se donner à nous, et les goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l' empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m' en glorifie : je n' ai fait que suivre les leçons que les barbares me donnoient. Oui, les barbares ont comme

p142

nous leurs Titus et leurs Marc-Aurèles.  
Théodoric et Totila ont mérité l' amour  
du monde. ô villes d' Italie, s' écria le  
vieillard, quelle comparaison vous avez  
faite de ces barbares avec nous ! J' ai vu  
dans Naples égorger sous mes yeux les  
femmes, les vieillards, les enfans au berceau.  
Je courais, j' arrachais des mains  
de mes soldats ces innocentes victimes ;  
mais j' étois seul, mes cris n' étoient point  
entendus ; et ceux qui auroient dû me  
seconder, étoient occupés au pillage.  
Cette même ville a été prise par le généreux  
Totila. Heureux prince ! Il a eu  
la gloire de la sauver de la fureur des  
siens. Il s' y est conduit comme un pere  
tendre au milieu de sa famille. L' humanité  
n' a rien de plus touchant que les  
soins qu' il a pris du salut de ce peuple,  
qui venoit de se rendre à lui. Il a été le  
même dans Rome, dans cette Rome où  
nos commandans venoient d' exercer,  
au milieu des horreurs de la famine, le  
monopole le plus affreux. Voilà comme

p143

nos ennemis ont su gagner le coeur des  
peuples. Leur justice et leur modération  
nous ont plus nui que leur valeur.  
Mais en revanche, ce qui les a bien servis,  
c' est l' avarice, la dureté, la tyrannie  
de nos chefs. Dès que j' eus quitté l' Italie,  
ces mêmes goths, dont je venois  
de refuser la couronne, indignés des  
vexations de ceux qui m' avoient remplacé,  
résolurent de secouer le joug :  
de-là le regne de Totila et nos malheurs  
en Italie. Après avoir défait les  
vandales en Afrique, j' avois persuadé  
aux maures de vivre en paix avec nous.  
Mais quand je fus parti, nos illustres  
brigands, nos gens de luxe et de rapine,  
loin de les traiter en amis, exercèrent  
en liberté sur leurs villes et leurs  
campagnes les plus horribles violences.  
Les maures prirent le parti de la vengeance  
et du désespoir : le sang inonda  
nos provinces. Ainsi l' oppression excite

la révolte, qui rompt tous les noeuds  
de la paix.

p144

Il en est de même au-dedans. Des  
préfets indolens, des proconsuls avides,  
tyrans absolus et impitoyables des provinces  
et des cités : voilà ce que j' ai vu  
par-tout. Par eux, les charges publiques  
sont devenues si accablantes, que  
pour retenir sous le faix les principaux  
citoyens, il a fallu leur interdire  
la milice, le sacerdoce, la vente même  
de leurs biens, et, ce qu' on ne croira  
jamais, la ressource de l' esclavage. Comment  
voulez-vous que des peuples si  
cruellement tourmentés aiment un joug  
qui les écrase ? Peuvent-ils se croire liés  
ou d' intérêt ou de devoir avec de si  
durs oppresseurs ? Au premier murmure  
que leur arrachent la misere et le désespoir,  
on crie à la révolte, à l' infidélité ;  
on fait marcher dans les provinces  
des armées qui les ravagent. Triste et  
cruel moyen de réduire les hommes,  
que celui de les ruiner ! Et que faire

p145

d' un peuple abattu de foiblesse ? Il faut  
qu' il soit docile et fort. Il sera l' un et  
l' autre, s' il n' est point excédé par tous  
ces tyrans subalternes, qui, du regne  
d' un prince équitable et doux, ne font  
que trop souvent un regne intolérable.  
C' est de ces dépositaires de l' autorité  
qu' il dépend de la faire aimer ou haïr.  
C' est donc sur eux que doit se fixer l' oeil  
vigilant et sévère du prince. Il n' a pas  
de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ;  
car ils l' exposent à la haine publique ;  
et c' est pour lui le plus grand  
des maux. Tout ce que leur dicte l' orgueil,  
la cupidité, le caprice, ils l' appellent  
sa volonté. à les entendre, ils  
ne font qu' obéir en exerçant leurs violences ;  
et par eux le prince est à son  
insçu le fléau des peuples qu' il aime.

Mon cher Tibère, ajouta le héros, si un souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l' autorité ; et que tous ceux qui l' exercent sous lui, sentent le

p146

frein de sa justice. Car les excès commis en son nom, calomnient son regne, et font retomber sur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que si les peuples savent qu' il les protège et qu' il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui ; et la haine publique attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le prince équitable en possession du coeur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu' un prince attentif et présent à tout ce qui se passe dans son empire. Mais le détail en est immense ; et s' il faut qu' il écoute les plaintes de ses peuples, qu' il les examine et les juge, il n' y suffira jamais.

C' est avec ces phantomes de difficultés qu' on l' effraie, dit Bélisaire ; mais ils s' évanouissent, quand on les observe de près ; et vous verrez demain que l' art de gouverner est moins compliqué qu' on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m' engage plus loin

p147

que je n' aurois voulu. Regner est la folie de la plupart des hommes ; et il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s' amusent, comme je fais, à régler le sort des états. C' est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L' empereur se retira frappé de tout ce qu' il venoit d' entendre ; et le soir même, à son souper, il ouit dire à ses courtisans que jamais l' empire n' avoit été plus florissant et plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l' empire est florissant, et vous nagez dans l' abondance ;

il est heureux, car vous vivez dans le  
luxue et l'oisiveté. Ici les peuples ne sont  
comptés pour rien, et la cour est pour  
vous l'empire. Ces mots leur firent baisser  
les yeux. Ils ne douterent pas que  
la mélancolie où l'empereur étoit plongé,  
ne fût la suite des entretiens qu'il  
avoit eus avec Tibère. Tibère, disoient-ils,  
est un jeune enthousiaste, qui a la  
folie de l'humanité. Rien de plus dangereux

p149

ici qu'un homme de ce caractère ;  
il faut tâcher de l'éloigner.

## CHAPITRE 12

Le lendemain, tandis que cette intrigue  
occupoit la cour, le bon aveugle et  
ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.  
Un prince qui veut regner par lui-même,  
leur disoit-il, doit savoir tout  
simplifier. Son premier soin est de bien  
connoître ce qui est utile à ses peuples,  
et ce qu'ils attendent de lui. Cela  
seul, dit Tibère, est une étude immense.  
Elle est très-simple, dit le héros ;  
car les besoins d'un seul sont les besoins  
de tous, et chacun de nous sait par  
lui-même ce qui est utile au genre humain.  
Par exemple, demanda-t-il au  
jeune homme, si vous étiez laboureur,  
qu'attendriez-vous de la bonté du prince ?

p150

Qu'il m'assurât le fruit de mon travail,  
dit celui-ci ; qu'il m'en laissât  
jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans  
et ma femme ; qu'il protégeât mon  
héritage contre la fraude et la rapine,  
et ma famille et moi contre la violence,  
l'injure et l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire,  
voilà tout ; et chaque citoyen,  
dans son état, n'en demande pas davantage.  
Et le prince à son tour, poursuivit  
le héros, qu'exige-t-il de ses sujets ?

-l' obéissance, le tribut, et des forces pour le maintien de sa puissance et de ses loix. -cela est encore simple et juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques ? -de vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, et d' observer dans leur commerce la concorde et la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l' abrégé du bonheur du monde ; et pour cela, vous voyez bien qu' il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un tems où celles de Rome étoient écrites

p151

sur douze tables ; ce tems valoit bien celui-ci. Le juste n' est que la balance de l' utile, et la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l' embrouille et le grossit, c' est le caprice minutieux d' une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies, dont elle change à tout propos ; c' est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l' enchaînent ; c' est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits ; c' est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se règlent assez et beaucoup mieux d' eux-mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d' édits et de décrets sans nombre ; mais c' est l' école des jurisconsultes ; ce n' est pas l' école du peuple : or c' est le peuple qu' il s' agit d' instruire de ses devoirs et de ses droits. Chacun doit être son premier juge ; chacun doit donc

p152

sçavoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi. Il faut pour cela des loix simples, claires, sensibles, en petit nombre, et faciles à appliquer. C' est-là sur-tout ce qui abrégera les détails de l' administration. Car dès que le

peuple est instruit de ce qu' il doit et de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté et content de sa dépendance ; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu' il a faits ; et dans le bien public appercevant le sien, il révère l' autorité qui fait concourir l' un à l' autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des loix ? Parce que la rigueur est toute du côté des loix qui le gênent, et la mollesse et la négligence du côté des loix qui le favorisent et qui doivent le protéger. Or la simplicité d' un code populaire remédieroit encore à cet abus ; car les juges voyant le peuple assez instruit pour les

p153

juger par eux-mêmes, et en état de réclamer contre eux une loi précise et constante, ils n' oseroient plier la règle, ni changer de poids à leur gré. Les plus abusives des loix, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n' en veut guère à la vie ni à la liberté des peuples ; et quand on leur lie les mains, ce n' est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les dépositaires de l' autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l' avarice. C' est donc là que le prince doit porter la lumière, et commencer par éclairer la perception de l' impôt. Tant que l' impôt sera multiplié, vague et compliqué comme il l' est, la régie, quoi que l' on fasse, en sera trouble et frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise et inaltérable ; que le tribut lui-même,

p154

ce besoin de l' état, soit égal, aisé, naturel ; qu' il soit un, qu' il soit appliqué à des biens réels et solides, réglé par leur valeur, et le même partout, le tribut, par exemple, que l' heureuse Sicile payoit avec joie aux romains, celui dont la douceur fit adorer

César dans les provinces de l'Asie.  
La fraude n'aura plus à se réfugier dans  
un dédale ténébreux d'édits absurdes  
et bizarres : l'évidence même du droit

p155

en marquera les limites ; et en cessant  
d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.  
Vous savez bien, dit l'empereur,  
ce qu'on oppose à vos principes ? Simplifier  
l'impôt, ce seroit le réduire.  
Je l'espère, dit le héros. Et puis,  
ajouta l'empereur, si le peuple est trop  
à son aise, il sera, dit-on, paresseux,  
arrogant, rebelle, intraitable. ô juste  
ciel, s'écria Bélisaire ! Quel moyen de  
dégoûter le peuple du travail, que de  
lui en assurer les fruits ! Quel moyen de  
le rendre intraitable et rebelle, que de  
le rendre plus heureux ! On craint qu'il  
ne soit arrogant ! Ah, je sais bien qu'on  
veut qu'il tremble comme l'esclave sous  
les verges. Mais devant qui doit-il trembler,  
s'il est sans crime et sans reproche ?  
Sous quel pouvoir doit-il fléchir,  
si ce n'est sous celui des loix et du  
souverain légitime ? Quel empire sera jamais  
plus sûr de son obéissance, que  
celui qui par les bienfaits, la reconnaissance  
et l'amour, s'est acquis tous

p156

les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi,  
je connois le peuple : il n'est pas  
tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve  
et le rebute, c'est la misère et la souffrance ;  
ce qui l'aigrit et le révolte, c'est  
le désespoir d'acquérir sans cesse, et de  
ne posséder jamais. Voilà le vrai, et on  
le sçait bien ; mais on le dissimule : on  
s'est fait un système que l'on tâche d'autoriser.  
Ce système des grands est, que  
le genre humain ne vit que pour un petit  
nombre d'hommes, et que le monde est  
fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable,  
dit l'empereur, mais il est vrai  
qu'il existe dans bien des âmes. Non,

dit Bélisaire, il est joué : il n' a jamais  
été sincere. Il n' y a pas un homme de  
bons sens, quelque élevé qu' il soit, qui,  
se comparant en secret avec le peuple  
qui le nourrit, qui le défend, qui le  
protège, ne soit humble au-dedans de  
lui-même ; car il sent bien qu' il est foible,  
dépendant et nécessaire. Sa hauteur  
n' est qu' un personnage qu' il a pris

p157

pour en imposer ; mais le mal est qu' il  
en impose et parvient à persuader. Fasse  
le ciel, mon cher Tibère, que votre  
ami ne donne pas dans cette absurde  
illusion. Obtenez qu' il jette les yeux sur  
la société primitive : il la verra divisée  
en trois classes, et toutes les trois occupées  
à s' aider réciproquement, l' une  
à tirer du sein de la terre les choses  
nécessaires à la vie, l' autre à donner à ces  
productions la forme et les qualités relatives  
à leur usage, et la troisième à la  
régie et à la défense du bien commun.  
Il n' y a dans cette institution personne  
d' oisif, d' inutile : le cercle des secours  
mutuels est rempli : chacun, selon ses  
facultés, y contribue assiduellement : force,  
industrie, intelligence, lumières,  
talens et vertus, tout sert, tout paie le  
tribut ; et c' est à cet ordre si simple,  
si naturel, si régulier, que se réduit  
l' économie d' un gouvernement équitable.  
Vous voyez bien qu' il seroit insensé

p158

que l' une de ces classes méprisât ses  
compagnes ; qu' elles sont toutes également  
utiles, également dépendantes ;  
et qu' en supposant même qu' il y eût  
quelque avantage, il seroit pour le laboureur ;  
car si le premier besoin est de  
vivre, l' art qui nourrit les hommes est  
le premier des arts. Mais comme il est  
facile et sûr, qu' il n' expose point l' homme,  
et n' exige de lui que les facultés  
les plus communes ; il est bon que des

arts utiles, et qui demandent des talents,  
des vertus, des qualités plus rares,  
soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts  
de premier besoin ne seront pas les plus  
considérés, et ils ne prétendent pas l' être.  
Mais autant il seroit superflu de  
leur attribuer des préférences vaines,  
autant il est injuste et inhumain d' y  
attacher un dur mépris.  
Que votre ami, mon cher Tibère, se  
garde bien de ce mépris stupide ; qu' il  
ménage, comme sa nourrice et comme  
celle de l' état, cette partie de l' humanité

p159

si utile et si dédaignée. Il est juste  
que le peuple travaille pour les classes  
qui le secondent, et qu' il contribue avec  
elles au maintien du pouvoir qui fait leur  
sûreté : c' est à la terre à nourrir les  
hommes. Mais les premiers qu' elle doit  
nourrir, sont ceux qui la rendent fertile ;  
et l' on n' a droit d' exiger d' eux  
que l' excédent de leurs besoins. S' ils  
n' obtenoient, par le travail le plus rude  
et le plus constant, qu' une existence  
malheureuse, ce ne seroient plus dans  
l' état des associés, mais des esclaves :  
leur condition leur deviendroit odieuse  
et intolérable ; ils y renonceroient, ils  
changeroient de classe, ou cesseroient  
de se reproduire, et de perpétuer la leur.  
Il est vrai, dit Justinien, qu' on les a  
mis trop à l' étroit ; mais heureusement  
il faut si peu de chose à cette espèce  
d' hommes endurcis à la peine ! Leur

p160

ambition ne va point au-delà des premiers  
besoins de la vie : qu' ils aient du  
pain, ils sont contents.  
En vérité, mon voisin, dit Bélisaire,  
on diroit que vous avez passé votre vie  
à la cour, tant vous en savez le langage.  
Voilà ce qu' on y dit sans cesse, pour  
engager le prince à dépouiller ses peuples,  
à les accabler sans remors. Oui,

je conviens avec vous qu' ils n' ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale et modeste, plus on les reconnoit sobres et patiens ; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu' ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c' est n' avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans : dans le langage du laboureur, c' est n' avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas l' aider encore, et sa femme enceinte ou nourrice d' un nouveau sujet de l' état ; c' est n' avoir pas

p161

de quoi faire à la terre les avances qu' elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même et aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin.

Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l' agriculture n' est pas sainte et inviolable, plus que ne devoit l' être le trésor de Janus ?

Hélas ! Dit l' empereur, il est des tems de calamité, où l' on ne peut se dispenser d' y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, et qu' il n' y ait plus d' autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner : je n' ai jamais vu ces tems-là.

p162

Mais parlons vrai : sçavez-vous ce qui accable la classe laborieuse et souffrante d' un état ? C' est le fardeau que rejette sur elle la classe oisive et jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa règie et de sa défense. Il semble que l' inutilité soit un privilège pour

eux. Obtenez que cet abus cesse ; qu' on distribue, selon les forces et les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques ; ce poids sera léger pour tous.  
Que n' a-t-on pas fait, dit l' empereur, pour établir cette égalité désirée ?  
N' a-t-on pas condamné au feu les décurions infidèles, qui, en distribuant

p163

l' impôt de leur cité, surchargeroient les uns pour exempter les autres ?  
Hélas ! Je sais, dit Bélisaire, que ce n' est pas à ces malheureux qu' on fait grace. Pour n' avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves. Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos recteurs, vos proconsuls et vos préfets ?  
Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, et si on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des loix moins sévères, avec la pleine liberté d' en poursuivre les infracteurs.  
De tous tems, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.  
Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser.

p164

N' a-t-on pas exigé l' attache des présidens et des préfets pour que les villes et les provinces pussent dénoncer à la cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ?  
Et y avoit-il un plus sûr moyen d' en assurer l' impunité ? Les loix recommandent à leurs dépositaires de s' opposer aux vexations ; et ce sont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux de garantir le foible des injures du fort ; et c' est dans leurs mains qu' est la force, avec le droit d' en abuser. Les loix déterminent

la somme de l'impôt ; mais les préfets,  
les proconsuls, les présidens le distribuent ;

p165

et ils ne manquent jamais  
de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent  
de citer les créatures du  
préfet au tribunal du préfet lui-même ;  
mais elles défendent d'appeler  
de ce tribunal à celui du prince,  
par la raison, disent-elles, que le  
prince n'élève à cette dignité que des  
hommes d'une droiture et d'une sagesse  
éprouvée. Il ne peut donc jamais se  
tromper dans son choix ? Quelle imprudence  
de risquer le sort d'un peuple  
sur la foi d'un homme ! Justinien en a  
senti l'abus : il a rétabli les préteurs,  
avec le droit de s'opposer aux déprédations  
des préfets : nouveaux oppresseurs

p166

pour les peuples. Leur résidence dans  
les provinces a bientôt donné prise à  
la contagion ; et de surveillans devenus  
complices, ils n'ont fait que grossir  
le nombre des tyrans. Voilà d'où vient  
qu'on voit tant d'abus impunis, tant de  
bonnes loix inutiles.  
Que feriez-vous, lui dit l'empereur ?  
J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire,  
et l'homme injuste et puissant  
trembleroit.  
Parmi les institutions de nos empereurs,  
il en est une que je révère, et que  
je désire ardemment de voir remettre  
en vigueur. Lorsque dans la foule des  
préposés au maintien de l'autorité souveraine,

p167

j'ai trouvé des agens spécialement  
chargés du soin d'aller dans  
les provinces recevoir les plaintes du  
peuple, pour en informer l'empereur ;

j' ai senti mon ame s' épanouir, et l' humanité  
respirer en moi. Je fais des vœux  
pour qu' un bon prince donne à cette  
charge importante tout l' éclat qu' elle  
doit avoir ; qu' il y nomme ses amis les  
plus vertueux, les plus affidés, les plus  
intimes ; que dans la pompe la plus solemnelle  
et la plus imposante, il reçoive  
au pié des autels, le serment qu' ils  
feront au ciel, à ses peuples et à lui-même,  
de ne jamais trahir les intérêts  
du foible en faveur de l' homme puissant ;  
qu' il les envoie tous les ans à ses  
peuples sous le nom sacré de tuteurs ;  
et qu' il les rappelle vers lui, aussi-tôt  
leur tâche remplie, pour ne pas les  
livrer à la corruption. Quel effet ne  
produira point et leur présence et leur

p168

attente ! Voyez, à l' arrivée de l' homme  
juste dans les provinces, la liberté lever  
un front serein, et la licence et la tyrannie  
baisser les yeux en frémissant :  
voyez vos préfets, vos présidens, vos  
proconsuls, et leurs préposés subalternes  
pâlir, trembler devant leur juge,  
et les peuples l' environner comme leur  
pere et leur vengeur. Les monarques  
se plaignent que la vérité les fuit ! Ah,  
mes amis ! Elle les cherche, même au  
travers des lances et des épées. Combien  
plus aisément les aborderoit-elle,  
s' ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce  
ne seroit point le cri séditieux d' une  
populace en tumulte ; ce seroit la voix  
modérée de l' homme sage et vertueux  
qui porteroit au pié du trône la plainte  
de l' humanité. ô que les abus, que les  
excès commis au nom du prince en  
seroient bien plus rares, s' ils devoient  
ainsi, tous les ans, passer sous les yeux  
attentifs et sévères de la justice ; et si

p169

son glaive du haut du trône étoit levé  
pour les punir !

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence et le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu' on rende à la discipline son austérité, sa vigueur ; que la faveur ne se mêle point d' en mitiger les loix sévères ; et quelques exemples, comme celui que Justinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple demanda l' empereur ? Le voici, reprit Bélisaire : c' est à mon gré, le plus beau moment du regne de Justinien. Ses généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le sang du roi des lazies, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intègre, avec pleine puissance de prononcer et de punir, après qu' il auroit entendu la

p170

plainte du peuple lazien, et la défense des accusés. Ce juge suprême et terrible donna à cette grande cause tout l' appareil dont elle étoit digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase ; et là, en présence de l' armée des lazies, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; et par malheur l' espèce en est rare, sur-tout depuis l' abaissement, l' avilissement du sénat.

Quoi, dit Tibère, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le sénat, dit le héros, non ce qu' il a été, mais ce qu' il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il est naturel à l' homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du sénat envers le peuple, et son inflexible hauteur a fait préférer à son regne celui d' un maître qu' on espéra de trouver plus juste et

p171

plus doux. Ce maître, jaloux d' exercer  
une autorité sans partage, a fait plier  
l' orgueil du sénat sous le joug ; et le  
sénat saisi de crainte, a été plus bas et  
plus vil que son maître n' auroit voulu :  
Tibère s' en plaignoit lui-même.  
Mais il est aisé de concevoir qu' en cessant  
d' être dangereux, le sénat devenoit  
utile, qu' il donnoit à l' autorité un caractere  
plus imposant, et qu' établi médiateur  
entre le peuple et le souverain,  
il eût été le point d' appui de toutes les  
forces de l' empire. Ce n' est pourtant  
pas sous ce point de vue que je regarde  
le sénat. Je regrette en lui une pépiniere  
d' hommes exercés à tenir l' épée  
et la balance, nourris dans les conseils  
et dans les combats, instruits dans l' art  
de gouverner et par les loix et par les  
armes. C' est de cet ordre de citoyens,  
contenu dans de justes bornes, et honoré  
comme il devoit l' être, qu' un

p172

empereur auroit tiré ses généraux et  
ses ministres, ses préfets et ses commandans.  
Aujourd' hui, qu' on ait besoin  
d' un homme habile, vertueux et sage ;  
où s' est-il fait connoître ? Pour essai  
lui donnera-t-on le sort d' un peuple à  
décider ? Est-ce dans les emplois obscurs  
de la milice palatine qu' il se  
forme des Regulus, des Fabius, des  
Scipions ? Au défaut d' une lice où les  
ames s' exercent, où les talens mesurent  
leurs forces, où le caractere s' annonce,  
où le génie se développe, où les lumières  
et les vertus percent la foule et  
se distinguent, on a presque tout donné  
au hazard de la naissance, au caprice  
de la faveur. Ainsi s' accumulent les maux  
sous lesquels un état succombe.  
Que voulez-vous, dit l' empereur ?  
Quand les hommes sont dégradés,  
quand l' espèce en est corrompue, et

p173

qu' avec tout le soin possible on n' y fait  
que de mauvais choix, il faut bien que  
l' on se rebute, et qu' on se lasse de  
choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit  
se décourager. La corruption n' est jamais  
totale ; il y a par-tout des gens  
de bien ; et s' il en manque, on en fait  
naître. Il suffit qu' un prince les aime,  
et qu' il sache les discerner. Adieu, mes  
amis. Ce sera demain un entretien consolant  
pour nous. Car il est jour de  
voir que pour remédier au plus mauvais  
état des choses, un seul homme  
n' a qu' à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre  
foible volonté, dit Justinien à Tibère ;  
mais est-on libre de se donner le  
discernement et le choix des hommes ? Et  
ne sçait-il pas à quel point ils se déguisent  
avec nous ? Ce qui me confond,  
dit Tibère, c' est qu' il prétende  
que les hommes naissent tels que vous  
les voulez, comme si la nature vous

p174

étoit soumise. Cependant Bélisaire est  
sage : les ans, le malheur l' ont instruit :  
il mérite bien qu' on l' entende.

p175

## CHAPITRE 13

Le jour suivant, à leur arrivée, ils les  
trouverent dans son jardin, s' occupant  
de l' agriculture avec Paulin son jardinier.  
Un moment plutôt, leur dit-il,  
vous auriez pris, comme moi, une  
bonne leçon dans l' art de gouverner :  
car rien ne ressemble tant au gouvernement  
des hommes que celui des plantes,  
et mon jardinier que voilà en  
raisonne comme un Solon.  
Alors l' empereur et Tibère se promenant

avec le héros, le jeune homme  
lui proposa les réflexions qu' ils avoient  
faites, et les raisons qu' ils avoient de  
craindre qu' il ne se fit illusion.  
Oui, leur dit-il, celui qu' au fond  
de son palais un cercle épais de courtisans  
et d' adulateurs environne, connoît  
peu les hommes, sans doute ; mais  
qui l' empêche de s' échapper de son

p176

étroite prison, de se communiquer, de  
se rendre accessible ? L' affabilité dans  
un prince est l' aimant de la vérité. Ses  
esclaves la lui déguisent ; mais l' homme  
du peuple, le laboureur, le vieux soldat  
brusque et sincere, ne la lui déguiseront  
pas. Il entendra la voix publique :  
c' est l' oracle des souverains, c' est le  
juge le plus intègre du mérite et de la  
vertu ; et l' on ne fait que de bons choix  
lorsqu' on se décide par elle. Du reste,  
les choix d' un monarque ne roulent  
que sur deux objets, sur ses conseils  
et ses agens ; et s' il a bien choisi  
les uns, je lui répons du choix des autres.  
Tout dépend d' avoir près de lui  
quelques amis dignes de l' être. Théodoric  
n' en avoit qu' un, le vertueux  
Cassiodore ; et l' univers sçait avec quelle  
sagesse et quelle gloire il a régné.  
Or il est des signes certains auxquels  
on peut, même à la cour, choisir ses  
conseils et ses guides. La sévérité dans  
les moeurs, le désintéressement, la droiture,

p177

le courage de la vérité, le zèle à  
protéger le foible et l' innocent, la constance  
dans l' amitié mise à l' épreuve des  
disgraces, une tendance vers le bien  
que nul obstacle ne dérange, un attachement  
fixe aux loix de l' équité ; voilà  
des traits auxquels un prince peut distinguer  
les gens de bien, et se choisir  
de vrais amis. Les motifs de l' exclusion  
me semblent encore plus sensibles :

car la vertu peut être feinte, mais le vice n' est point joué. Dès qu' il s' annonce, on peut le croire. Par exemple, si j' étois roi, celui qui m' auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légèreté, ou de l' abus de mon pouvoir avec une servile et basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n' est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insçu, des traits de caractère, qui trahissent et qui décèlent même les plus dissimulés. J' ai beaucoup entendu parler

p178

de cette dissimulation profonde qu' on attribue aux courtisans ; il n' en est pas un qui ne soit connu comme s' il étoit la franchise même ; et si le prince a pu s' y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu' à lui de placer dignement son estime et sa confiance ; et la vertu, la vérité une fois admises dans ses conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l' éclairer sur tous ses autres choix. Mais pensez-vous, dit l' empereur, à cette foule d' hommes vertueux et sages, dont il aura besoin pour dispenser ses loix et pour exercer sa puissance ? Où les prendre ? Dans la nature, dit Bélisaire : elle en produit quand on sçait bien la diriger. -et pour la diriger a-t-il d' autres moyens que des loix justes et sévères ? -c' est beaucoup, ce n' est pas assez, reprit Bélisaire ; et les moeurs ne sont pas du ressort des loix. Que fera-t-il donc pour changer ces

p179

moeurs dès long-tems dépravées ? Demanda Justinien. Mon jardinier va vous l' apprendre, dit Bélisaire ; et il l' appella. écoute, Paulin, lui dit-il : lorsqu' il vient quelque

mauvaise herbe parmi tes plantes,  
que fais-tu ? Je l' arrache, dit le bon  
homme. -au lieu de l' arracher, que ne  
la coupes-tu ? -elle repousseroit sans  
cesse, et je n' aurois jamais fini. Et puis  
mon bon maître, c' est par la racine qu' elle  
prend les sucs de la terre : c' est là  
ce qu' il faut empêcher. Vous l' entendez  
dit Bélisaire : c' est la critique de  
vos loix. Elles retranchent tant qu' elles  
peuvent les crimes de la société ; mais  
elles laissent subsister les vices ; et ce  
seroient les vices qu' il faudroit extirper.  
Or, cela n' est pas impossible ; car presque  
tous les vices, au moins ceux de la  
cour, ont une racine commune. Et  
c' est, lui demanda Tibère ? C' est la  
cupidité, répondit le vieillard. Oui,  
sous ce nom soit qu' on entende le desir

p180

d' amasser, ou l' ardeur de jouir, il n' est  
rien d' indigne et de bas que la cupidité  
n' engendre. La dureté, l' ingratitude,  
la mauvaise foi, l' iniquité, l' envie et  
jusqu' à l' atrocité même, sont comme les  
ramaux de cette passion avide, cruelle  
et rampante. De sa proie elle nourrit  
encore la mollesse, la volupté, la dissolution,  
la débauche et cette lâche oisiveté  
qui les couve dans son sein. Ainsi toute la  
masse des moeurs est corrompue par l' amour  
des richesses. S' il anime l' ambition,  
il la rendra perfide et noire ; s' il se mêle  
au courage, il le déshonore par les excès  
les plus crians. Il imprime la tache de  
la vénalité aux talens les plus estimables ;  
et l' ame qui en est esclave, est  
sans cesse exposée en vente, pour se livrer  
au plus offrant.  
De-là tous les crimes publics que  
l' on commet pour amasser. Et cette  
tyrannie dont l' univers gémit, c' est le  
luxue qui en est le pere : car il fait naître

p181

ses besoins, ceux-ci font naître l' avarice,

et l'avarice pour s'assouvir a recours  
à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il  
faut s'en prendre ; c'est par lui que doit  
commencer la révolution dans les mœurs.  
Attaquer le luxe, dit l'empereur,  
c'est attaquer une hydre : on lui coupe  
une tête, il en repousse mille. Ou  
plutôt c'est comme un Prothée qui,  
sous mille formes diverses, échappe à qui  
veut l'enchaîner. Je vous dirai bien  
plus, ajouta-t-il : les causes du luxe et  
ses influences, ses liaisons et ses rapports  
font un mélange de biens et de  
maux si compliqués dans ma pensée,  
qu'en supposant qu'il fût possible de  
l'enchaîner ou de le détruire, je douterais  
si l'un seroit permis, et si l'autre  
seroit utile.  
Oui, je conviens, dit Bélisaire, que  
le luxe est dans un état, comme ces  
malhonnêtes gens qui ont fait de grandes  
alliances : on les ménage par égard  
pour elles ; mais on finit par les enfermer.

p182

Je n'irai pourtant pas si loin.  
Commençons par les faits que j'ai vus  
par moi-même. On dit que le luxe est  
bon dans les villes. J'ai peine à le  
croire ; mais je suis bien sûr qu'il est  
funeste dans les armées. Pompée, en  
voyant les soldats de César se nourrir  
de racines sauvages, disoit, *ce sont des  
bêtes brutes* : il devoit dire, *ce sont des  
hommes*. Le premier courage d'un guerrier  
est d'exposer sa vie ; le second est  
de la réduire aux seuls besoins de la  
nature ; et celui-ci est le plus pénible  
pour qui a vécu mollement. Un peuple  
qui veut jouir au sein de la guerre des  
délices de la paix, n'est en état de soutenir  
ni les succès, ni les revers. C'est  
peu de la victoire, il lui faut l'abondance ;  
et dès que celle-ci lui manque,  
ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit  
en vain. Une armée sobre a  
des aîles ; le luxe énerve et appesantit  
l'armée où il est répandu. La frugalité  
ménage les ressources du dedans et

du dehors ; la prodigalité les épuise et n' en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l' épouvante et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste, mais les forces leur manquent : l' ennemi qui sçait les fatiguer, n' a pas besoin de les vaincre, et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats. Mais le luxe fait plus que d' énerver les corps ; il amollit et corrompt les ames. L' homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à sa suite, en donne l' émulation au pauvre, qui pour éviter l' humiliation d' être effacé par son égal, cherche des ressources dans le deshonneur même. L' estime s' attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste et désintéressée ; c' est alors que tout est perdu. Voilà ce que j' ai vu du luxe. Je sçais que vous l' aviez banni de vos

armées, lui dit Tibère ; comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aisément du monde, dit le vieillard : je l' avois banni de ma tente, et je l' avois dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remède contre le poison de l' orgueil ! Je sçus qu' un jeune asiatique avoit porté dans mon camp les délices de sa patrie ; qu' il dormoit sous un pavillon de pourpre, qu' il buvoit dans des coupes d' or, qu' il faisoit servir à sa table les vins les plus exquis et les mets les plus rares. Je l' invitai à dîner, et en présence de ses camarades, jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu' on fait ici mauvaise chere ; c' est quelquefois bien pis, et il faut s' y attendre : car ceux qui courent après la gloire sont exposés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse auroit trop à souffrir de la vie que nous allons mener : je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut

sensible à ce reproche. Il demanda grace, il l' obtint ; mais il renvoya ses bagages.

p185

Et cette leçon vous suffit ? Lui demande le jeune homme. Oui, sans doute, dit le héros ; car mon exemple l' appuyoit, et l' on me connoissoit une volonté ferme. -vous dûtes exciter bien des plaintes ! -quand la loi est égale et nécessaire, personne ne s' en plaint. -non, mais il est dur pour le riche d' être mis au niveau du pauvre. -en revanche il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; et par-tout les pauvres sont le plus grand nombre. -mais les riches sont à la cour les plus puissans et les mieux écoutés. -aussi n' ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j' ai fait, je le ferois encore : car la force de l' ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle point de désintéressement ; sans le désintéressement point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fidèles. C' est, me dit-il, parce qu' ils ne vivent que de pain. Si je les avois

p186

nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c' est de restreindre les besoins. Tout cela est possible dans une armée, dit l' empereur, mais impraticable dans un état. Il n' en est pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s' enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l' empêcher de disposer de ses richesses et d' en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talents, son mérite,

ou celui de ses peres. Il a le droit  
de les dissiper, comme celui de les enfouir.  
J' en suis d' accord, dit Bélisaire.  
Je vais plus loin, dit l' empereur : si  
les richesses d' un état se trouvent accumulées  
dans les mains d' une classe  
d' hommes, il est bon qu' elles se répandent,

p187

et que le travail et l' industrie les  
tirent des mains de l' oisiveté. Je conviens  
encore de cela, dit le héros.  
J' ajoute, poursuit Justinien, que la  
délicatesse, la sensualité, l' ostentation,  
la magnificence, les fantaisies du goût,  
les caprices de la mode, les recherches  
de la mollesse et de la vanité sont de  
ces détails qui échappent à la police la  
plus sévère, et que les loix ne peuvent  
s' en mêler sans une espèce de tyrannie.  
à dieu ne plaise, dit le vieillard, que  
je veuille que les loix s' en mêlent.  
Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien,  
par tout ce qu' il y a de plus  
inviolable parmi les hommes, la liberté,  
la propriété, peut-être aussi l' utilité publique.  
J' accorde tout, excepté ce point-là,  
dit Bélisaire. Mais enfin, dit le prince,  
vous avouerez que le luxe anime et  
fait fleurir les arts ; qu' il rend les hommes  
industriels, actifs, capables d' émulation ;  
qu' il oppose à leur indolence  
et à leur penchant vers l' oisiveté, l' aiguillon

p188

des nouveaux besoins, et le désir  
des jouissances.  
Je conviens, dit Bélisaire, que le  
luxe est doux à ceux qui en jouissent, et  
profitable à ceux qui les en font jouir ;  
et que les loix doivent laisser ce commerce  
libre et tranquille. N' est-ce pas  
ce que vous voulez ?  
Je veux plus, reprit l' empereur : je  
prétends que, de proche en proche, son  
influence se répand sur toutes les classes  
de l' état, même sur celle des laboureurs,

à qui elle procure un débit plus facile et plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit : car ce qui revient à la classe des laboureurs, des prodigalités du luxe, a déjà été pris sur elle ; et tous les hommes qu'il emploie, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappelez-vous l'idée que nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but ? N'est-ce pas de rendre

p189

l'homme utile à l'homme ? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre n'est-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile et vorace au milieu de la moisson ? Tel est le riche fainéant au sein du luxe et de la mollesse. Objet continuel des soins et du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler ses désirs, que la nature est occupée : c'est pour lui que les saisons produisent les fruits les plus délicieux ; les éléments, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'oeuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, et meurt sans laisser d'autre vuide que celui des biens qu'il a consumés.

p190

Je ne sçais, dit Tibère, mais il me semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs il ne met pas le fruit de ses talents, de son activité et de son industrie, il y met son argent, et c'est la même chose. Hé mon ami ! L'argent, dit le vieillard,

n' est que le signe des biens que  
l' on cède, et le gage de leur retour.  
Dans le commerce de ces biens, il en  
exprime la valeur ; mais celui qui dans  
ce commerce ne présente que le signe,  
et jamais la réalité, abuse évidemment  
du moyen de l' échange, pour se faire  
céder sans cesse ce qu' il ne remplace jamais.  
Le garant mobile qu' il donne, le  
dispense de tout, a lieu de l' engager.  
Que le magistrat veille, que le soldat  
combatte, que l' artisan et le laboureur  
travaillent sans cesse pour lui ; ses droits  
acquis sur leurs services se renouvellent  
tous les ans, et le privilège qu' il a de  
vivre inutile est gravé sur des lames d' or.

p191

Ainsi donc l' opulence tient le monde  
à ses gages, dit le jeune homme. Oui,  
mon ami, dit le vieillard, sans qu' il  
en coûte à l' homme opulent d' autre fatigue  
et d' autre soin, que de rendre en  
détail à la société les titres de la servitude  
qu' elle a contractée avec lui. Et  
pourquoi cette servitude, demanda Tibère ?  
Pourquoi des riches dans un état ?  
Parce que les loix, dit le héros, conservent  
à chacun ce qui lui est acquis ; que  
rien n' est mieux acquis que les fruits du  
travail, de l' industrie et de l' intelligence ;  
qu' à la liberté d' acquérir se joint  
celle d' accumuler ; et que la propriété  
comme la liberté doit être un droit inviolable.  
C' est un mal sans doute  
qu' il y ait des hommes qui puissent imposer

p192

à la société tous les frais de leur  
existence, et de celle d' une foule d' hommes,  
qu' ils n' emploient que pour eux  
seuls ; mais ce seroit un plus grand mal  
encore d' ôter à l' émulation, au travail  
et à l' industrie l' espérance de posséder et  
la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc  
pas d' un mal inévitable. Tant qu' il y  
aura des hommes plus actifs, plus industriels,

plus économes, plus heureux  
que d' autres, il y aura de l' inégalité  
dans le partage des biens ; cette inégalité  
sera même excessive dans les états florissans,  
sans qu' on ait droit de la détruire.  
Avouez donc, dit l' empereur, que  
le luxe est bon à quelque chose ; car  
c' est lui qui, par ses dépenses, diminue  
et détruit cette inégalité. C' est-à-dire  
que le luxe est bon à tarir les sources du  
luxe : je l' avoue, dit Bélisaire ; et je  
consens qu' on laisse aux richesses tous les  
moyens de s' écouler. Je n' entends pas  
qu' on oblige celui qui les possède à les  
enfouir, ni qu' on lui en prescrive l' usage.

p193

Les loix, je vous l' ai dit, ne doivent  
se mêler que d' imposer la charge des  
besoins publics sur la propriété commune,  
en laissant intacte et sacrée la  
portion de la subsistance, pour ne toucher  
qu' à l' excédent de l' aisance de chaque  
état. L' opinion fera le reste. L' opinion !  
Dit l' empereur. Oui, c' est elle,  
dit Bélisaire, qui, sans gêne et sans  
violence, remet chaque chose à sa place ;  
et c' est d' elle qu' il faut attendre la  
révolution dans les moeurs.  
Cette révolution vous paroît difficile ;  
elle dépend de la volonté et de l' exemple  
du souverain. Dès qu' à mérite  
égal, l' homme le plus modeste et le plus  
simple dans ses moeurs sera le mieux reçu  
du prince, qu' il annoncera son mépris pour  
des dépenses fastueuses et pour un luxe  
efféminé, qu' il jettera un oeil de dédain  
sur les esclaves de la mollesse, et qu' il  
fixera un regard de complaisance et de  
respect sur les victimes du bien public ; le  
goût d' une simplicité noble et d' une sage

p194

économie sera bientôt celui de sa cour.  
Le faste, loin d' y être honorable, n' y  
sera pas même décent. Des moeurs pures  
et austères y prendront la place des

moeurs licentieuses et frivoles ; tous les respects s' y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s' admirer seuls et se complaire. ô mes amis ! Avec quelle rapidité l' on verroit tomber leur empire ! Vous sçavez combien la ville est attentive, docile et prompte à suivre l' exemple de la cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L' antique frugalité rétablie produiroit le désintéressement, et celui-ci les moeurs héroïques. L' homme en état de se rendre utile, n' ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, et délivré de l' esclavage des besoins avilissans du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentimens honnêtes ; l' amour de la patrie, le désir de la gloire se saisiroient d' une ame libre et fiere de sa liberté ; tous les ressorts

p195

d' une émulation noble s' y déploiroient en même tems. Ah, si un souverain sçavoit quel ascendant il a sur les esprits, et comme il peut les remuer sans contrainte et sans violence ! C' est de toutes ses forces la plus irrésistible ; et c' est la seule qu' il ne connoît pas. Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l' attrait des jouissances, le désir de posséder l' équivalent de tous les biens ? Qu' importe à l' homme que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue ? Un souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d' un peuple industriel, ardent à le servir ? Que les plaisirs ne l' environnent ? Que les arts ne lui soient soumis ? Non dit Bélisaire ; mais s' il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l' oisiveté ; il peut interdire aux richesses le droit d' élever l' indolence, le vice et l' incapacité aux premiers emplois de l' état ; il peut

p196

faire que les jouissances les plus sensibles,  
les agrémens les plus doux de la  
vie soient attachés à l' estime publique,  
et aillent avec elle au devant du mérite ;  
il peut du moins humilier le luxe  
et lui ôter son orgueil. C' en est assez : le  
luxe humilié, n' humiliera plus l' indigence,  
n' éclipsera plus la vertu. Il y aura  
des biens dont les richesses ne seront  
plus l' équivalent ; la connoissance et  
l' estime publique, les honneurs et les  
dignités seront réservés au mérite ; l' or  
n' effacera plus les taches du blâme et de  
l' infamie, et la bassesse d' ame ne se cachera  
plus sous l' éclat d' un faste arrogant.  
Croyez, mes amis, que le luxe  
a peu de jouissances indépendantes de  
l' orgueil. Ses goûts les plus raffinés sont  
factices ; et l' opinion qu' on attache à  
ses plaisirs vains et fantasques, est ce  
qu' ils ont de plus flatteur. Détruisez  
cette opinion, vous réduirez les richesses  
à leur valeur propre et réelle ; et alors  
celui qui les possédera, s' il veut s' honorer

p197

et les ennoblir, en fera un plus  
digne usage. Le luxe met l' homme opulent  
dans l' impossibilité d' être généreux :  
ses besoins le rendent avare ; et son avarice  
est un mélange de toutes les passions  
qu' on satisfait avec de l' or. Mais si les  
plus ardentes de ces passions, l' orgueil,  
l' ambition, l' amour même, car il suit  
la gloire, ne tiennent plus aux objets  
du luxe, voyez combien il perd de son  
attrait, et l' avarice de sa force.  
Les avantages réels de la richesse,  
l' aisance, les commodités, les délices  
de l' abondance, l' indépendance et le  
repos, enfin l' empire que le riche exerce  
sur une foule d' hommes occupés de lui,  
tout cela, dis-je, est plus que suffisant  
pour émouvoir les petites ames ; et je  
suis bien loin d' espérer ou de craindre  
la ruine entière des arts dont la richesse  
est l' aliment. Mais si les distinctions  
honorables n' y sont plus attachées, les ames  
à qui la nature a donné de l' énergie  
et de l' élévation, les ames susceptibles

des passions nobles et des grandes vertus,  
dédaigneront les objets de la vanité,  
et chercheront ailleurs la louange et la  
gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibère,  
dans un empire opulent, que le stérile  
éclat des honneurs effacera celui des richesses.

Leur lustre est le seul qui éblouit  
le peuple ; et les dignités, la majesté  
même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui  
demanda le vieillard, ajoutoit le plus  
à la dignité, à la majesté du sénat romain,  
du riche Lucullus ou du pauvre

Caton ? Cette demande interdit Tibère.

Je vous parle d' un tems de luxe, reprit  
le héros ; et dans ce tems-là même,  
avec quelle vénération la plus saine  
partie de l' état, le peuple, ne se  
rappelloit-il pas les beaux jours de Rome  
libre, vertueuse et pauvre, l' âge où son  
modique domaine étoit cultivé par des  
mains triomphantes, et où le soc de la  
charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez

plus de justice au peuple ; et croyez  
qu' un sage monarque, environné de  
guerriers et de ministres dénués de faste,  
mais chargés d' ans et d' honneurs,  
offrira un spectacle cent fois plus imposant,  
qu' un prince voluptueux entouré  
d' une cour brillante. Les gens en  
place, qui veulent être honorés sans qu' il  
leur en coûte, ne cessent de dire que  
leur rang, pour imprimer le respect, a  
besoin d' être revêtu de pompe et de  
magnificence ; et en effet, c' est comme  
un vêtement dont l' ampleur cache les  
défauts du corps ; mais c' est une raison  
de plus pour écarter cet appareil qui  
déguise et confond les hommes. Quand  
la vertu se présentera dans les places  
éminentes, comme l' athlète dans l' arène,  
on l' y distinguera bien mieux à sa

force et à sa beauté ; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des moeurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager

p200

l'état des frais ruineux de la décoration, et d'alléger pour lui le poids des récompenses.

Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons ; et le prince qui en sera économe, le sera du bien de ses peuples. C'est-là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe : c'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe et de la soif des richesses ceux qui, n'ayant que des talents, des lumières et des vertus, seroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, et qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon prince avec zèle et avec assez de bonheur ; et je sçais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne et du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnaissance et de l'estime du souverain. Or cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le prince a droit de la réserver à ce qui

p201

est utile et louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse et inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise et la séduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, et qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée et soutenue de l'amour du bien ; et c'est alors que l'opinion du prince fera l'opinion publique, et que son exemple décidera le caractère national.

Vous avouerais-je, lui dit Tibère,  
une inquiétude qui me reste ? Cette  
cour d' où vous voulez bannir la faveur,  
l' intrigue et le luxe, sera peut-être  
bien sérieuse ; et un jeune prince...  
j' entens, vous avez peur qu' il  
ne s' ennuie ; mais, mon ami, je ne  
vous ai pas dit que régner fût un passe-tems.  
Peut-être cependant, au milieu  
de ses peines, aura-t-il des momens

p202

bien doux. Un ministre, par exemple,  
lui annoncera les progrès de l' agriculture  
dans des provinces qui languissoient ;  
et il se dira à lui-même : un  
acte de ma volonté vient de faire cent  
mille heureux. Ses magistrats lui apprendront  
qu' une de ses loix aura sauvé  
l' héritage de l' orphelin des mains de  
l' usurpateur avide ; et il dira : béni soit  
le ciel ! Le foible en moi trouve un  
appui. Ses guerriers ne lui donneront  
pas des consolations si pures. Mais lorsqu' ils  
lui raconteront avec quel zèle et  
quelle ardeur ses fidèles sujets auront  
versé leur sang pour leur prince et pour  
leur patrie, la pitié, le regret de les  
avoir perdus seront mêlés d' un sentiment  
d' amour et de reconnoissance qui  
mouillera ses yeux de pleurs. Enfin les  
voeux et les louanges du siècle heureux  
qui le possède, la jouissance anticipée  
des bénédictions de l' avenir, tels sont  
les plaisirs d' un monarque. Si pour le  
sauver de l' ennui ce n' est pas assez, il

p203

ira, comme les anciens rois de Perse,  
parcourir des yeux ses provinces, distribuant  
des récompenses à qui fera le  
mieux fleurir l' agriculture et l' industrie,  
l' abondance et la population, et déposant  
ceux dont l' orgueil, l' indolence  
ou la dureté auront produit les maux  
contraires. Dans Bisance comme dans  
Rome, les empereurs ont pris sur

eux le soin de visiter les greniers publics ;  
seroit-il plus indigne d' eux d' aller  
voir si dans les campagnes, sous  
l' humble toit du laboureur, il y a du  
pain pour ses enfans ? ô qu' un prince  
connoît bien peu ses intérêts et ses  
devoirs, s' il permet que l' ennui l' approche !  
Du reste ne croyez pas que  
dans le peu de momens tranquilles que  
son rang peut lui laisser, la majesté se  
refuse aux familiarités touchantes de la  
confiance et de l' amitié. Il aura des  
amis ; ils lui feront goûter le charme  
des ames sensibles. Les gens de bien  
contens de peu ont dans leur vertueux

p204

commerce, une sérénité riante, qui prend  
sa source dans la paix de l' ame, et que  
le faste assiégé de besoins, le vice entouré  
de remors ne connoissent pas. Les  
devoirs de l' honnête homme en place  
lui laissent peu de loisir, sans doute ;  
mais les instans en sont délicieux. Ni le  
reproche, ni la crainte, ni l' ambition  
ne les trouble ; et la cour d' un prince  
avec qui l' innocence, la droiture, la  
vérité, le zèle courageux du bien n' auront  
aucun piège à éviter, aucune disgrâce  
à prévoir, aucune révolution à  
craindre, ne sera pas la cour la plus  
brillante, mais la plus heureuse de l' univers.  
Elle sera peu nombreuse, dit l' empereur.  
Pourquoi, dit Bélisaire ? Quelques  
ambitieux oisifs, quelques lâches  
voluptueux s' en éloigneront ; mais en  
revanche les gens utiles, les gens de  
bien y aborderont en foule. Je dis  
*en foule* , mon cher Tibère, et je le dis  
à la louange de l' humanité. Quand la  
vertu est honorée, elle germe dans tous

p205

les coeurs. L' estime publique est comme  
un soleil qui la fait éclore et pousser  
avec une vigueur extrême.  
N' en jugez pas sur l' état d' inertie et de

langueur où sont les âmes. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son père n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer et envier que l'opulence, qui dans les villes et les campagnes n'a vu dès son enfance rien de plus méprisé que l'industrie et le travail, qui sait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune ; que par elle, et par elle seule on se soustrait à la force et on l'exerce impunément ; qu'elle décore jusqu'au vice, qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse, qu'elle tient lieu de talents, de lumières, et de vertus ; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change,

p206

que l'arbitre des mœurs, le souverain donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime et de celle de ses semblables ; qu'on accoutume son âme à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siècle et de l'avenir ; que sa renommée et sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, et la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Hé mes amis, qu'étoient les Décus, les Regulus, et les Catons, sinon des hommes dont l'âme exaltée vivoit de gloire et de vertu ? Mais cette institution demande des encouragemens réels. On auroit beau prescrire aux pères de famille d'élever leurs enfans à la vertu, si la vertu languissoit oubliée, et si le vice, honoré seul, avoit

p207

le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste et à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les moeurs seconderoient les loix, et comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances et les craintes, les récompenses et les peines, les jouissances et les privations ; voilà les poids que la politique doit sçavoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde. Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les moeurs fastueuses des grands les rendent avides et injustes ; des moeurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; et le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre. Voilà un beau songe, dit Justinien ! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par

p208

l'amour propre et l'intérêt. Rappelez-vous comment s'étoit formé dans la république naissante, ce sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une grande ame ; c'est que l'estime publique étoit attachée aux moeurs honnêtes, la vénération aux moeurs vertueuses, la gloire aux moeurs héroïques. Tels ont été dans tous les tems les grands ressorts du coeur humain. Je sçais qu'une longue habitude, et sur-tout celle de la tyrannie, ne cède pas sans résistance aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuste et violent qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrâce et du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur et de la vertu.

p209

Je poursuis donc, et je suppose  
d'honnêtes gens à la tête des peuples.  
Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance,  
de la fidélité, du zèle de cette  
multitude d'hommes, qu'on n'opprimera  
plus, qu'on ne vexera plus, et dont les  
jours, la liberté, les biens seront protégés  
par les loix. Dès-lors l'empire se  
releve, ses membres épars se réunissent ;  
le plan de Constantin, élevé sur le  
sable, acquiert des fondemens solides ;  
et du sein de la félicité publique, je  
vois renaître le courage, l'émulation,  
la force, l'esprit patriotique, et avec  
lui cet ascendant que Rome avoit sur  
l'univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi,  
Justinien admiroit en silence l'enthousiasme  
de ce vieillard, qui oubliant son  
âge, sa misère, et le cruel état où il étoit  
réduit, triomphoit à la seule idée de  
rendre sa patrie heureuse et florissante.  
Il est beau, lui dit-il, de prendre un  
intérêt si vif à des ingrats. Mes amis,

p210

leur dit le héros, le plus heureux jour  
de ma vie seroit celui où l'on me diroit :  
Bélisaire, on va t'ouvrir les veines,  
et pour prix de ton sang tes souhaits  
seront accomplis.  
à ces mots, son aimable fille, Eudoxe,  
vint l'avertir que son souper l'attendoit.  
Il rentra ; il se mit à table ;  
Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie  
et de noblesse, lui servit un plat  
de légumes, et prit place à côté de lui.  
Quoi ! C'est-là votre soupé, dit l'empereur  
avec confusion ? Vraiment, dit  
Bélisaire, c'étoit le soupé de Fabrice,  
et Fabrice me valoit bien.  
Allons nous-en, dit Justinien à Tibère.  
Cet homme-là me confond.  
Sa cour espérant de le dissiper, lui  
avoit préparé une fête. Il ne daigna pas  
y assister. à table il ne s'occupa que du  
soupé de Bélisaire ; et en se retirant, il  
se dit à lui-même : il est moins malheureux  
que moi, car il s'est couché sans remors.

## CHAPITRE 14

Je ne vis plus qu' auprès de lui, dit  
l' empereur à Tibère le lendemain, en  
allant revoir le héros : le calme et la  
sérénité de son ame se communiquent  
à la mienne. Mais sitôt que je m' en  
éloigne, ces nuages qu' il a dissipés se  
rassemblent, et tout s' obscurcit de nouveau.  
Hier je croyois voir dans son plan  
le tableau de la félicité publique ; à  
présent ce n' est à mes yeux qu' un amas  
de difficultés. Le moyen, par exemple,  
qu' avec les frais immenses dont cet  
empire est chargé, on puisse soulager  
les peuples ! Le moyen de renouveler  
des armées que vingt ans de guerre  
ont anéanties, et de réduire les impôts  
à un tribut simple et léger ! Il a tout  
prévu, dit Tibère, et il aura tout aplani.  
Proposez-lui vos réflexions. Ce fut  
par-là qu' ils débuterent.

Je sçavois bien, dit le vieillard,  
après les avoir entendus, que je vous  
laisserois des doutes ; mais j' espere les  
dissiper.  
Les dépenses de la cour sont réduites :  
nous en avons banni le luxe et la  
faveur. Passons à la ville, et dites-moi  
pourquoi un peuple oisif et innombrable  
est à la charge de l' état ? Le blé  
qu' on lui distribue nourriroit vingt  
légions. C' est pour peupler sa ville et  
pour imiter Rome que Constantin a  
pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais  
à quel titre un peuple fainéant, qui n' est  
plus ni roi ni soldat, est-il à la charge  
publique ? Le peuple romain, tout militaire,  
avoit le droit d' être nourri,  
même au sein de la paix, du fruit de

ses conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver ; et quand l' état lui en accordoit, vous sçavez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du palais ? Est-ce avec elle que j' ai chassé les huns qui ravageoient la Thrace ? Qu' on n' en retienne que ce que l' industrie en peut occuper et nourrir ; et que du reste on fasse d' heureuses colonies : elles repeupleront l' état, et vivront du fruit de leur peine. L' agriculture est la mere de la milice ; et ce n' est pas au sein d' une oisive indigence que s' élevent de bons soldats. Toutes les loix simplifiées, et surtout celle du tribut, la milice palatine

p214

tombe d' elle-même par sa propre inutilité ; et vous sçavez de quels frais immenses nous sommes par-là soulagés. La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes. Mais elle se réduit aux seules légions. Les colonies de vétérans établies sur les frontieres vivent de leur travail ; et leurs immunités leur tiennent lieu de solde. Ces colonies, le chef-d' oeuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; et pour les voir revivre, on n' a qu' à le vouloir : tant de braves soldats, que vous laissez languir dans la misère et l' oisiveté, ne demandent pas mieux que d' aller cultiver et

p215

garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves : ces bords qu' elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs. Des essains de barbares se présentent en foule pour être admis dans nos

provinces. On les y a reçus quelquefois  
avec trop peu de précaution ;  
mais le danger n' est que dans le nombre.  
Qu' on les disperse, et qu' on leur  
donne des terres vagues et incultes :  
vous n' en avez que trop, hélas !  
Un gouvernement doux et ferme en fera  
des sujets fidèles et des soldats disciplinés.

p216

Il n' y a donc plus que les légions  
qui soient à la solde du prince, et le  
seul tribut de l' égypte, de l' Afrique et  
de la Sicile en nourriroit trois fois autant  
que l' empire en a jamais eu.  
Ce n' est donc pas sur elles que doit porter  
l' épargne ; et ce n' est pas de leur  
entretien, mais de leur rétablissement  
que l' état doit s' inquiéter. Il fut  
un tems, où l' honneur d' y être admis  
étoit réservé aux citoyens, et où  
l' élite de la jeunesse se disputoit cet

p217

avantage. Ce tems n' est plus ; il faut le  
ramener. Et que ne fait-on pas des hommes  
avec de l' honneur et du pain !  
Les hommes ne sont plus les mêmes  
dit l' empereur. Rien n' est changé, dit  
Bélisaire, que l' opinion souveraine des  
moeurs ; et il ne faut que l' ame d' un  
seul, que son génie et son exemple,  
pour entraîner tous les esprits. De mille  
traits qui me le prouvent, en voici un  
que je crois digne des plus beaux jours  
de la république, et qui fait voir que  
dans tous les tems les hommes valent ce  
qu' on les fait valoir.  
Rome étoit prise par Totila. Un de  
nos vaillans capitaines, Paul, à la tête  
d' un petit nombre d' hommes, s' étoit  
échappé de la ville, et retranché sur  
une éminence où l' ennemi l' enveloppoit.  
On ne doutoit pas que la faim ne  
l' obligeât de se rendre ; et en effet, il  
manquoit de tout. Réduit à cette extrémité,  
il s' adresse à sa troupe : " mes

amis, leur dit-il, il faut mourir ou

p218

être esclaves. Vous n' hésitez pas, sans doute ; mais ce n' est pas tout de mourir, il faut mourir en braves gens. Il n' appartient qu' à des lâches de se laisser consumer par la faim, et de sécher en attendant une mort douloureuse et lente. Nous qui, élevés dans les combats, sçavons nous servir de nos armes, cherchons un trépas glorieux : mourons, mais non pas sans vengeance, mourons couvert du sang de nos ennemis ; qu' au lieu d' un sourire insultant notre mort leur cause des larmes. Que nous serviroit de nous déshonorer pour vivre encore quelques années, puisqu' aussi bien dans peu il nous faudroit mourir ? La gloire peut étendre les bornes de la vie ; la nature ne le peut pas " .  
Il dit. Le soldat lui répond qu' il est résolu à le suivre. Ils marchent, l' ennemi juge à leur contenance qu' ils viennent l' attaquer, avec le courage du désespoir ; et sans les attendre, il leur

p219

fait offrir le salut et la liberté.  
Je crois connoître, mes amis, deux cens mille hommes dans l' empire, capables d' en faire autant, s' ils avoient un Paul à leur tête ; et de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l' abondance, la population peuvent multiplier les forces d' un état ? Rappelez-vous seulement ce qu' étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, et lâchement abandonnées ; mais l' Espagne, la Grèce, l' Italie, la république de Carthage, et tous ces royaumes d' Asie, depuis le Nil

p220

jusqu' au fond de l' Euxin. Souvenez-vous  
que Romulus, qui n' avoit d' abord  
qu' une légion, laissa en mourant  
quarante-sept mille citoyens sous les  
armes ; et jugez de ce que peut le regne  
d' un homme, habile, actif et vigilant.  
L' état est ruiné, dit-on. Quoi,  
l' Hespérie et la Sicile, l' Espagne, la  
Libie et l' égypte, la Béotie et la Macédoine,  
et ces belles plaines d' Asie  
qui faisoient la richesse de Darius et  
d' Alexandre, sont-elles devenues stériles ?  
Elles manquent d' hommes ! Ah !  
Qu' ils y soient heureux ; ils y viendront  
en foule ; et pour lors, mes amis, j' oserai  
proposer le vaste plan que je médite,  
et qui seul rendroit cet empire  
plus puissant qu' il ne fut jamais. Quel  
est-il donc ce plan, demanda l' empereur ?  
Le voici, reprit Bélisaire.

p221

La guerre, comme nous la faisons,  
excede les armées par de trop longues  
marches et par des travaux excessifs. Elle  
donne à nos ennemis le tems de nous  
surprendre par des incursions soudaines,  
que les lignes de vétérans et de soldats  
cultivateurs, dont on a bordé nos limites,  
n' ont pas la force de soutenir ;  
et avant que les légions aient volé au  
point de l' attaque, l' épouvante, la désolation,  
le ravage ont fait de rapides  
progrès. Pour opposer à ces torrens  
une digue toujours présente, je demanderois  
qu' on rendît tout cet empire militaire :  
ensorte que tout homme libre  
seroit soldat, mais seulement pour la

p222

défense du pays. Ainsi chaque préfecture  
composerait une armée, dont les  
cités formeroient les cohortes, les provinces,  
les légions, avec des points de

raliement, où le soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux. Ces troupes auroient l' avantage d' être attachées à leur pays natal, qu' elles cultiveroient, qu' elles feroient fleurir, qu' elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elle défendroient leur foyer. Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l' opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s' intéressent peu l' un et l' autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le dalmate, l' illyrien, ne sçait pas pourquoi

p223

on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix ou sous les loix du perse. La discipline le retient, l' espoir du butin l' encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l' ennui, le premier mouvement d' impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cause qui n' est pas la sienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n' est plus un nom vague, une chimere pour le soldat ; c' est un objet présent et cher, auxquels chacun est attaché par tous les noeuds de la nature. " citoyens, pourroit-on leur dire, en les menant à l' ennemi, c' est le champ qui vous a nourri, c' est le toit qui vous a vus naître, c' est le tombeau de vos peres, le berceau de vos enfans, le lit de vos femmes que vous défendez " . Voilà des intérêts sensibles et puissans. Ils ont fait plus de héros que l' amour même de la gloire. Jugez de leur effet sur des ames accoutumées dès l' enfance aux rigueurs de la discipline et à l' image des combats.

p224

Rien ne me plaît tant, je l' avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse et guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes et les campagnes, préservée par le travail des vices de loisiveté,

endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, et toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature ; tout ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage et de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, et l'émulation donnée, ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres ; et au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur,

p225

la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen, nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ses tems même les plus heureux ? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes et sans pain ? Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire les peuples seront bien soumis ? Qui m'en répond ? Leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant et sage.

p226

Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux ? Non dit Justinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, et tel qu'on le voyoit à Rome lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez

que les hommes sçavent ce qui leur manque,  
et ce qui leur est dû ; qu' ils ne seroient  
point insensibles au soin qu' un  
prince bienfaisant prendroit de soulager  
leurs peines, et que l' amour qu' il leur  
témoigneroit seroit payé par leur amour.  
Qu' il essaye d' être envers eux juste, sensible,  
secourable ; qu' il n' emploie à regner  
sous lui que des gens dignes de le

p227

seconder ; qu' il veille en pere sur ses enfans ;  
je lui réponds qu' ils seront dociles.  
Et par quel prestige voulez-vous que quelques  
mécontents, quelques séditions fassent  
d' un peuple fortuné un peuple parjure  
et rebelle ? C' est au prince qui laisse  
gémir ses sujets dans l' oppression, à craindre  
qu' ils ne l' abandonnent ; mais celui  
qu' on sçait occupé du repos et du bonheur  
des siens, n' a point d' usurpateurs à craindre.  
Est-ce en entendant célébrer ses vertus,  
publier ses bienfaits, qu' on osera  
troubler son regne ? Est-ce dans les campagnes  
où regneront l' aisance, le calme  
et la liberté ; dans les villes où l' industrie  
et la fortune des citoyens, leur état, leurs  
droits et leur vie seront sous la garde  
des loix ; dans les familles où l' innocence,  
l' honneur, la paix, la sainteté  
des noeuds de l' hymen et de la nature  
auront un asyle sacré ; est-ce là, dis-je,  
que les rebelles iront chercher des partisans ?  
Non, si l' empire de la justice

p228

n' est pas inébranlable, rien ne l' est sur  
la terre. Je suppose avec vous cependant  
qu' il y ait du risque et de l' audace  
à rendre ses sujets puissans, pour les  
rendre heureux et tranquilles ; c' est cette  
audace que j' aurois, dut-elle entraîner  
ma ruine ; et je leur dirois hautement :  
je vous mets à tous les armes à la main,  
pour me servir si je suis juste, et pour  
me résister si je ne le suis pas. Vous me  
trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois

bien prudent de m' assurer ainsi à  
moi-même et aux miens un frein contre  
nos passions, et sur-tout une digue contre  
celle des autres ! Avec ma couronne, et  
au-dessus d' elle, je transmettrois à mes  
successeurs la nécessité d' être justes ; et  
ce seroit pour ma mémoire le monument  
le plus glorieux qu' un monarque  
eût jamais laissé. Je sçais, mes amis,  
que la vertu n' a pas besoin du frein de  
la crainte ; mais quel homme est sûr d' être  
vertueux à tous les instans de sa vie ?

p229

Un prince est au-dessus des loix : vos  
loix le disent et cela doit être ; mais  
ce seroit la premiere chose que j' oublierois  
en montant sur le trône ; et malheur  
au flatteur infâme qui m' en feroit souvenir.  
Adieu mes amis. C' est un travail  
pénible que de changer la face d' un empire.  
Il est tems de nous reposer. Cependant  
il me reste encore à vous parler  
d' une calamité qui m' afflige sensiblement,  
et à laquelle je veux demain intéresser  
mon cher Tibére.  
Il a sans doute de grandes vues, dit  
l' empereur, en s' en allant. Mais si l' exécution  
en est possible, ce n' est que pour  
un jeune prince qui portera sur le trône  
un esprit mâle, une ame droite, du  
courage et de la vertu. Encore, hélas,  
aura-t-il besoin d' un long regne, pour  
achever une grande révolution. Je ne  
sçais, dit Tibére, mais il me semble  
avoir vu dans le projet de ce héros bien

p230

des choses qui ne demandent qu' un seul  
acte d' une volonté ferme ; et si le reste  
veut du tems, ce tems du moins n' est pas  
si éloigné, qu' on ne puisse à tout âge espérer  
d' y atteindre. Mon cher Tibére,  
lui dit l' empereur, vous voyez les difficultés  
avec les yeux de la jeunesse. Votre  
activité les franchit ; mais ma foiblesse  
s' en effraie. Si l' on veut faire de grandes

choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s' y prendre de bonne heure. Il n' est pas tems de commencer à vivre quand on n' a plus besoin que de sçavoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m' afflige ; mais j' aime mieux aller m' affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids et durs dont je me vois environné.

p231

## CHAPITRE 15

Le jour suivant l' empereur et Tibère étant arrivés à l' heure accoutumée, trouverent le héros assis dans son jardin, à l' aspect du soleil couchant. Il ne m' éclaire plus, mais il m' échauffe encore, leur dit-il d' un air serein ; et j' adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l' a fait. Que j' aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un héros ! C' est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c' est de consoler l' homme dans le malheur, c' est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l' éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n' ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe, qui m' ôteroit l' idée du ciel me réduiroit peut-être au désespoir. L' homme de bien est avec Dieu ; il est

p232

assuré que Dieu l' aime : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des momens de détresse, où tout m' abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois, courage, Bélisaire, tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le coeur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie et la force à mon ame. Je me parle de même

encore ; et quand ma fille est avec moi, qu' elle s' afflige, et que je sens ses larmes baigner mon visage ; hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse et ne nous oublie ? Ton coeur est pur, sensible, honnête ; ton pere n' est pas plus méchant que toi ; comment veux-tu que la bonté même n' ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d' un souffle a produit mon

p233

ame, l' enveloppera dans son sein ; et nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m' écoutant ; mais ce sont de plus douces larmes ; et peu-à-peu je l' accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l' on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l' empereur, une religion en effet bien douce ! Et c' est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le dieu que je dois adorer, comme un tyran triste et farouche qui ne demande qu' à punir ? Je sçais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous le représentent, ils le font colére et violent comme eux ; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices ; je tâche moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m' a créé foible, il sera

p234

indulgent ; il sçait bien que je n' ai ni la folie ni la malice de vouloir l' offenser ; c' est une rage impuissante et absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidele encore, et plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l' empereur ; et je suis bien sûr que l' empereur qui n' est

qu' un homme, ne m' eût jamais fait aucun mal, s' il avoit pu lire comme lui dans mon coeur.

Hélas ! Ce dieu, reprit Justinien, n' en est pas moins un dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Bélisaire ; mais je suis bon ; autant l' ame d' un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l' ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l' empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l' être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m' étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s' élever jusqu' à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas, dit le vieillard, je sens bien

p235

qu' en m' efforçant de le concevoir, je fatigue envain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sçais de meilleur et de plus beau, et qu' il n' en résulte jamais qu' une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un dieu ? Si cet être incompréhensible se plaît à quelque chose, c' est à l' amour de ses enfans ; et ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n' est pas assez, dit l' empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu' il est juste. C' est la même chose, dit le vieillard : se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l' un, punir l' autre, c' est être bon : je m' en tiens-là. N' avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, et des Antonins ? C' est une de mes rêveries les plus fréquentes et les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de

p236

vrais amis du prince ; je le vois sourire

avec bonté à cette foule d'honnêtes gens,  
répandre sur eux les rayons de sa gloire,  
se communiquer à eux avec une majesté  
pleine de douceur et remplir leur ame  
de cette joie pure, qu'il ressent lui-même  
en faisant des heureux. Hé bien,  
la cour de celui qui m'attend sera infiniment  
plus auguste et plus belle. Elle  
sera composée de ces Titus, de ces  
Trajans, de ces Antonins, qui ont fait  
les délices du monde. C'est avec eux et  
tous les gens de bien, de tous les païs  
et de tous les âges, que le pauvre aveugle  
Bélisaire se trouvera devant le trône  
du dieu juste et bon. Et les méchants,  
lui dit Tibère, qu'en faites-vous ?  
-ils ne seront point là. J'espere y voir,  
ajouta-t-il, l'auguste et malheureux vieillard,  
qui m'a privé de la lumière : car  
il a fait du bien, et il l'a fait par goût,  
et s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise.  
Il sera bien aise, je crois, de me  
retrouver mes deux yeux ! En parlant

p237

ainsi, son visage étoit tout rayonnant de  
joie ; et l'empereur fendoit en larmes,  
penché sur le sein de Tibère.  
Mais bientôt l'attendrissement faisant  
place à la réflexion, vous espérez trouver,  
dit-il à Bélisaire, les héros payens  
dans le ciel ! Y pensez-vous ?  
écoutez, mon voisin, dit Bélisaire :  
vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ?  
Je suis un pauvre homme, qui  
n'ai d'autre consolation que l'avenir que  
je me fais. Si c'est une illusion, laissez-la  
moi : elle me fait du bien ; et Dieu  
n'en est point offensé : car je l'en aime  
davantage. Je ne puis me résoudre à  
croire qu'entre mon ame et celle d'Aristide,  
de Marc-Aurèle et de Caton  
il y ait un éternel abîme ; et si je le  
croyois, je sens que j'en aimerois moins

p238

l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l' empereur à Tibère,  
en honorant dans ce héros cet enthousiasme  
généreux, n' allez pas le prendre  
pour guide. Bélisaire ne s' est jamais piqué  
d' être profond dans ces matieres.  
Profond ! Hélas ! Et qui peut l' être, dit le  
vieillard ? Quel homme assez audacieux  
peut dire avoir sondé les décrets éternels ?  
Mais Dieu nous a donné deux guides qui  
doivent être d' accord ensemble, la lumiere  
de la foi et celle du sentiment. Ce  
qu' un sentiment naturel et irrésistible  
nous assure, la foi ne peut le désavouer.  
La révélation n' est que le supplément  
de la conscience : c' est la même voix qui  
se fait entendre du haut du ciel et du  
fond de mon ame. Il n' est pas possible  
qu' elle se démente, et si d' un côté je  
l' entens me dire que l' homme juste et  
bienfaisant est cher à la divinité, de  
l' autre elle ne me dit pas qu' il est l' objet  
de ses vengeances. Et qui vous répond,  
dit l' empereur, que cette voix

p239

qui parle à votre coeur soit une révélation  
secrette ? Si elle ne l' est pas, Dieu  
me trompe, dit Bélisaire, et tout est  
perdu. C' est elle qui m' annonce un dieu,  
elle qui m' en prescrit le culte, elle qui  
me dicte sa loi. Auroit-il donné l' ascendant  
irrésistible de l' évidence à ce  
qui ne seroit qu' une erreur ? ô, qui  
que vous soyez, laissez-moi ma conscience :  
elle est mon guide et mon  
soutien. Sans elle je ne connois plus le  
vrai, le juste ni l' honnête ; le mensonge  
et la vérité, le bien et le mal se confondent ;  
je ne sçais plus si j' ai fait mon  
devoir ; je ne sçais plus s' il y a des  
devoirs : c' est alors que je suis aveugle ;  
et ceux qui m' ont privé de la clarté du  
jour, ont été moins barbares que ne  
seroit celui qui obscurceroit en moi cette  
lumiere intime.  
Que vous fait-elle donc voir si clairement,  
reprit Justinien, cette lueur  
foible et trompeuse ? Qu' une religion  
qui m' annonce un dieu propice et

p240

bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire,  
et que tout ce qui répugne à l' idée et  
au sentiment que j' en ai conçu, n' est pas  
de cette religion. Vous l' avouerez-vous ?  
Ce qui m' y attache, c' est qu' elle me  
rend meilleur et plus humain. S' il falloit  
qu' elle me rendît farouche, dur, impitoyable,  
je l' abandonnerois, et je dirois  
à Dieu : dans l' alternative fatale  
d' être incrédule ou méchant, je fais le  
choix qui t' offense le moins. Heureusement  
elle est selon mon coeur. Aimer  
Dieu, aimer ses semblables : quoi de  
plus simple et de plus naturel ! Vouloir  
du bien à qui nous fait du mal : quoi  
de plus grand et de plus sublime ! Ne voir  
dans les afflictions que les épreuves de  
la vertu : quoi de plus consolant pour  
l' homme ! Après cela qu' on me propose  
des mysteres inconcevables ; je m' y soumets,  
et je plains ceux dont la raison  
est moins éclairée ou moins docile que  
la mienne. Mais j' espere pour eux en  
la bonté d' un pere dont tous les hommes

p241

sont les enfans, et en la clémence  
d' un juge qui peut faire grace à l' erreur.  
Par-là, reprit Justinien, vous allez  
sauver bien du monde ! Est-il besoin,  
dit Bélisaire, qu' il y ait tant de réprouvés ?  
Je sens comme vous, dit l' empereur,  
qu' il est plus doux d' aimer son  
dieu que de le craindre ; mais toute la  
nature atteste ses vengeances, et la rigueur  
de ses décrets. Moi, dit Bélisaire,  
je suis certain qu' il ne punit qu' autant  
qu' il ne peut pardonner, que le  
mal ne vient point de lui, et qu' il a  
fait au monde tout le bien qu' il a pu.

p242

Telle est ma religion. Qu' on la propose  
à tous les peuples, et qu' on demande si

elle n' est pas digne de vénération et d' amour ; toutes les voix de la nature vont s' élever en sa faveur. Mais si la violence et la cruauté lui mettent la flamme et le fer à la main, si les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d' un dieu de paix, ceux qu' ils devraient aimer et plaindre, on croira de deux choses l' une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu' ils ne sont pas dignes d' elle.

Vous élevez-là, dit Justinien, une question bien sérieuse ! Il ne s' agit pas de moins que de sçavoir si un prince a le droit d' exiger dans ses états l' unité de dogme et de culte. Car s' il a ce droit, il ne peut l' exercer sur des rebelles obstinés que par la force et les châtimens.

p243

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d' abord que tout ce qui peut influer sur les moeurs et intéresser l' ordre public, est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité et de l' erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte : car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l' ordre et qu' il n' autorise rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l' empereur, doutez-vous que les moeurs publiques n' aient des rapports intimes et nécessaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Bélisaire, qu' il y a des vérités qui intéressent les moeurs ; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, et qui ont besoin d' être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d' honnêtes gens. Or,

p244

si la providence a rendu indépendans de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici-bas ; pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, si en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, et sujet plus ou moins fidèle. Cet examen sera leur règle ; et vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes ; mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel ? Ah ! Qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire ; et qu'ils laissent aux démons l'inférieur emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir

p245

que l'homme s'éclaire et que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? Que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main ? Et que la persécution changera d'étendards et de victimes, au gré de l'opinion du plus fort ? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protége ; et les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes ; hé bien ? Lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'éternel ? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique ? Chacun prétend que c'est lui ; mais sur quelle preuve ? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un

autre en soit persuadé ? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux ; si elle vient des hommes, elle n' a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C' est donc à lui, et à lui seul, à se décider sur un choix, d' où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m' obliger à penser comme vous ! Et si vous vous trompez, voyez ce qui m' en coûte. Vous-même, dont l' erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m' avoir égaré ? Hélas ! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance ? Mille autres, d' aussi bonne foi, ont été séduits et trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel ? S' il croit parce que Dieu l' éclaire, qu' il lui demande de m' éclairer. Mais s' il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui et pour moi ! Le seul point sur lequel tous les partis s' accordent,

c' est qu' aucun d' eux ne comprend rien à ce qu' ils osent décider ; et vous voulez me faire un crime de douter de ce qu' ils décident ! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélites ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites ; les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage roi des goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs princes. Il étoit arien ; mais bien loin d' exiger qu' on adoptât ses sentimens, il punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infâme et sacrilège. " comment ne me trahiriez-vous pas, disoit-il, moi qui ne suis qu' un homme, puisque vous trahissez pour moi celui que vos peres ont adoré " ? L' empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un

crime à ses sujets d' être fidèles à leur  
croyance ; il en faisoit un à ses courtisans

p248

d' abjurer la leur pour lui plaire, et  
de trahir leur ame pour gagner sa faveur.  
ô plutôt au ciel que Justinien eût renoncé  
comme eux au droit d' asservir la  
pensée ! Il s' est laissé engager dans des  
querelles interminables ; elles lui ont  
coûté plus de veilles que ses plus utiles  
travaux. Qu' ont-elles produit ? Des séditions,  
des révoltes et des massacres.

Elles ont troublé son repos, et le repos  
de ses états.

Le repos des états, reprit l' empereur,  
dépend de l' union des esprits.

C' est une maxime équivoque, dit Bélisaire,  
et dont on abuse souvent. Les  
esprits ne sont jamais plus unis, que lorsque  
chacun est libre de penser comme  
bon lui semble. Sçavez-vous ce qui fait  
que l' opinion est jalouse, tyrannique et  
intolérable ? C' est l' importance que les  
souverains ont le malheur d' y attacher ;  
c' est la faveur qu' ils accordent à une  
secte, au préjudice et à l' exclusion de  
toutes les sectes rivales. Personne ne

p249

veut être avili, rebuté, privé des droits  
de citoyen et de sujet fidèle ; et toutes  
les fois que dans un état on fera  
deux classes d' hommes, dont l' une écartera  
l' autre des avantages de la société,  
quel que soit le motif de l' exhérédation,  
la classe proscrite regardera  
la patrie comme sa marâtre. Le plus  
frivole objet devient grave, dès qu' il  
influe sérieusement sur l' état des citoyens.  
Et croyez que cette influence  
est ce qui anime les partis. Qu' on attache  
le même intérêt à une dispute élevée  
sur le nombre des grains de sable  
de la mer ; on verra naître les mêmes  
haines. Le fanatisme n' est le plus souvent  
que l' envie, la cupidité, l' orgueil,

l' ambition, la haine, la vengeance qui  
s' exercent au nom du ciel ;  
et voilà de quels dieux un souverain

p250

crédule et violent se rend l' implacable  
ministre. Qu' il n' y ait plus rien à gagner  
sur la terre à se débattre pour le ciel ;  
que le zèle de la vérité ne soit plus un  
moyen de perdre son rival ou son ennemi,  
de s' élever sur leurs débris, de s' enrichir  
de leurs dépouilles, d' obtenir une  
préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ;  
tous les esprits se calmeront,  
toutes les sectes seront tranquilles.  
Et la cause de Dieu sera abandonnée,  
dit Justinien.

Dieu n' a pas besoin de vous pour  
soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce  
en vertu de vos édits que le soleil se  
leve, et que les étoiles brillent au ciel ?  
La vérité luit de sa propre lumière ; et  
on n' éclaire pas les esprits avec la flamme  
des buchers. Dieu remet aux princes le  
soin de juger les actions des hommes ;  
mais il se réserve à lui seul le droit de  
juger les pensées ; et la preuve que la  
vérité ne les a pas pris pour arbitres,  
c' est qu' il n' en est aucun qui soit exempt  
d' erreur.

p251

Si la liberté de penser est sans frein,  
dit l' empereur, la liberté d' agir sera  
bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c' est-là  
que l' homme rentre sous l' empire des  
loix ; et plus cet empire se renfermera  
dans ses limites naturelles, moins il aura  
besoin de force pour maintenir l' ordre  
et la paix. La justice est le point d' appui  
de l' autorité ; et celle-ci n' est chancelante  
que lorsqu' elle est hors de sa base.  
Comment voulez-vous accoutumer les  
hommes à voir un homme s' ériger en  
Dieu, et commander, les armes à la  
main, de croire ce qu' il croit, de penser

comme il pense ? Demandez à vos généraux si l' on persuade à coup d' épée ? Demandez-leur ce qu' a fait en Afrique la rigueur et la violence exercée sur les vandales. J' étois en Sicile ; Salomon y arriva furieux et désespéré. " tout est perdu en Afrique (me dit-il) : les vandales sont révoltés ; Carthage est prise, elle est au pillage ; et dans ses

p252

murs et dans les campagnes on nage dans des flots de sang ; et cela, pour quelques rêveurs qui ne s' entendent pas eux-mêmes, et qui jamais ne seront d' accord. Si l' empereur s' en mêle, s' il donne des édits pour des subtilités où il ne comprend rien, il n' a qu' à mettre ses docteurs à la tête de ses armées : pour moi j' y renonce ; je suis au désespoir " . Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison. C' est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui apaisera les troubles élevés ? Demanda l' empereur. L' ennui, répondit Bélisaire, l' ennui de disputer sur ce qu' on n' entend pas, sans être écouté de personne. C' est l' attention qu' on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu' on n' y mette aucune importance ; bientôt la mode en passera ; et ils prendront d' autres moyens pour

p253

devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l' arène. S' ils étoient seuls, ils s' embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s' égorgent. En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m' en afflige, dit l' empereur, c' est qu' il rend le zèle d' un prince inutile à la religion. Le ciel m' en préserve, dit Bélisaire ! Je suis bien sûr de lui laisser le plus

infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes ; et un monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader ; mais si les souverains demandoient

p254

à Dieu, quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? Et que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit, *vos vertus* . Quand l'âme de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes et les conseils des sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence ; et les ministres d'un dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, et qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux et juste : il aime son dieu, il désire que tous l'adorent comme lui ; mais il veut que ce culte soit volontaire et libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zèle qui, dans mon âme, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

p255

## CHAPITRE 16

Le lendemain l'empereur et Tibère, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; et la

gloire de les en délivrer fut un triomphe  
que le ciel voulut donner encore à  
Bélisaire.

Les bulgares, qu' on n' avoit poursuivis  
que jusqu' au pied des montagnes de la  
haute Thrace, n' avoient pas plutôt vu  
la campagne libre, qu' ils s' y étoient répandus  
de nouveau ; et l' un de leurs  
corps détachés faisoit des courses sur la  
route du château de Bélisaire, lorsqu' ils  
apperçurent un char qui annonçoit un  
riche butin. Ils l' environnent, lui coupent  
le passage, et se saisissent des voyageurs.  
Ceux-ci, en donnant ce qu' ils  
avoient, obtinrent aisément la vie. Mais  
on mit à leur liberté un prix qu' ils n' étoient

p256

pas en état de payer sur l' heure ;  
et on les emmenoit captifs.  
L' empereur ne vit qu' un moyen d' échapper  
aux bulgares, sans en être connu.  
Conduisez-nous, leur dit-il, où nous  
avons dessein de nous rendre : de-là  
nous nous procurerons la rançon que  
vous demandez. Je vous répons sur ma  
tête que vous n' avez point de surprise  
à craindre ; et si je manque à ma parole,  
ou si je vous fais repentir de vous être  
fiés à moi, je consens à perdre la vie.  
L' air d' assurance et de majesté dont  
il appuya ces paroles, fit impression sur  
les bulgares. Où faut-il vous mener,  
lui demanda leur chef ? à six mille  
d' ici, répondit l' empereur, au château  
de Bélisaire. De Bélisaire ! Dit le bulgare.  
Quoi vous connoissez ce héros !  
Assurément, dit l' empereur, et j' ose  
croire qu' il est mon ami. S' il est vrai,  
dit le chef, vous n' avez rien à craindre :  
nous allons vous accompagner.  
Bélisaire, au bruit de leur arrivée,

p257

croit qu' on vient l' enlever une seconde  
fois ; et sa fille toute tremblante le serre  
dans ses bras, avec des cris perçans. Mon

pere, dit-elle, ah mon pere ! Faut-il encore nous séparer !  
à l' instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d' hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre ; et le chef des bulgares l' abordant avec ses captifs, héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, et qui se disent de tes amis. Qu' ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibére, dit l' un d' eux, et mon pere est pris avec moi. Oui, s' écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous ? Nous sommes bulgares, dit le chef ; et nos droits sont les droits des armes. Mais il n' est rien qui ne cède au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un prince qui t' honore, que de

p258

manquer d' égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, et ils te doivent leur liberté. à ces mots l' empereur et Tibére tendirent les bras à leur libérateur ; et Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes, quoi, dit-il, vos mains sont captives ! Et il détacha leurs liens. Quels furent dans l' ame de l' empereur l' étonnement, la joie et la confusion ! ô vertu, dit-il, en lui-même, ô vertu, quel est ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de sa misere, imprime le respect aux rois ! Désarme les mains des barbares ! Et rompt les chaînes de celui ! ... grand dieu ! Si l' univers voyoit ma honte ! ... ah ! Ce seroit encore un châtement trop doux. Les bulgares vouloient lui rendre tout ce qu' il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, et soyez sûrs que j' y joindrai la rançon qui vous est promise. Leur chef, en quittant Bélisaire, lui

p259

demanda s' il ne le chargeoit d' aucun  
ordre auprès de son roi. Dites-lui que  
je fais des voeux, répondit le héros,  
pour qu' un si vaillant prince soit l' allié  
de ma patrie, et l' ami de mon empereur.  
ô Bélisaire ! S' écria Justinien, quand  
il fut revenu du trouble que ce péril lui  
avoit causé, ô Bélisaire ! Quel ascendant  
vous avez sur l' ame des peuples ! Les  
ennemis mêmes de l' empire sont vos  
amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit  
Bélisaire en souriant, de mon crédit  
chez les bulgares. Je suis fort bien avec  
leur roi. Il y a même très-peu de jours  
que nous avons soupé ensemble. Où  
donc, lui demanda Tibère ? Dans sa  
tente, dit le vieillard : j' ai oublié de  
vous le dire. Lorsque je me rendois ici,  
ils m' ont arrêté comme vous sur la route,  
et ils m' ont mené dans leur camp.  
Leur roi m' a bien reçu, m' a donné à  
souper, m' a fait coucher sous ses pavillons ;  
et le lendemain je me suis fait  
remettre au lieu même où l' on m' avoit

p260

pris. Quoi, dit Justinien, ce roi sçait  
qui vous êtes, et il ne vous a pas retenu !  
Il en avoit bien quelque envie,  
dit Bélisaire ; mais ses vues et mes principes  
ne se sont pas trouvés d' accord. Il  
me parloit de me venger ! Me venger,  
moi ! La digne cause pour mettre mon  
pays en feu ! Je l' ai remercié, comme  
vous croyez bien ; et il m' en estime davantage.  
Ah ! Quels remors ! Quels remors éternels  
pour l' ame de Justinien, lui dit  
Justinien lui-même, s' il sçait jamais  
quel a été l' excès de son ingratitude !  
Où trouvera-t-il un ami comme celui  
qu' il a perdu ? Et n' est-il pas indigne  
d' en avoir jamais, après son horrible  
injustice ?  
Non, reprit Bélisaire, ne l' outragez  
pas. Plaignez, respectez sa vieillesse.  
Vous allez voir comment il a été surpris.  
Ma ruine a eu trois époques. La  
premiere fut mon entrée dans Carthage.  
Maître du palais de Gelimer, je fis de

son trône un tribunal où je siégeai pour  
rendre la justice. Mon intention étoit  
de donner aux loix un appareil plus imposant ;  
mais on n' étoit pas obligé de  
lire dans ma pensée ; et lorsqu' on s' assied  
sur un trône, on a bien l' air de  
l' essayer. Je fis donc là une imprudence :  
ce ne fut pas la seule. J' eus la curiosité  
de me faire servir à la table de Gelimer,  
et à la maniere des vandales,  
par les officiers de leur roi. C' en fut  
assez pour faire croire que je voulois  
prendre sa place. Le bruit en courut à  
la cour. Pour le détruire, je demandai  
mon retour après ma victoire ; et Justinien  
récompensa ma fidélité par le plus  
beau triomphe. Je menois Gelimer captif,  
avec sa femme et ses enfans, et les  
trésors accumulés que les vandales, depuis  
un siècle, avoient ravis aux nations.  
L' empereur me reçut dans le cirque ;  
et en le voyant sur ce trône élevé qu' entourait  
un peuple innombrable, tendre  
la main à son sujet, avec une grace mêlée

de douceur et de majesté, je tressaillis  
de joie, et je dis en moi-même :  
cet exemple va lui donner une foule de  
héros : il sçait le grand art d' exciter  
l' émulation et l' amour de la gloire ; on  
se disputera l' honneur de le servir. Mais  
si mon triomphe lui préparoit des succès,  
il m' annonçoit bien des traverses !  
Ce fut dès lors que l' envie se déchaîna  
contre moi.  
Cinq ans de victoires lui imposèrent  
silence ; mais lasse enfin de mes succès,  
elle perdit toute pudeur.  
J' assiégeois Ravenne, où les goths  
s' étoient retirés, chassés de toute l' Italie.  
C' étoit leur unique refuge ; ils ne  
pouvoient plus m' échapper. On fit entendre  
à l' empereur que la place étoit  
imprenable, que la ruine de son armée  
seroit le fruit de son obstination ; et  
lorsque réduits à l' extrémité les goths  
m' alloient rendre les armes, arrivent

des ambassadeurs, que Justinien envoie  
pour leur offrir la paix. Je vois clairement

p263

qu' on l' a surpris, et que ce seroit  
le trahir que de manquer l' instant de  
gagner l' Italie : je diffère de consentir  
à la paix qu' il fait proposer ; la ville se  
rend ; et je suis accusé de révolte et de  
trahison. Ce n' étoit pas sans quelque  
apparence, comme vous voyez : j' avois  
désobéi, j' avois fait encore plus. Les  
assiégés mécontents de leur roi, m' avoient  
offert sa couronne : un refus  
pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma  
réponse, et cette acceptation, en effet  
simulée, passa pour sincère à la cour. Je  
fus rappelé ; et mon obéissance déconcerta  
mes ennemis. Je menai captif aux  
piés de l' empereur ce roi des goths,  
dont on m' accusoit d' avoir accepté la  
couronne. Mais cette fois le triomphe  
ne me fut point accordé. J' en eus une  
douleur mortelle. Non que j' en fusse  
humilié : mon cortège faisoit ma pompe ;  
et l' affluence et les acclamations du

p264

peuple qui m' environnoit, auroient satisfait  
une vanité plus ambitieuse que la  
mienne. Mais le froid accueil de Justinien  
m' annonçoit qu' il n' étoit point dissuadé ;  
et par malheur, cette cruelle atteinte  
qu' on avoit portée à son ame, fut  
encore envenimée par l' enthousiasme imprudent  
d' un peuple enivré de ma gloire.  
Ici, de bonne foi, mettez-vous à  
la place de l' empereur, déjà prévenu  
contre moi. N' auriez-vous pas été blessé  
des éloges qu' on me donnoit, et qui  
étoient pour lui des reproches ? N' auriez-vous  
pas pris quelque ombrage de  
l' ambition d' un sujet, que la voix publique  
élevoit jusqu' au ciel ? N' auriez-vous  
pas vu avec quelque dépit tout un peuple,  
dans son ivresse, affecter de me  
venger de vous, en me décernant un

triomphe plus beau que celui qu' on me  
refusait ? Auriez-vous fermé l' oreille  
aux réflexions de la cour, sur l' insulte  
faite à la majesté par ce tumulte populaire ?  
Mon voisin, le plus grand prince

p265

est homme ; il n' en est point qui ne  
soient jaloux de leur gloire et de leur  
pouvoir ; et quand Justinien n' auroit pas  
eu la force de se vaincre et de me pardonner,  
cela devoit peu nous surprendre.

Il le fit cependant : il se mit au-dessus  
des foiblesses de la vanité, et des  
soupçons de la jalousie ; il daigna me  
confier encore l' honneur de ses armes  
et la défense de ses états. Mais un dernier  
événement le fit pencher enfin du  
côté de mes ennemis.

J' étois au bout de ma carrière. Narsès,  
qui m' avoit succédé en Italie, me  
consoloit par ses victoires, de ma triste  
inutilité ; je croyois n' avoir plus qu' à  
mourir tranquille ; quand les huns vinrent  
désoler la Thrace. L' empereur se  
souvint de moi, et daigna charger ma  
vieillesse d' une expédition, dont l' issue  
décidoit du sort de l' état. Je couvris  
mes rides et mes cheveux blancs d' un  
casque rouillé par dix ans de repos.

p266

La fortune me seconda ; je chassai les  
huns, qui n' étoient plus qu' à quelques  
milles de nos murailles ; et le succès  
d' une embuscade me fit regarder comme  
un dieu. Ce fut dans toute la ville, à  
mon retour, une folie, un égarement  
dont je gémissois en moi-même ; mais  
le moyen de l' apaiser ? L' empereur  
étoit vieux : cet âge a des foiblesses ; et  
l' extrême faveur du peuple, les honneurs  
excessifs qu' il me rendoit, firent croire  
à ce prince qu' on étoit las de son regne,  
et qu' on l' avertissoit de céder le trône  
à celui qui le défendoit. L' inquiétude  
et le chagrin se saisirent de son ame ;

et sans me traiter comme criminel, il

p267

m' éloigna comme dangereux. Ce fut  
alors que se forma contre lui cette conspiration,  
dont les complices sont morts  
dans les tortures, sans en avoir nommé  
le chef. La calomnie a suppléé au silence  
des coupables ; et ce silence a été pris  
lui-même pour un aveu qui m' accusoit.  
J' ai été arrêté ; le peuple s' en est plaint ;  
une longue prison l' a ému de pitié ; l' indignation  
a produit la révolte ; et l' empereur  
obligé de me livrer au peuple,  
n' a cru faire, en m' ôtant les moyens de  
lui nuire, que désarmer son ennemi.  
Je ne le fus jamais, le ciel m' en est témoin ;  
mais le ciel qui lit dans les coeurs,  
n' a pas permis aux souverains d' y lire ;  
et celui que vous accusez est plus malheureux  
que coupable, d' en avoir cru des  
apparences qui vous auroient peut-être  
abusé comme lui.  
Oui sans doute, il est malheureux,  
et le plus malheureux des hommes, dit  
Justinien, en se précipitant sur lui, et en  
le serrant dans ses bras. Quel est ce

p268

transport de douleur, lui demanda Bélisaire  
étonné ? C' est le tourment d' une  
ame déchirée, lui dit Justinien. ô mon  
cher Bélisaire ! Ce maître injuste, ce tyran  
barbare, qui vous a fait crever les  
yeux, et qui vous a réduit à la mendicité,  
c' est lui, c' est lui qui vous embrasse.  
Vous, seigneur ! S' écria le héros.  
-oui mon ami, mon défenseur,  
oui le plus vertueux des hommes, c' est  
moi qui ai donné au monde cet horrible  
exemple d' ingratitude et de cruauté.  
Laissez-moi subir à vos pieds l' humiliation  
que je mérite. J' oublie un trône  
que j' ai souillé, une couronne dont je  
suis indigne. C' est la poussiere que vous  
foulez que je dois mouiller de mes larmes ;  
c' est-là que mon front doit cacher

l' opprobre dont il est couvert.  
Hé bien ! Lui dit Bélisaire, qui le retenant  
dans ses bras le sentoit suffoqué  
de sanglots, hé bien, seigneur ! Allez-vous  
succomber au repentir d' une faute ?  
Vous voilà dans l' abattement, comme si

p269

vous étiez le premier homme que la calomnie  
eût séduit, ou que l' apparence  
eût trompé ! Mais votre erreur fût-elle  
un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader  
et vous avilir à vos propres yeux ?  
Non, grand prince, un moment de surprise  
ne doit pas vous ôter l' estime de  
vous-même, et le courage de la vertu.  
Que votre ame flétrie et consternée se  
relève au souvenir de tout le bien que  
vous avez fait aux hommes, avant ce  
malheureux moment. Bélisaire est aveugle ;  
mais vingt peuples par vous sont  
délivrés du joug des barbares ; mais les  
ravages de tous les fléaux sont réparés  
par vos bienfaits ; mais trente ans d' un  
regne marqué par des travaux utiles,  
ont prouvé à tout l' univers que vous n' êtes  
pas un tyran. Bélisaire est aveugle ;  
mais il vous le pardonne ; et si vous  
croyez devoir expier encore le mal que  
vous lui avez fait, voyez combien cela  
vous est facile. Ah ! Remplissez un seul  
des voeux que je fais pour le bonheur

p270

du monde, et je suis trop dédommagé.  
Venez donc, lui dit l' empereur, en  
le serrant de nouveau dans ses bras,  
venez m' aider à expier mon crime ; venez  
l' exposer dans toute son horreur aux  
yeux de ma perfide cour ; et que votre  
présence, en rappelant ma honte, atteste  
aussi mon repentir.  
Bélisaire eut beau le conjurer de le  
laisser dans sa solitude ; il fallut, pour  
le consoler, qu' il consentît à le suivre.  
Alors Justinien s' adressant à Tibère, que  
ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami !

Et quels bienfaits égaleront jamais le service  
que vous m' avez rendu ? Non, seigneur,  
lui dit le jeune homme, vous  
n' êtes pas assez riche pour m' en récompenser.  
Mais chargez Bélisaire de la reconnoissance.  
Tout pauvre qu' il est, il  
possède un trésor que je préfère à tous  
les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit  
Bélisaire ; et je ne puis mieux le placer.  
à ces mots il fit appeller Eudoxe. Ma  
fille, lui dit-il, embrassez les genoux

p271

de l' empereur, et demandez-lui son  
aveu pour donner votre main au vertueux  
Tibère. Au nom, à la vue de  
Justinien, le premier mouvement de la  
nature, dans le coeur de la fille de Bélisaire,  
fut le frémissement et l' horreur.  
Elle jette un cri douloureux, recule, et  
détourne la vue. Justinien s' avance vers  
elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder :  
vous me verrez baigné de larmes :  
elles expriment le repentir qui me suivra  
dans le tombeau. Ni ces larmes, ni  
mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime ;  
mais Bélisaire me le pardonne ; et  
voici le moment de vous montrer sa  
fille, en me pardonnant comme lui.  
Ce fut pour Justinien une consolation  
d' unir Eudoxe avec Tibère ; et il commença  
dès ce moment à sentir rentrer  
dans son coeur la douce paix de l' innocence.  
Jamais révolution plus soudaine et  
moins attendue, n' avoit renversé les  
idées et les intérêts de la cour. L' arrivée

p272

de Bélisaire y jetta le trouble et la  
consternation. Le voilà, dit l' empereur  
à ses courtisans, le voilà ce héros, cet  
homme juste, que vous m' avez fait condamner.  
Tremblez lâches : son innocence  
et sa vertu me sont connues ; et  
votre vie est dans ses mains. La pâleur,  
la honte et l' effroi étoient peints sur  
tous les visages : on croyoit voir dans

Bélisaire un juge inexorable, un dieu terrible et menaçant ; il fut modeste comme dans sa disgrâce ; il ne voulut connoître aucun de ses accusateurs ; et honoré jusqu' à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l' indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, et une sévérité imposante pour tous les crimes à venir.

Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, et pour la gloire de Justinien. Ce vieillard foible et découragé, se contenta de lui donner des larmes ; et les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)